
3 1761 07958148 4

SOEUR ANNE.

TOME III.

IMPRIMERIE DE JUDENNE,
Rue du Rempart des Moines, 19.

SOEUR ANNE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment,
Chagrins d'amour durent toute la vie!

TOME TROISIÈME.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN, CATTOIR ET COMP.

1837.

SOEUR ANNE.

CHAPITRE PREMIER.

Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment, chagrins d'amour durent toute la vie.

Pourquoi l'amour d'un mois ne ressemble-t-il plus à celui d'un jour? pourquoi celui d'un an est-il bien moins vif que celui d'un mois? pourquoi jouissons-nous avec indifférence de ce que nous possédons en toute commodité, et pourquoi quelquefois ne jouissons-nous plus du tout, quand nous avons ce que nous désirions si ardemment? C'est que tout passe dans ce monde où nous ne sommes nous-mêmes que passagers! c'est que les hommes avides de plaisirs en cherchent toujours de nouveaux, et

que, pour beaucoup d'entr'eux, l'amour n'est qu'une distraction. Cependant vous me direz peut-être : Je suis marié depuis trois ans, et j'aime ma femme comme le premier jour; mon amant m'adore depuis six mois, et il est plus amoureux que jamais : je le veux bien! d'ailleurs il y a toujours quelques exceptions, et chacun peut les invoquer en sa faveur; ensuite je ne vous dis pas que l'amour s'envole : j'entends seulement qu'il change de nuance, et, malheureusement, les dernières n'ont pas l'éclat, le brillant, le charme de sa couleur primitive.

Sans doute Frédéric aime toujours la jolie muette; cependant voilà trois semaines qu'il vit avec elle dans le bois, et cela commence à lui sembler un peu monotone; mais le défaut des amans est de trop s'enivrer de voluptés dans les premiers jours de leur bonheur. Ils font comme ces gourmands qui se mettent à table avec un grand appétit, et qui, pour avoir mangé trop vîte, étouffent avant d'être à la moitié du repas.

Sœur Anne n'éprouve point cet ennui; elle

est près de Frédéric plus heureuse, plus aimante que jamais. Mais, en général, les femmes aiment mieux que les hommes, et d'ailleurs la pauvre orpheline n'est pas une femme ordinaire. Frédéric est pour elle le monde, l'univers. Depuis qu'elle le connaît, son ame s'est élevée, son esprit s'est formé; elle a appris à penser, à réfléchir, à former des désirs, à craindre, à espérer: mille sensations nouvelles ont fait battre son cœur. Avant de connaître l'amour, son existence n'était qu'un rêve, mais Frédéric l'a réveillée.

Lorsqu'elle s'aperçoit qu'il est triste, préoccupé, elle redouble de soins, de caresses; elle court, l'entraîne dans le bois;.... elle disparaît un moment à ses yeux et se cache derrière un buisson ou un bouquet d'arbres; puis, se montrant tout-à-coup, elle se précipite dans ses bras, et sa grace enfantine ajoute encore à la douce expression de ses traits.

Dès que la nuit vient, ils rentrent dans le jardin de la cabane. Sœur Anne, vive, légère, apprête en un moment leur repas du soir, qu'ils prennent dès que la vieille Marguerite est cou-

chée. La jeune muette cueille des fruits, apporte du laitage, du pain bis, puis se place près de Frédéric, s'assied tout contre lui, et sa main lui présente ce qu'elle trouve de plus beau, ce qu'elle croit le meilleur. Quand son amant parle, elle l'écoute avec délices; on voit que les accens de Fréderic vibrent jusqu'à son cœur. Une fois il a chanté une tendre romance, et la jeune fille, immobile, attentive, craignait de perdre un son; puis lui a fait signe de la redire encore. Depuis ce temps, son plus grand plaisir est de l'entendre. Frédéric a la voix douce et flexible; elle passerait tout le jour à l'écouter.

C'est ainsi que sœur Anne cherche à captiver celui qu'elle aime. Ce n'est point là le manége d'une coquette... c'est de l'amour tout simplement!... et ce n'est que cela; tandis que dans tout ce que fait la coquette il n'en entre pas un pauvre petit grain!

Pourquoi donc, imbécilles que nous sommes, nous laissons-nous prendre dans les filets de l'une, et ne payons-nous que de froideur l'amour sincère de l'autre? c'est que la coquette

sait nous tenir en haleine : nous voit-elle bien épris, elle fait la cruelle ; sommes-nous un peu froids, elle nous ranime par quelques sujets de jalousie ; paraissons-nous trop confians, sa raillerie éveille nos craintes ; sommes-nous rebutés et prêts à nous éloigner, elle devient tendre, sensible, passionnée, et d'un mot nous ramène à ses genoux. Ces changemens continuels ne laissent pas au cœur le temps de se refroidir... J'allais encore nous comparer aux gourmands chez lesquels la variété des mets aiguillonne l'appétit, mais je m'arrête ; on croirait que j'ai étudié l'art d'aimer dans le *Cuisinier Royal*.

Depuis quelques jours Frédéric a déjà fait de petites promenades dans les environs. Sœur Anne s'en alarme d'abord, mais il revient bientôt, et ses craintes se dissipent. Frédéric commence à songer à l'avenir, à son père. Que dirait le comte de Montreville s'il savait que son fils vit au milieu des bois avec une jeune villageoise ?... Cette pensée vient souvent troubler le repos de Frédéric, et plus le temps s'écoule, plus elle se présente à son esprit.

Quelquefois il se dit : « Si mon père voyait » cette charmante fille il lui serait impossible » de ne pas l'aimer!... » Mais, parce qu'il l'aimerait, la donnerait-il pour épouse à son fils ?... Non, ce n'est pas présumable ; le comte de Montreville n'est nullement romanesque ; il est fier, il aime les richesses, l'opulence, parce qu'il sait que l'argent ajoute toujours à la considération; il ne faut donc pas espérer qu'il laissera son fils épouser une villageoise qui n'a rien.

On pourrait, il est vrai, se passer de son consentement ; mais il faudrait alors renoncer à sa fortune, travailler pour vivre, faire usage de ses talens ; mais de toute façon il faudrait toujours quitter le bois, car Frédéric commence à sentir que cela n'aurait pas le sens commun de fuir le monde à vingt-et-un ans, que les hommes sont faits pour la société, et que, parce qu'on a une jolie femme, ce n'est pas une raison pour s'enterrer avec elle dans le fond d'une forêt.

De jour en jour ces raisons prennent plus de force ; c'est surtout lorsqu'il n'est pas avec

sœur Anne qu'il se livre à ses pensées, et ses absences deviennent chaque jour plus longues. La pauvre petite en gémit : elle compte les minutes qu'elle passe loin de son amant : elle court dans la vallée pour le voir arriver, elle lui fait une petite moue bien triste lorqu'il a été long-temps éloigné ; mais elle éprouve tant de plaisir à le revoir, que son chagrin passe bien vîte... elle oublie toutes ses inquiétudes lorqu'elle le presse contre son cœur.

Un mois s'est écoulé. Dubourg et Ménard ne sont pas revenus s'informer de Frédéric, et cela l'étonne beaucoup. Il ne sait pas comme nous que ses deux compagnons de voyage étaient alors établis chez leur ami Chambertin, qui préparait cette surprise en artifice, qui lui fit voir ce que vous savez bien, et ce qu'il ne savait pas, et ce qu'il ne sut pas même après, à ce qu'on prétend ; parce que sa femme lui persuada qu'il n'y avait vu que du feu.

Frédéric ne comprend rien à l'indifférence de ses deux amis, et surtout à celle de Ménard ; il se dit : « Il leur sera arrivé de nouveau » quelqu'événement ; Dubourg aura encore

» fait quelque sottise.... J'ai eu tort de lui con-
» fier tout l'argent que je possédais. » Le resultat de ces réflexions est toujours qu'il faut aller à Grenoble savoir ce qu'y font ces messieurs. Mais aller les trouver après avoir dit à Dubourg qu'on ne voulait plus quitter le bois, qu'on fuyait pour jamais un monde faux et pervers, dont tous les plaisirs ne valaient pas la tranquillité d'une chaumière... Ah ! c'était fort embarrassant, et voilà pourquoi Frédéric ne pouvait se décider à aller à la ville; car un homme aime souvent mieux persévérer dans une sottise que de convenir qu'il a eu tort.

Cependant l'oisiveté accablait Frédéric ; avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas parler pendant vingt-quatre heures à une jolie femme; et la pauvre petite n'est déjà plus aussi heureuse parce qu'elle s'aperçoit que son doux ami est triste et soupire souvent. Enfin, un beau soir, Frédéric, qui n'y tient plus, dit à sa compagne : « Demain, dès le point du jour,
» je partirai pour aller à Grenoble savoir des
» nouvelles de mes amis. »

La petite, comme frappée d'un coup inat-

tendu, reste un moment immobile; puis sa poitrine se gonfle, et deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux. Ses bras désignent le chemin de la ville, puis elle les reporte sur elle, et semble dire : Et moi?... tu vas donc me quitter? Pour retenir son amant, la jeune fille ne peut employer ces mots si doux, si tendres, ces prières auxquelles il est si difficile de résister. Mais que ses gestes sont expressifs, que ses yeux sont éloquens!... il suffit de les regarder pour comprendre toute sa pensée.

« Je reviendrai, lui dit Frédéric, ... je te » le promets; je reviendrai, et je n'en aimerai » jamais d'autre que toi. »

Ces mots ont déjà adouci le chagrin de sœur Anne; car elle ne met point en doute les promesses de son amant. Souvenez-vous, mesdames, que sœur Anne ne connaît pas le monde; connaissance bien pénible quelquefois! puisqu'elle apprend à renoncer aux illusions du cœur.

La soirée s'est écoulée tristement; car, tout en ne doutant pas qu'il reviendra bientôt, l'idée du départ de son ami est cruelle pour cette

âme brûlante qui goûtait en aimant un bonheur qu'elle croyait devoir durer jusqu'à la fin de sa vie. Frédéric fait tout ce qu'il peut pour la consoler; mais en donnant de nouvelles preuves d'amour, un homme se fait aimer encore davantage... Est-ce donc là le moyen d'adoucir le moment d'une séparation? c'est cependant celui que l'on emploie ordinairement.

Le jour s'est levé bien sombre aux regards de la jeune orpheline... Peut-il être beau la jour qui va nous séparer de tout ce que nous aimons!... Frédéric gravit une montagne qui mène sur la route, tenant dans les siennes la main tremblante de la pauvre petite. Arrivé là, après avoir renouvelé ses promesses, après avoir fait les plus tendres adieux, il s'éloigne enfin, et disparaît aux regards de son amie.

Quel poids est venu se placer sur le cœur de la jeune fille... elle ne voit plus Frédéric.. cependant elle reste toujours là... ses yeux cherchent encore.... Tout-à-coup elle les reporte autour d'elle... un gémissement lui échappe, elle tombe à genoux au pied d'un vieux chêne...

elle le baise avec respect... Pauvre petite!... elle est à l'endroit où sa mère est morte en venant attendre son père!... elle a reconnu la place... et, joignant ses mains avec ferveur, elle implore le ciel... elle se recommande à sa mère.

Sœur Anne allait plusieurs fois dans l'année s'asseoir et prier sous le vieux chêne où la malheureuse Clotilde avait expiré; mais jamais elle ne s'y était rendue avec Frédéric Ce jour-là, ils avaient pris par cette montagne qui conduisait au chemin de la ville; sœur Anne, toute à sa douleur, ne l'avait pas remarqué.

Pauvre petite, quel sinistre pressentiment oppresse ton cœur; tu songes à ta mère, et tu te dis : Serai-je donc malheureuse comme elle!...

Il faut regagner la cabane, la vieille Marguerite peut avoir besoin de ses soins. Sœur Anne quitte lentement la montagne, plusieurs fois elle soupire en contemplant le vieux chêne... C'est là qu'il s'est séparé d'elle!.... comme sa mère, c'est là que chaque jour elle viendra attendre son retour.

Elle a revu sa chaumière, ses bois, ses chèvres; elle a repris ses habitudes, ses travaux accoutumés. Mais tout est changé à ses yeux : le bois lui paraît triste; partout elle éprouve de l'ennui. Son jardin n'a plus de charme, sa demeure lui semble un désert... Frédéric embellissait tout! et Frédéric n'est plus là!... Avant de le connaître, ses regards s'arrêtaient avec plaisir sur ce qu'elle voit maintenant avec indifférence, et cependant ces objets n'ont point changé... mais elle a perdu la paix, le repos, elle ne peut plus rien voir comme autrefois.

Frédéric n'a pas dit combien de jours il serait absent; la petite espère le revoir bientôt; elle ignore qu'il vient de trouver son père à Grenoble, et que le comte de Montreville emmène en ce moment son fils à Paris.

Chaque jour sœur Anne se rend sur la montagne avec ses chèvres, et à chaque instant ses regards se tournent vers la route de la ville; elle y cherche Frédéric comme la pauvre Clotilde y cherchait son époux. Avec une baguette, elle s'amuse à tracer sur la terre le nom de son amant; c'est là tout ce qu'il lui a appris; mais,

devant lui, elle s'est exercée si souvent à tracer ce mot, qu'elle est parvenue à l'écrire lisiblement.

Plusieurs jours se sont écoulés, et Frédéric ne revient pas. Sœur Anne espère toujours, parce qu'elle ne peut croire que son amant manque à sa promesse, et tous les matins, en se rendant sur la montagne elle se dit : « Aujourd'hui sans doute je la redescendrai avec » lui. » Vain espoir, il faut encore revenir seule à sa chaumière, il faut regagner sans lui cette demeure, dont le repos a fui depuis que l'amour y est entré.

Un sentiment nouveau doit cependant faire diversion à ses peines. Sœur Anne porte dans son sein un gage de son amour pour Frédéric. Elle est enceinte, et n'a pas encore cherché à se rendre compte du changement qu'elle remarque en elle. Dans sa simplicité elle n'a pas songé qu'elle pouvait être mère ; mais cette pensée vient enfin frapper son esprit. Alors une joie nouvelle s'empare de son cœur... elle se livre avec ivresse à cette espérance. Elle aurait un enfant... un enfant de Frédéric!... il lui

semble qu'il l'aimerait encore davantage. Cette idée la transporte... Être mère! quel bonheur!... et quel plaisir de pouvoir annoncer cela à Frédéric. La jeune fille court, saute dans le bois; dans son délire elle fait mille folies... elle se regarde dans l'eau du ruisseau, elle se mire dans la fontaine... elle est déjà fière d'être mère, elle voudrait que l'on pût s'en apercevoir en la regardant.

Pauvre petite, dont toutes les actions prouvent la candeur, jouis avec délire du nouveau sentiment qui naît dans ton ame... Celui-là, du moins, ne s'affaiblira pas.

Mais le temps se passe; Frédéric ne revient pas. Sœur Anne a la certitude d'être mère, et elle ne peut annoncer ce bonheur à son amant; il faut donc toujours que la peine se mêle au plaisir! celui de la jeune fille est empoisonné par l'inquiétude qu'elle éprouve en ne voyant par revenir l'être qu'elle adore; et chaque jour le vieux chêne est de nouveau témoin de ses soupirs et de ses pleurs.

CHAPITRE II.

La grosse bête.

Nous avons laissé Dubourg courant à travers champs, pour échapper à M. Floridor, au public et aux pommes de terre crues dont Phèdre avait reçu un échantillon; n'oublions pas que dans la promptitude de sa fuite il n'avait pas eu le temps de changer de costume, que sa tête était toujours enterrée sous l'énorme perruque à la Louis XIV, qui descendait en grosses boucles sur son cou et sur ses épaules, et qu'il avait le corps enveloppé dans le manteau recouvert en poil de lapin.

Dubourg courait depuis une heure, traversant les routes, sautant les fossés, marchant dans les blés, dans les terres labourées, fran-

chissant les haies, et tout cela sans trop savoir où il était ni ce qu'il faisait, car on doit se rappeler que c'est au milieu de la soirée qu'il s'est mis en course; par conséquent il était nuit, et comme il pleuvait, la lune n'éclairait pas sa fuite.

Dubourg s'arrête enfin, il écoute... et n'entend rien qui lui indique que l'on coure sur ses traces. Le plus profond silence règne autour de lui, il cherche à se reconnaître, à s'orienter, à savoir où il est; il ne craint plus d'être attrapé, et il sent qu'il a besoin de se reposer. On est alors en automne, les soirées commencent à devenir fraîches, et notre coureur ne se soucie pas de passer la nuit en plein champ, exposé à recevoir la pluie sur le dos; à la vérité sa perruque lui tient lieu de chapeau et son manteau vaut mieux qu'un parapluie, mais, à la longue, ces objets seront trempés et il se trouvera fort mal à son aise, il faut donc chercher un abri.

Il sent qu'il marche dans des plants de légumes, il avance... une haie assez haute lui barre le passage.... mais le manteau protecteur

le garantit des piqûres, il enjambe... s'accroche un peu, laisse quelques poils de lapin et deux boucles de sa perruque après le taillis, et se trouve enfin de l'autre côté sans savoir s'il y sera mieux. Cependant plusieurs arbres, des pots de fleurs, du treillage, lui font présumer qu'il est dans un jardin. Il marche toujours, les mains en avant, et sent enfin un pan de mur... puis se trouve sous un toit, puis se sent arrêté par des bottes de paille et de foin : il est sous un hangar qui sert sans doute à mettre le fourrage.

« Parbleu, se dit Dubourg, j'ai trouvé ce » qu'il me faut pour passer la nuit... je suis ici » à l'abri de la pluie... étendons-nous sur ces » bottes de paille, entortillons-nous dans mon » manteau, et dormons!... Demain nous pen- » serons à nos affaires. »

Dubourg est bientôt couché. Il se trouve fort bien sous le hangar, il bénit le hasard qui lui a fait trouver cet asile et s'endort profondément.

Le hangar sous lequel Dubourg est couché se trouve effectivement au bout d'un jardin, mais ce jardin tient à une petite maisonnette

assez gentille, habitée par un cultivateur nommé Bertrand, lequel a épousé il y a sept ans une jolie villageoise de son hameau, femme bien fraîche, bien alerte, qu'on n'appelait que la belle Claudine, et à laquelle M. Bertrand a déjà fait deux gros enfans; Claudine espère qu'il ne s'en tiendra pas là.

Aux champs on se lève de bon matin. Au point du jour, Fanfan et Marie, ce sont les deux enfans du cultivateur, dont l'un a cinq ans et l'autre quatre, après avoir mangé la soupe au lait, descendent suivant leur habitude, jouer et courir dans le jardin. En courant ils approchent du hangar, et que voient-ils sur la paille?...Figurez-vous Azor dans *la Belle et la Bête*, et vous aurez une idée de Dubourg, dont la figure était entièrement cachée par une profusion de boucles d'un châtain-roux, qui retombaient jusque sur sa poitrine, tandis que tout son corps était couvert du manteau, qui, s'il ne jouait pas le tigre, jouait au moins un autre animal; jugez alors de la frayeur de ces enfans en apercevant cette énorme masse.

La petite Marie laisse tomber une tartine de

beurre qu'elle tenait à la main, le petit garçon ouvre une grande bouche, qu'il ne peut plus refermer, parce que la frayeur l'a presque pétrifié. « Ah! ah! mon frère, vois-tu?» dit enfin Marie, en se serrant contre lui, et lui montrant l'objet couché sur la paille. « Oh! oh! que » c'est vilain!..» dit Fanfan en passant derrière sa sœur ; puis les deux enfans se sauvent vers la maison poussant de grands cris, qui ne réveillent pas Dubourg, parce que les fatigues de la veille lui ont procuré un sommeil très-profond.

Bertrand venait d'embrasser sa Claudine, et il allait partir pour travailler à son champ, lorsque les deux enfans reviennent avec des figures bouleversées et jetant de grands cris. « Quoi que vous avez donc? dit le papa, par- » lez donc, polissons.... » Les enfans étaient si troublés, qu'il ne pouvaient s'exprimer. Enfin chacun crie en même temps : « Là-bas... » sous la remise... une grosse bête toute poi- » lue... sur la paille... une tête noire... du » crin rouge... c'est pus grand que not'bouri- » que.... oh! que c'est vilain!...

» — Comprends-tu queuque chose à tout

» çà? dit Bertrand à sa femme. — Ils ont parlé
» de grosse bête, not'homme. — Morgué! ig-
» nia que nous dans la maison... par où donc
» qu'alle serait entrée... c'est peut-être le tau-
» reau du voisin Gervais, ou bien l'âne de dame
» Catherine... — Non, papa,... non, c'est
» tout gris, tout rouge... oh! c'est effrayant...
» — Diable, queuque çà veut donc dire?
» — Çà a-t-il une queue? demande Claudine.
» — Dam, maman, je n'en savons rien, la bête
» a l'air de dormir, et nous nous sommes sau-
» vés bien vîte. — Faut aller voir c'que c'est,
» not'homme.... — Oui... oui... Faut aller
» voir... »

Mais Bertrand, qui n'est pas courageux, éprouve déjà un léger tremblement, et va, par prudence, chercher son fusil, qui est chargé avec du sel. Claudine prend un balai, les enfans des bâtons, et ils se dirigent vers le hangar. Les enfans marchent devant, parce que, tout en ayant peur, à cet âge on aime ce qui est extraordinaire, et le moindre événement est un plaisir. M. Bertrand marche à côté de sa femme, qui le pousse pour le faire avancer.

Plus ils approchent du hangar, plus ils vont doucement, on a surtout recommandé aux enfans de ne point faire de bruit, parce qu'il vaut mieux voir la bête endormie qu'éveillée.

Les voilà enfin près du petit bâtiment, et les enfans disent d'une voix altérée : « Tenez... » voyez-vous là-bas... » Bertrand et Claudine tendent le cou... ils aperçoivent l'objet effrayant, ils n'osent plus avancer, le mari pâlit et se glisse près de sa femme qui fait signe aux enfans de ne pas approcher.

« Allons chercher du secours, dit enfin Ber-
» trand d'une voix entrecoupée. — Si tu tirais
» dessus, not'homme... — Oui ! mon fusil qui
» n'est chargé que de sel ! çà ne la tuerait pas,
» mais çà la réveillerait, elle serait furieuse et
» sauterait sur nous... — Ah ! t'as raison ! faut
» pas tirer... courons bien vite dans le village...
» Venez, mes enfans... Mon Dieu ! pourvu
» qu'elle ne s'éveille pas !... »

Bertrand est déjà en avant, il court comme si la bête le poursuivait. Il se rend au village, qui n'est qu'à une portée de fusil de sa maison, et il est bientôt rejoint par Claudine. Tous deux

vont conter partout ce qu'ils ont trouvé dans leur jardin. Comme la peur grossit les objets, la bête qu'ils on vue est, disent-ils, de la grosseur d'un taureau; et comme en passant de bouche en bouche les événemens vont toujours en augmentant, parce que chacun enchérit sur ce qu'il a entendu, de taureau la bête devient un chameau, de chameau elle se change en lion, de lion en éléphant, et on irait plus loin encore si on connaissait un plus gros animal.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a une bête extraordinaire dans le jardin de Bertrand, et en un moment cette nouvelle a mis tout le village en émoi. On se rassemble, on se consulte, les femmes vont chercher leurs maris aux champs; les mères font rentrer les petits enfans, en leur défendant de sortir. On se rend chez le maire, qui est un bon paysan comme ses administrés, et qui déclare ne pas se connaître en bêtes plus que les autres habitans de sa commune. Mais il y a dans l'endroit un nommé Latouche, qui a été à Paris commis de barrière, et qui fait le bel esprit, le malin, le goguenard et le savant. On va trouver Latouche, qui cher-

chait alors un procédé pour faire des confitures sans sucre, et on lui apprend l'événement qui met tout le village en l'air.

Latouche écoute d'un air grave, il se passe la main sur le menton, se fait plusieurs fois répeter les moindres détails, paraît réfléchir longtemps, et s'écrie enfin : « Il faut aller voir ce » que c'est. »

Tout le monde répète : « C'est juste, il a » bien raison, allons voir cette bête.—Quand » je l'aurai vue, dit Latouche, je vous dirai » sur-le-champ ce que c'est, et de quel règne » est l'animal; je dois m'y connaître, j'avais » étudié pour être herboriste, et j'ai un cousin » qui a été sous-portier à Paris au Muséum » d'Histoire naturelle. »

On se dispose à se rendre chez Bertrand. Chacun s'arme de ce qu'il trouve, les femmes même prennent ou des pioches ou des rateaux, parce que la bête peut être dangereuse. Le maire se joint aux habitans, et Latouche, qui est le seul de l'endroit qui ait un fusil en état, car celui de Bertrand ne peut supporter que du sel, Latouche se charge de diriger l'ordre, la mar-

che et toutes les opérations qui vont avoir lieu.

On quitte le village; hommes, femmes, garçons et filles s'avancent en dissertant sur cet événement. Mais plus on approche de la demeure de Bertrand, moins on a envie de causer, et bientôt, par suite de la terreur que l'on éprouve, le silence devient général. On avance en colonne plus serrée, et chacun cherche à puiser du courage dans les regards de son voisin ou de sa voisine.

Latouche marche en avant, son fusil sur l'épaule, et faisant ses dispositions comme s'il s'agissait d'aller surprendre un poste d'ennemis. Comme on approche de la haie du jardin, Bertrand jette un cri et se cache derrière une grosse pierre en s'écriant : « La voilà !.... » Aussitôt tous les paysans font un mouvement rétrograde, et Latouche se précipite dans le centre du bataillon; mais enfin, n'entendant aucun bruit; on se rapproche, on cherche l'objet qui a effrayé Bertrand... C'était un chat rouge qui venait de passer par-dessous la haie.

« Morbleu, Bertrand, » dit alors Latouche, en se hâtant de sortir du centre, « savez-vous

» que vous êtes terriblement poltron!... et que » c'est honteux, à votre âge, de montrer si » peu de cœur! — Ah! çà, c'est vrai, dit Claudine, il n'est pas ferme du tout, et c'est ce » que je lui reproche souvent. — Pousser un » cri!... répandre l'alarme pour un chat!... » — Dam, monsieur Latouche.... j'voyais s'glisser queuque chose... et j'croyais... — Peut-» être est-ce aussi pour une bagatelle qu'il met » tout le village sens dessus dessous, et qu'il » m'a dérangé de l'expérience chimique que » je cherchais. — Oh que non!... çà n'est pas » une bagatelle!... vous verrez bientôt que çà » en vaut la peine... nous v'là tout près du hangar... voulez-vous passer par cette petite » porte, vous y serez tout d'suite? — Non pas... » entrons par la maison, afin d'examiner l'animal de loin, d'abord. »

On suit l'avis de Latouche : on entre dans la maison de Bertrand, puis on se rend dans le jardin. En approchant du hangar, les plus courageux pâlissent, plusieurs femmes n'osent plus avancer, et Latouche, qui ressemble à ces gens qui chantent pour cacher leur frayeur,

donne des ordres de prudence de côté et d'autre, mais trouve moyen de ne plus rester en avant.

« La voilà.... la voilà ! » disent bientôt quelques villageois, et du doigt ils montrent aux autres Dubourg qui est toujours dans la même position, parce qu'il dort profondément. La terreur se peint sur tous les visages, mais la curiosité s'y joint; chacun allonge le cou ou se penche, ou s'appuie sur ses voisins. Latouche a sur-le-champ ordonné une halte, et de tous côtés on entend ces mots : « Ah ! que c'est
» vilain !... ah ! que c'est laid !... ah ! queu
» tête !... ah ! queu corps !... on ne lui voit pas
» d'yeux, disent les uns; ni de pattes, disent
» les autres... Chut !...—Chut !.. dit Latouche,
» ne parlezpas tant, vous pourriez l'éveiller !...
» attendez que j'examine... Mes enfans, avez-
» vous entendu parler de la fameuse bête qui
» désola le Gévaudan?... — Non, non, disent
» les villageois. — Eh bien ! celle-ci m'a l'air
» de lui ressembler beaucoup... on ne lui voit
» pas les pieds, parce qu'à l'instar des Turcs,
» ce monstre les aura croisés sous lui... quant

» à ses yeux... ils sont tournés vers la paille, » ce qui est fort heureux pour nous, car les » yeux de ces animaux-là lancent souvent un » venin mortel. Plus je considére ce poil et » cette crinière... oui... c'est un lion marin qui » nous sera venu par la Normandie... — Un » lion marin, répètent les paysans; est-ce mé- » chant?—Ah! parbleu! cela mange un homme » comme une huître!.. — Ah! mon Dieu!.. » comment faire!... comment le prendre?... » —Mais, dit Claudine, il est peut-être mort... » depuis ce matin il n'a pas changé de posi- » tion...—Mort... ma foi... qui est-ce qui veut » s'en assurer?..— Si vous lui tiriez vot' coup » de fusil, dit le maire. — Tirer dessus... c'est » beaucoup risquer... souvent la balle glisse sur » la peau de ces animaux...—Visez dans l'o- » reille... — Il faudrait la voir pour cela. — » N'importe, dit le maire, il faut que nous » saisissions cet animal mort ou vif; ajustez-le » bien, tirez, et nous allons, moi et les plus » braves, vous faire un rempart avec nos pio- » ches; et morgué, si la bête s'avance, nous la » recevrons bien. »

Le discours du maire ranime le courage des villageois; ils forment un ligne en levant leurs pioches, et sont prêts à frapper. Latouche, quoiqu'il ne s'en soucie guère, se décide à tirer. Il se place derrière la ligne, passant le canon de son fusil entre deux paysans. Il ajuste... il vise pendant cinq minutes... il lâche la détente enfin... et le fusil rate; ce qui est fort heureux pour Dubourg, qui ne sait pas à quel danger il vient d'échapper.

Le maire se désole, Latouche ne veut plus recommencer, les paysans sont toujours immobiles... lorsque tout-à-coup notre dormeur fait un mouvement, et se retourne en poussant un bâillement que l'on prend pour un rugissement. Aussitôt les plus braves lâchent leurs armes et reculent. On se foule, on se presse, on n'écoute plus que sa frayeur. Dans ce désordre, chacun pousse son voisin ou sa voisine pour se frayer un passage; les garçons tombent sur les filles, les femmes entraînent les hommes; Latouche grimpe sur un arbre; le maire est renversé par Bertrand; les plus lestes sautent par-dessus la haie, les plus lourds glis-

sent en voulant courir. Claudine a fait la culbute, ainsi que plusieurs de ses voisines; et, dans ce désordre, ces dames et ces demoiselles ont fait voir bien des choses qu'elles n'avaient pas l'habitude de montrer au soleil; mais alors personne n'y a fait attention, et les objets les plus séduisans n'arrêtent point les fuyards, parce que dans les grands événemens on ne s'occupe point de pareilles bagatelles.

Cependant Dubourg s'est éveillé entièrement; il se frotte les yeux, et commence par se débarrasser de sa perruque qui lui empêche de voir clair, puis ôte son manteau qui l'étouffe. Il se lève, car il entend des cris, des plaintes, des mots qu'il ne comprend pas, enfin un tapage dont il est bien loin de soupçonner la cause. Il quitte le hangar; il s'avance... et reste saisi du tableau qui s'offre à ses regards : il y avait de quoi être étonné; cependant, comme parmi ce désordre, cette bagarre, il aperçoit des choses fort agréables, il avance toujours en disant : « Je ne sais pas » quelle mouche a piqué ces gens-là, mais » voilà un pays où l'on a une singulière ma-

» nière de recevoir les voyageurs ; on doit y
» faire bien vite connaissance. »

Le plus hardi de la bande villageoise, n'entendant plus les rugissemens de l'animal, a, petit à petit, tourné la tête... il aperçoit la figure de Dubourg, qui dans ce moment ne regardait pas une figure ; et les traits de l'étranger n'avaient rien d'effrayant lorsqu'ils étaient débarrassés de la maudite perruque.

« Eh ben, queuque c'est donc que c't'homme-
» là, dit le paysan, et d'où sort-il ? » A ces mots chacun retourne la tête, et on regarde Dubourg qui, après avoir galemment rabaissé la jupe de Claudine, et aidé la villageoise à se relever, répond au maire qui lui répète cette question :

« Je suis un pauvre diable, honnête homme
» du reste, qui, cette nuit me trouvant surpris
» par l'orage, et ne sachant où porter mes pas,
» ai pris la liberté de me coucher sur ces bottes
» de paille, où j'ai dormi tout d'un somme
» jusqu'à ce moment ; ce qui, j'espère, n'a fait
» tort à personne.

» — Vous avez couché sous ce hangar ? dit

» le maire.—Sans doute.—Et vous n'avez pas
» été mangé par la grosse bête? dit Bertrand.
» — Quelle grosse bête?... —Pardi, c'te bête
» à poils... à crins rouges, qu'était couchée
» là... »

Dubourg se retourne, il voit sa perruque et son manteau; il devine le sujet de la frayeur des paysans, et cède à une envie de rire qu'il est quelques momens sans pouvoir réprimer. Les villageois, qui entendent rire, commencent à ne plus avoir peur; les fuyards s'arrêtent, les plus éloignés se rapprochent, les femmes se relèvent et rajustent leur toilette; tout le monde regarde Dubourg; on attend une explication : il retourne sous le hangar, prend d'une main son manteau, de l'autre sa perruque, et revenant au milieu des villageois : « Mes amis, » leur dit-il, tenez, voici la bête qui vous a » sans doute effrayés... Je la livre à votre co- » lère. »

En achevant ces mots, il jette sur le gazon la perruque et le manteau, et les paysans s'approchent, touchent ces objets, et se mettent à rire avec Dubourg en disant : « Quoi, c'était

» çà!... ah! mon Dieu! que nous étions donc
» bêtes!... »

Alors Latouche descend du poirier sur lequel il était grimpé, et s'écrie : « Je vous avais bien » dit que cet imbécille de Bertrand, qui est pol- » tron comme un lièvre, nous ferait une his- » toire en l'air, et prendrait une noisette pour » un bœuf!... voyez si je me suis trompé.

» —Morguienne, dit Bertrand, i'm'semble » que c'te noisette là vous a aussi fait une rude » peur! car vous êtes monté sur not' poirier » plus vîte qu'un chat, et vous avez renversé » Claudine en courant.—Taisez-vous,» dit Latouche, que la réponse de Bertrand a rendu rouge comme un coq. « Taisez-vous, bélître, » je ne montais sur l'arbre qu'afin de mieux » viser sur le prétendu animal.—Et vous aviez » jeté vot' fusil à terre. — Par inadvertance, » sans doute!

» —Allons, allons, dit Dubourg, c'est moi » qui suis cause de tout ce désordre! véritablement sous ce manteau et cette perruque » on pouvait de loin être effrayé; les gens les » plus braves ne se soucient pas toujours de se

» battre contre une bête féroce, et certes, il faut » que M. Latouche soit bien courageux pour » avoir osé tirer sur moi. »

Ce discours adroit flatte tout le monde. Latouche reprend sa belle humeur, et dit aux villageois : « Cet étranger s'exprime fort bien, » c'est à coup sûr un savant. » Dans la disposition où il avait mis les esprits, il ne tenait qu'à Dubourg de se donner encore pour un baron; mais, depuis sa rencontre chez M. Chambertin, il ne se soucie plus de faire le seigneur; et quand le maire lui demande d'où il vient dans un costume aussi singulier, il forge à l'instant une histoire de voleurs qui l'ont attaqué, pillé, ont étouffé ses cris avec cette perruque, et l'avaient enveloppé dans le manteau, probablement pour l'emporter dans leur caverne, lorsqu'un bruit de chevaux les ayant effrayés, ils se sont sauvés, et l'ont laissé ainsi au milieu des champs.

Ce récit intéresse vivement les villageois en faveur de Dubourg, qu'ils trouvent fort aimable depuis qu'ils n'en ont plus peur. Le maire dresse un procès-verbal, et Latouche s'écrie :

» Il y a long-temps que je dis qu'il y a des vo-
» leurs dans les environs !... on m'a volé deux
» poules il y a huit jours, et cela ne s'est pas
» fait tout seul. Il faut faire une battue géné-
» rale, mes enfans; je me mettrai à votre tête,
» et vous savez comme je sais faire mes dis-
» positions. Nous la commencerons immédia-
» tement après celle que feront les gendarmes,
» d'après le procès-verbal de M. le maire. »

En attendant la battue générale, on s'occupe de Dubourg qui doit avoir besoin de se restaurer. C'est à qui le logera, le nourrira et le traitera ; chaque villageois lui offre de bon cœur une veste pour remplacer son manteau, et sa maison pour s'y reposer quelques jours. Dubourg donne la préférence à Bertrand, parce qu'il n'a pas oublié certaines choses qui lui ont donné dans l'œil lorqu'il a aidé Claudine à se relever. La femme de Bertrand paraît trés-flattée de cet honneur ; elle fait la révérence à l'étranger, et en lui faisant la révérence, elle sourit, et ce sourire disait bien des choses. Après tout ce que Dubourg avait été à même de voir, il était très-glorieux de l'emporter sur ses voisines.

Le maire, comme chef de l'endroit, a l'avantage d'offrir une bonne grosse veste de laine en remplacement de l'habit que les voleurs ont pris à Dubourg. En récompense il s'adjuge le fameux manteau, dont il compte se faire une couverture pour l'hiver; et M. Latouche obtient la perruque, qu'il a bien méritée pour la conduite qu'il a tenue dans cette affaire.

Chacun est retourné à ses travaux, les uns regagnent leurs champs, les autres leurs chaumières. Bertrand, qui a un grand carré de terrain à labourer, va à son ouvrage, en recommandant à sa femme d'avoir bien soin du monsieur, en attendant son retour. Claudine le promet et elle tient parole. La villageoise est active, obligeante, elle a fort à cœur de prouver à l'étranger qu'il a bien fait de lui donner la préférence, et elle n'épargne rien pour qu'il soit content; de son côté, Dubourg veut effacer l'impression terrible que son apparition a faite dans le village, et nous savons que Dubourg a un grand talent pour se faire bien venir des dames; aussi, lorsque le soir Bertrand revient des champs, sa femme court au-devant de lui en

disant : « Ah! jarni, not'homme, que nous
» étions donc bêtes d'avoir peur de c'monsieur,
» il est fait comme tout le monde, vois-tu, et
» il a de l'esprit plus gros que toi! »

Dubourg est fort bien traité par les villageois, et il trouve très-commode de passer quelque temps au milieu de ces bonnes gens, qui veulent, par leurs soins, lui faire oublier sa mésavenure. Il paie son écot en contant le soir des histoires à la veillée. Pour les paysans, c'est un trésor qu'un homme qui parle pendant des heures entières de choses intéressantes, effrayantes, et par conséquent amusantes. Dubourg est ce trésor-là, et quand M. Latouche est présent à ces récits, il y mêle quelques mots de latin; alors celui-ci, qui ne le comprend pas, se retourne vers les villageois en disant :
« Tout cela est vrai, mes enfans, il vient de
» nous le jurer en allemand. »

Mais au bout de quinze jours Dubourg, las de conter le soir des histoires aux paysans, et le matin des fleurettes à leurs femmes, songe à quitter le village afin de savoir des nouvelles de ses compagnons. Il a toujours intacts, dans sa

poche, les cent francs qu'il a gagnés en faisant *Hippolyte ;* avec cela il peut se mettre en route sans être obligé de se déguiser en grosse bête. Malgré tout ce que peut faire Claudine pour le retenir encore, il est décidé à partir. Il remercie le maire, Latouche et tous les habitans de l'endroit de l'accueil qu'il a reçu chez eux. Il remercie plus particulièrement Bertrand, et surtout sa femme; puis, tenant à la main un gros bâton noueux, qui s'accorde avec sa veste, et un grand chapeau rabattu, qui remplace sa perruque, il se met en route, en se disant :
» Ceux qui m'ont vu faire le seigneur ne me
» reconnaîtront pas, c'est précisément ce que
» je désire. »

Cependant Dubourg juge prudent de ne point passer par Voreppe, où il pourrait rencontrer M. Floridor, ou quelqu'un faisant partie de sa troupe. Il ne veut pas non plus traverser Grenoble, où M. Durosey pourrait encore l'attendre, et les yeux d'un créancier sont difficiles à tromper. C'est du côté de Vizille qu'il se dirige, c'est là qu'il espère trouver encore Frédéric, ou du moins apprendre de ses nouvelles.

Il marche gaiement, chantant tout le long du chemin, et mangeant sur l'herbe des provisions dont Claudine a rempli ses poches, car les femmes pensent à tout.... Dubourg bénit la prévoyance de madame Bertrand et se dit : « Comment pourrais-je m'attrister, quand j'ai » eu cent fois la preuve que des êtres aimables » s'intéressaient à mon sort. Buvons à la santé » de Claudine, de madame Chambertin, de » Goton, de la petite Delphine... et de tant » d'autres, qui m'ont fait passer des heures » agréables et qui me laisseront de si doux sou- » venirs. »

Il boit de l'eau d'un ruisseau, mais il s'accommode de tout, d'ailleurs il a de l'argent et pourrait avoir du vin, c'est une raison pour que l'eau lui semble moins mauvaise. A la fin du jour il approche de Vizille et se dit : « Si M. le » comte a appris, par Ménard, les amourettes » de Frédéric, il aura été le chercher dans le » bois, et je ne l'y trouverai plus, mais j'y trou- » verai la jolie blonde, et elle me dira ce qui » est arrivé. »

Dubourg ne sait pas que la pauvre petite ne

peut rien lui dire. Il traverse la vallée, entre dans le bois; cherche, appelle, ne rencontre personne, et aperçoit enfin la chaumière. Il entre.... le jardin est désert.... il pénètre dans la maisonnette.... il ne trouve que la vieille Marguerite qui sommeille dans son grand fauteuil.

Dubourg quitte la cabane, étonné de ne point voir la jeune fille, il craint que l'histoire qu'il a forgée à Ménard ne se soit trouvée vraie, et que Frédéric n'ait emmené sa petite. Il va se rendre au village pour tâcher de savoir des nouvelles de sœur Anne, lorsqu'en traversant un sentier du bois il l'aperçoit qui regagne lentement sa demeure.

La démarche de la jeune fille est si triste, sur tous ses traits se peint une douleur si profonde, que Dubourg en est attendri. Il la contemple quelques instans et se dit : « Pauvre » petite, il est parti... et ne t'a pas emmenée ! » ne vaudrait-il pas mieux pour toi qu'il ne fût » jamais venu! »

Dans ce moment sœur Anne entend marcher près d'elle, elle aperçoit quelqu'un.... elle

court avec la promptitude de l'éclair... Arrivée devant Dubourg, elle s'arrête; ses traits, qu'animait l'espérance, reprennent de nouveau tous les signes de la douleur, elle secoue tristement la tête : ce n'est pas lui!...

Mais Dubourg parle... elle reconnaît sa voix... elle le regarde avec plus d'attention, et bientôt la joie vient encore ranimer son cœur. C'est un ami de Frédéric, c'est celui qui est venu une fois le chercher, et sans doute il lui annonce son retour. Elle s'approche de lui, ses yeux l'interrogent, elle attend avec impatience qu'il s'explique, et Dubourg étonné lui demande alors ce qu'est devenu Frédéric.

Le nom de Frédéric la fait tressaillir... elle indique la route qu'il a prise... compte sur ses doigts les jours qui se sont écoulés depuis son départ et semble lui demander s'il ne le ramène pas.

Ces signes font enfin comprendre à Dubourg le triste état de sœur Anne, et il ne cherche plus qu'à la consoler, mais pour elle il n'y a point de consolation, point de bonheur sans Frédéric.

« Pauvre fille, dit Dubourg, il avait bien
» raison de m'assurer qu'elle ne ressemblait à
» aucune de celles qu'il a connues!... Mais la
» laisser dans ce bois... ah! c'est fort mal!
» tant de grâces, de charmes, vivre dans une
» cabane, c'est un meurtre!... J'ai vraiment
» envie de l'emmener à Paris...

« —Pourquoi ne l'avez-vous pas suivi? lui
» dit-il; qui vous retient dans ce bois? Venez
» avec moi, mon enfant, nous retrouverons
» Frédéric; ou si nous ne le trouvons pas, il y
» en a mille autres qui seront trop heureux de
» le remplacer. »

Sœur Anne le regarde avec étonnement; elle semble ne pas le comprendre; mais lorqu'il fait un geste pour l'emmener, elle s'éloigne vivement de lui, et, désignant sa cabane, lui fait entendre qu'il y a là quelqu'un qu'elle ne peut pas quitter. Ah! sans Marguerite, avec quel empressement elle suivrait Dubourg! car elle croit qu'il la conduirait sur-le-champ dans les bras de son amant. Mais abandonner celle qui a pris soin de son enfance, qui lui a tenu lieu de mère, l'abandonner alors que la pauvre

femme, accablée par l'âge, a le plus besoin de son secours! une telle pensée n'entre pas dans l'ame de la jeune muette, l'ingratitude est un vice étranger à son cœur.

« Allons, lui dit Dubourg, restez donc dans » ce bois, pauvre petite, et puissiez-vous y » retrouver la paix et le bonheur... »

Les yeux de sœur Anne l'interrogent de nouveau. «Oui, oui, lui dit-il, il reviendra..... » vous le reverrez.... je n'en doute pas.... sé-» chez vos pleurs.... Bientôt sans doute il vien-» dra vous consoler.»

Ces mots font briller un rayon d'espérance sur la figure pâle et mélancolique de la jeune muette. Elle sourit à Dubourg, qui vient de lui faire cette promesse, puis lui adressant avec sa tête un dernier signe d'adieu, elle le quitte pour retourner près de Marguerite.

Alors Dubourg sort du bois, et malgré son insouciance il ne chante plus en traversant la vallée et en regagnant la route. Il a le cœur serré de l'image de cette infortunée, à laquelle il a donné un espoir qu'il pense ne devoir point se réaliser. Jamais il n'avait été ému à ce point;

pendant plusieurs lieues encore il pense à sœur Anne, et répète : « Pauvre fille, c'était bien la » peine !... »

Mais enfin le souvenir de sa situation le ramène à son humeur naturelle. Il donne à un fripier sa veste et son chapeau, et avec quelques écus se rhabille plus convenablement, puis se dispose à prendre la route de Lyon, d'où il compte revenir à Paris, c'est là qu'il espère retrouver ses deux compagnons de voyage.

——

CHAPITRE III.

Illusion du cœur. — Inconstance et fidélité.

La chaise de poste qui emmenait Frédéric à Paris allait comme le vent. Le comte de Montreville voulait se hâter d'arracher son fils à ses souvenirs, et paraissait impatient d'arriver.

La route se faisait assez silencieusement : Frédéric ne pensait qu'à sœur Anne : son père rêvait au moyen de rendre son fils raisonnable, et Ménard songeait à tous les mensonges que lui avait débités le faux baron polonais.

Cependant le comte n'adresse plus un seul reproche à Frédéric, il paraît avoir oublié tous

ses sujets de mécontentement; et Ménard, qui craint toujours les regards sévères de M. de Montreville, parce qu'il sent bien que sa conduite n'a pas été exemplaire, commence à respirer plus librement, et à se permettre de lever le nez.

On arrive à Paris. Avant que M. Ménard ne prenne congé du comte, Frédéric trouve l'occasion de lui parler en particulier, et lui demande des nouvelles de Dubourg. Ménard garde un moment le silence. Il se pince les lèvres comme quelqu'un qui ne sait pas s'il doit se fâcher; enfin il répond d'un air qu'il veut rendre malin. «C'est de M. le baron de Potoski » que vous désirez avoir des nouvelles? — Du » baron, de Dubourg, nommez-le comme vous » voudrez.... — Ma foi, Monsieur, je pourrais » le nommer un peu impertinent pour tous les » contes qu'il m'a débités... se dire palatin.... » — Allons, mon cher Ménard, oubliez tout » cela.... — Et sa tabatière du roi de Prusse!... » — C'était une plaisanterie... — Ah! c'est sur- » tout ce tokey de la cave de Tékély sur lequel » je comptais... — Songez que j'ai eu autant de

» torts que lui en l'autorisant à vous tromper...
» — C'est ce qui me ferme la bouche, monsieur le comte ; d'ailleurs, sans son étourderie et sa passion pour le jeu, ce serait un homme de mérite. Il est instruit, il connaît ses classiques.... — Mais enfin qu'est-il devenu ?.... où l'avez-vous laissé... Je l'ai laissé faisant *Hippolyte* et venant me chercher pour entrer en scène. »

Frédéric ne comprenant rien à cela, Ménard lui explique les aventures de la petite ville, dont tout autre que le jeune comte aurait ri ; mais celui-ci entend seulement que Dubourg est resté dans un grand embarras, et ne prévoit pas quand il pourra le revoir, ce qui le chagrine beaucoup, car il voudrait envoyer Dubourg près de sœur Anne pour calmer les inquiétudes de la jeune fille et lui donner de ses nouvelles.

Le comte de Montreville a congédié M. Ménard, en lui donnant une somme raisonnable, non pas pour la manière dont il a veillé sur son fils pendant son voyage, mais pour le temps qu'il a perdu. Ménard va dire adieu à son cher

élève, en se recommandant à son souvenir, dans le cas où il voudrait plus tard recommencer ses voyages autour du monde.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis que Frédéric est de retour à Paris. Le souvenir de la jeune muette est sans cesse présent à sa pensée. Il se la représente dans le bois, attendant son retour, guettant son arrivée, et désolée de son abandon. Chaque instant augmente ses tourmens et son désir de revoir sœur Anne. Mais comment faire? il n'ose plus quitter son père; il est sans argent, et pour la première fois, l'intendant lui en a refusé par ordre de M. le comte, qui craint que son fils ne s'en serve pour recommencer ses voyages, et ne se soucie plus de le laisser partir.

Chaque jour Frédéric fait les projets les plus extravagans; il veut partir à pied, courir rejoindre sa jeune amie, puis se cacher avec elle dans le fond d'une forêt.... Mais sœur Anne ne peut pas quitter Marguerite; il faudra donc rester dans le bois, et là, son père le retrouvera facilement, car Ménard lui a tout conté.

Comment donc faire?... écrire... hélas! la

pauvre petite ne sait pas lire... elle ne sait rien... qu'aimer!... et c'est bien peu dans le siècle où nous sommes!

Frédéric ne va que rarement dans le monde où il se déplaît. En vain la jolie petite madame Dernange a recommencé ses agaceries, il n'y fait plus attention; et celle-ci, piquée de son indifférence, emploie toutes les ressources de la coquetterie pour le ramener à ses genoux; mais Frédéric n'est pas sa dupe; il a aimé véritablement. Il reconnaît la légèreté de tous ces sentimens d'amour-propre, de ces caprices des sens que l'on prend pour de l'amour, tant que l'on n'a pas connu le véritable.

Le comte traite son fils avec froideur, mais ne lui parle jamais de tout ce qui a rapport à ses aventures dans le Dauphiné. Il évite au contraire d'aborder ce sujet; et lorsque Frédéric, voulant pressentir les sentimens de son père, se hasarde à dire quelques mots sur son séjour à Grenoble, sur les environs de cette ville, et sur le joli village de Vizille, un regard sévère du comte lui ferme la bouche et ne lui permet pas de continuer.

Frédéric a déjà couru vingt fois dans les divers logemens que Dubourg a habités à Paris, mais dans aucun on ne l'a revu. Il va voir Ménard et le charge de faire son possible pour rencontrer Dubourg qui est peut-être revenu et n'ose pas se présenter chez lui de crainte d'être aperçu par M. de Montreville. « Et si je le » découvre! dit Ménard. — Vous me l'enverrez » sur-le-champ. — Vous l'envoyer! je m'en » garderai bien!... Peste! M. le comte votre » père ne l'a pas bien traité quand il l'a aperçu » en Hippolyte... Il est vrai que le costume lui » allait mal. — Vous lui direz de m'écrire; ne » peut-il me voir dehors s'il craint de venir à » l'hôtel?... Suis-je donc gardé à vue... Ah! » M. Ménard... je n'y puis plus tenir... Chaque » jour augmente mon supplice!.. il faut que » je la revoie, il faut au moins que j'aie de ses » nouvelles... — Des nouvelles! de qui? — » De celle que j'adore, de celle... que j'ai été » forcé d'abandonner pour vous suivre... — » Ah! j'entends... de la petite du bois. M. Du- » bourg m'avait dit que vous l'aviez mise dans » ses meubles, que vous étiez parti avec elle.

» — Plût à Dieu que je l'eusse fait ! mainte-
» nant je serais près d'elle. Ah! mon cher
» M. Ménard.. si vous étiez un autre homme...
» Mais vous êtes bon, sensible, vous m'aimez,
» et vous me rendriez la vie si vous consentiez
» à aller lui dire que je l'adore plus que ja-
» mais!... — J'en suis bien fâché, monsieur
» le comte, mais je n'irai pas lui dire cela, ni
» autre chose. Je ne servirai pas une passion
» que monsieur votre père désavoue, il n'a déjà
» que trop à se plaindre de ma négligence. Je
» vous aime infiniment, et c'est pour cela que
» je ne vous aiderai point à continuer une liai-
» son coupable qui ne vous mènerait à rien.
» Monsieur votre père sait bien ce qu'il fait ;
» il était temps qu'il arrivât... nous ne faisions
» tous que des sottises; moi le premier. Sa pré-
» sence a rétabli l'équilibre... Il vous a arraché
» à la tentation; cela vous afflige, et cepen-
» dant c'est ce qu'il pouvait faire de mieux.
» *Qui bene amat bene castigat, experto crede*
» *Roberto*. »

Frédéric rentre chez lui pour penser à sœur Anne, pour chercher un moyen de la revoir.

S'il savait qu'elle va être mère, s'il savait qu'elle porte dans son sein un gage de son amour, rien alors ne pourrait le retenir à Paris. Il partirait, il braverait la colère de son père. Mais il ignore cette circonstance, et il reste, en disant tous les jours : « Je partirai. »

Le comte fait prier son fils de venir le trouver, et Frédéric se présente devant son père, le front toujours chargé d'ennui. « On ne vous » voit plus dans le monde, lui dit le comte, vos » voyages vous auraient-ils donc rendu misan- » thrope? »

Frédéric se tait : c'est ce que l'on a de mieux à faire lorsqu'on ne sait que dire. « Je désire » que vous m'accompagniez ce soir, reprend le » comte ; je vais chez un de mes anciens frères » d'armes, le général de Valmont. Après un » long séjour dans ses terres, il vient passer » quelque temps à Paris ; il désire vous voir ; je » veux vous présenter à lui. »

Frédéric s'incline et se dispose à suivre son père. Il lui a entendu quelquefois parler de ce M. de Valmont, avec lequel il a fait la guerre, et qui doit être à peu près de son âge. Il ne

voit rien d'étonnant à ce que son père veuille le présenter à son ancien ami.

On part. Le comte de Montreville est plus aimable avec son fils, et celui-ci s'efforce de paraître moins triste. La voiture s'arrête devant la demeure de l'ancien général. Le comte et son fils se font annoncer, et M. de Valmont vient au-devant d'eux. Au premier abord, sa figure prévient en sa faveur. Le général a de la rondeur dans les manières; ses traits respirent la franchise et la gaieté. Il court embrasser son ancien ami; il tend la main à Frédéric, la lui serre avec cordialité et paraît charmé de le voir.

Après les premiers complimens, le général engage ces messieurs à passer avec lui dans une pièce voisine. « Tu m'as montré ta famille, » dit-il au comte, il faut, à mon tour, que je » te montre la mienne. Cela t'étonne peut- » être.... que moi, vieux garçon, j'aie aussi » de la famille.... elle ne me tient pas de si » près, à la vérité, mais ne m'en est pas moins » chère. »

En disant ces mots, le général fait entrer

le comte et son fils dans une autre pièce, où une jeune personne était assise devant un piano.

A l'entrée des étrangers, elle se lève vivement : « Constance, lui dit le général, c'est » mon ami, le comte de Montreville et son fils; » Messieurs, je vous présente ma nièce... ma » fille.... car je l'aime autant que si j'étais son » père. »

Constance fait aux deux étrangers une révérence pleine de grâce. Frédéric la regarde.... il ne peut faire autrement que de la trouver charmante. Quant au comte, un sourire de contentement perce dans ses traits. Je crois que le malin vieillard avait déjà entendu parler de mademoiselle Constance, et qu'en conduisant son fils chez le général, il avait son projet.

Constance est d'une taille élégante; son abord a quelque chose de doux, de modeste qui prévient en sa faveur. Elle est blonde, et son teint est légèrement coloré. Ses grands yeux bleus, qu'embellissent de longs cils noirs, ont un charme dont on ne peut se rendre compte, sa

physionomie est aimable et franche ; chacun de ses mouvemens est gracieux, et Constance n'a pas l'air de s'en douter. Bien loin de chercher à briller, elle semble vouloir se dérober à l'admiration qu'elle fait naître.

Les deux vieux amis se sont mis sur le chapitre de leurs guerres, de leurs aventures de jeunesse, et, à soixante ans, on a de quoi causer long-temps sur ce chapitre-là. Il faut donc que Frédéric entretienne la nièce du général, et quoique l'on ait le cœur triste, on n'aime pas à ennuyer une jolie femme, on fait alors quelque effort pour oublier un instant son chagrin, afin de ne point paraître trop maussade. C'est ce que notre jeune homme tâche de faire en causant avec mademoiselle Constance qui cause fort agréablement, et, sans montrer la moindre prétention, laisse voir un esprit juste, cultivé, un grand amour pour les arts, et une candeur, une modestie, qui répandent un charme de plus sur tout ce qu'elle dit. Ce n'est point une jeune demoiselle qui sait tout, discute et tranche sur tout, comme nous en avons tant, que l'on a la bonté d'appeler de petits

prodiges, parce qu'elles babillent pendant deux heures avec une assurance surprenante, et qu'il est d'usage de trouver charmant tout ce que débite une jolie bouche, quand bien même cela n'aurait pas le sens commun.

Dieu vous garde des prodiges, lecteur, surtout en fait de femmes! il n'y a rien de si bon que le simple, le modeste, le naturel : c'est toujours à cela qu'il faut retourner. Ces qualités n'excluent point l'esprit et les connaissances, mais elles y ajoutent un vernis de douceur, de modestie, qui leur donne un attrait de plus, et que l'on ne trouve jamais chez les autres.

Les jeunes gens parlaient peinture, musique, campagne : tout-à-coup le général dit à sa nièce : « Chante-nous quelque chose, Con-
» stance.... Mets-toi devant ton piano et fais-
» toi entendre ; j'aime que l'on chante, moi, et
» cela amusera ce jeune homme. »

Constance ne se fait pas prier ; elle se met au piano et chante en s'accompagnant fort bien: sa voix est douce et pleine d'expression ; elle n'a pas une grande étendue, mais Constance

chante avec tant de goût qu'on ne se lasse pas de l'écouter. Frédéric l'écoute avec beaucoup de plaisir : il n'a pas encore entendu de voix qui lui ait plu autant. Constance chante plusieurs morceaux, jusqu'à ce que son oncle lui dise : « C'est bien, c'est très-bien; tu es obéis-
» sante, et tu n'as pas fait toutes ces petites fa-
» çons d'usage pour chanter. Ah ! morbleu !
» c'est que je n'aime pas les simagrées, moi. »

Le comte et son fils unissent leurs éloges, et remercient Constance qui reçoit leurs complimens en rougissant. Mais il y a déjà près de deux heures qu'ils sont chez le général : le comte fait ses adieux : « J'irai te voir, lui dit
» son ami : je viens d'acheter dans les environs
» une petite maison de campagne pour made-
» moiselle, qui me fait enrager avec ses champs
» et ses oiseaux. J'espère que tu y viendras avec
» ton fils avant que la saison soit plus avan-
» cée. »

Le comte le promet, et remonte en voiture avec Frédéric, auquel il se garde bien de parler de la nièce du général. La vue de Constance devait faire plus que tous les discours

d'un père. Frédéric ne dit rien non plus : il songe de nouveau à la pauvre muette du bois... Depuis deux heures il l'avait presque oubliée.... Deux heures!..... Ce n'est rien encore ; mais sœur Anne ne l'oublie pas une minute.

Trois jours après cette visite, le général vient avec sa nièce dîner chez le comte de Montreville qui a chez lui une nombreuse réunion. En apprenant qu'il va se trouver avec mademoiselle de Valmont, Frédéric éprouve une certaine émotion qu'il attribue à la contrariété d'être obligé de cacher encore sa tristesse. En était-ce bien la véritable cause?

Le général est, comme à son ordinaire, gai, franc et sans façon ; sa nièce est toujours jolie, aimable et sans prétention. Dans une grande réunion, il est plus facile d'être seul qu'en petit comité, et Frédéric revient toujours se placer auprès de Constance. Il pense que c'est simplement par politesse, et qu'il doit des soins particuliers à la nièce du général ; mais il ne peut se dissimuler que Constance est, de toute la société, celle qui lui plairait le plus, si l'on pouvait encore lui plaire. Avec elle on peut

causer sans chercher ce que l'on va dire. Ce ne sont point de fades épigrammes, des phrases banales qu'il entend sortir de sa bouche. Constance n'est pas exclusivement occupée de la toilette des autres femmes; elle ne les passe pas en revue pour les critiquer l'une après l'autre; ce qui est ordinairement le fond de la conversation d'une jeune femme. Avec elle il se sent plus libre, plus à son aise; il lui semble qu'il la connaît déjà depuis longtemps; elle sourit si agréablement lorsqu'il va se placer à côté d'elle; sa voix a quelque chose de si tendre, ses yeux sont si doux, qu'il est bien naturel de préférer sa conversation à toutes les autres; lors même qu'il ne lui dit rien, il éprouve encore un charme secret. Frédéric, quoiqu'il s'efforce de surmonter sa tristesse, conserve auprès de Constance une mélancolie qui ne lui va pas mal, et les femmes se laissent souvent séduire par ces airs-là. Lorsqu'il est rêveur, Constance le regarde avec intérêt; ses yeux semblent lui dire : « Vous avez des chagrins?.. » Et en lui parlant, sa voix est encore plus douce, ses manières plus affectueuses : on dirait que,

sans les connaître, elle prend part à ses peines, ou qu'elle cherche à les lui faire oublier.

Plusieurs demoiselles ont fait briller leur talent et leur voix en s'accompagnant de la harpe ou du piano; mais Frédéric n'a entendu que mademoiselle de Valmont. Elle n'a chanté qu'une romance, mais elle l'a chantée si bien! En l'écoutant, Frédéric la considère plus attentivement qu'il n'a encore osé le faire. Soit un effet du hasard, soit une illusion du cœur, il trouve dans les traits de Constance beaucoup de ressemblance avec ceux de sœur Anne,... la même douceur, la même expression, et si la pauvre orpheline pouvait parler, sans doute elle aurait une voix aussi tendre, aussi expressive. Frédéric, en écoutant Constance, se persuade qu'il entend sœur Anne, et ses yeux se mouillent de peurs. Plein de cette idée, et trouvant à chaque instant de nouveaux rapports dans les traits, il ne perd plus de vue mademoiselle de Valmont. Elle a cessé de chanter, et Frédéric est de nouveau près d'elle, et ses regards, qu'il attache sur elle, ont un feu, une expression nouvelle. Constance s'en aperçoit; elle baisse

les yeux; un vif incarnat vient colorer ses joues; mais si Frédéric, en la regardant aussi tendrement, croit toujours voir la petite muette, n'aurait-il pas dû au moins prévenir mademoiselle de Valmont du véritable objet qui l'occupe? et Constance n'est-elle pas en droit de croire que le fils du comte de Montreville ne la voit pas avec indifférence?

La soirée a passé bien rapidement pour Frédéric. Le général et sa nièce sont partis, en annonçant qu'ils se rendraient le lendemain à leur campagne, où le général déclare qu'il attend avec impatience le comte et son fils.

Lorsque Constance est éloignée, Frédéric se trouve de nouveau seul au milieu de la société; et aussitôt qu'il peut disparaître, il se hâte de regagner son appartement pour penser... à Constance? Oh! non, non; à sœur Anne; c'est toujours la pauvre petite qui l'occupe; mais est-ce sa faute, si parfois le souvenir de mademoiselle de Valmont se mêle à celui de la jeune muette? Cela vient de la ressemblance qui existe entre elles. Un cœur aimant retrouve partout celle qu'il adore... Il la revoit où elle n'est

pas... il l'aime dans une autre, qui lui rappelle son image... voilà pourquoi il ne faut pas plus se fier aux gens sentimentals qu'aux étourdis.

Plusieurs jours se sont écoulés ; Frédéric n'a point de nouvelle de Dubourg, qui, probablement, n'est pas encore de retour à Paris. Le jeune comte est toujours triste et pensif, mais sa mélancolie a quelque chose de doux. Le souvenir de sœur Anne le fait souvent soupirer... Il désire vivement la revoir, mais il ne forme plus de ces projets extravagans, qui, dans les premiers jours de son arrivée à Paris, lui semblaient si faciles à exécuter. Il voudrait faire le bonheur de sœur Anne, assurer à jamais son repos, sa félicité; mais il songe à l'avenir, et il est plus que jamais certain que son père ne consentirait pas à la lui donner pour femme. Il se dit quelquefois : « Que ferions-nous ?.... quelle » serait la suite de cette liaison ?... on ne peut » pas vivre toujours dans un bois. L'homme est » fait pour la société, et sœur Anne ne peut y » être présentée... elle ignore tout ce qu'il est » indispensable de savoir. »

Pauvre petite ! pourquoi n'a-t-il pas fait tou-

tes ces réflexions, lorqu'il t'a vue pour la première fois sur les bords du ruisseau?.. Mais alors tu lui semblais charmante, telle que tu étais; ton ignorance te rendait mille fois plus piquante à ses yeux, et maintenant.... hom!.... Je le répète, les hommes si sensibles ne valent pas mieux que les autres.

Un matin, le comte propose à son fils de partir pour la campagne du général; Frédéric est toujours aux ordres de son père, mais il se hâte de donner un peu plus de soin à sa toilette. Quoique l'on ne cherche pas à plaire, on ne veut pas faire peur. Le comte remarque les moindres actions de son fils, et il éprouve une secrète satisfaction; mais il ne la laisse point paraître, et ne lui parle pas plus de mademoiselle de Valmont que de toute autre personne.

La maison de campagne du général est dans les environs de Montmorenci; les voyageurs y arrivent vers midi. En descendant de voiture, Frédéric éprouve un battement de cœur, qu'il attribue au plaisir de revoir une femme dont les traits lui rappellent celle qu'il aime. Il est en effet bien ému, et en entrant dans la maison, ses

yeux cherchent mademoiselle de Valmont... Mais il ne voit que le général, qui leur fait l'accueil le plus aimable. « Vous resterez quelques » jours ici, dit-il, je vous tiens, et je ne vous » laisserai pas partir de sitôt. Nous causerons, » nous rirons, nous chasserons, nous ferons la » partie... ma nièce nous fera de la musique, » enfin, nous passerons le temps le plus gaie- » ment que nous pourrons. »

Frédéric cherchait des yeux cette nièce qu'il ne voyait pas; et, comme le général venait déjà de citer à son père une de leurs campagnes, et que cela pouvait le mener loin, il se hasarda à demander de ses nouvelles.

« Elle est sans doute dans le jardin, » dit le général, « à sa volière ou à ses fleurs, ou à » son belvéder..... Allez, allez, jeune homme, » cherchez-la, corbleu, c'est votre affaire; à » votre âge, une jolie figure m'aurait fait cou- » rir depuis Paris jusqu'ici. »

Frédéric profite de la permission; il descend dans un jardin qui paraît fort beau, et s'avance au hasard, cherchant des yeux mademoiselle Constance. Il a passé près de la volière, elle

n'y est point : il s'enfonce dans une allée de tilleuls, au bout de laquelle le terrain s'élève et conduit par un chemin tournant à une espèce de plate-forme, d'où l'on découvre au loin un charmant paysage. C'est sans doute ce que le général appelle le belvéder, car Constance y est assise ; et, tenant sur ses genoux un carton de dessin, s'occupe à esquisser une vue de la belle vallée que l'on aperçoit de cet endroit. Elle ne voit pas venir Frédéric, parce qu'elle tourne le dos au chemin qui mène au belvéder, et le jeune homme s'est approché et penché au-dessus de son épaule, sans qu'elle ait été distraite de son occupation.

« Vous avez donc tous les talens, » lui dit-il. Constance lève la tête, l'aperçoit, et un sentiment de plaisir se peint dans ses yeux, tandis que son sein palpite avec plus de force. Elle veut aussitôt quitter son dessin.

« Continuez, de grâce, dit Frédéric ; je ne
» viens point interrompre vos études... Je désire
» plutôt les partager ; d'ailleurs, monsieur vo-
» tre oncle veut que nous restions quelques
» jours ici ; il ne faut donc pas que notre pré-

» sence change en rien vos habitudes... —
» Et... nous ferez-vous en effet le plaisir de
» rester quelque temps? dit Constance d'une
» voix émue. — Mais sans doute... Je pense
» bien que mon père n'aura pas refusé son an-
» cien ami... Il se trouve trop bien avec lui. —
» Je crains, Monsieur, que vous, qui n'avez
» pas le même motif pour vous plaire en ces
» lieux, ne regrettiez bientôt les plaisirs de
» Paris... Ici nous ne recevons que peu de
» monde... Vous allez vous ennuyer... — Vous
» me jugez bien mal, si vous croyez que je
» puis m'ennuyer près de vous... — Ah! par-
» don... Je dis cela... par crainte; mais au fait,
» si vous aimez les champs, la musique, le
» dessin et la lecture, vous devez aussi vous
» plaire à la campagne. »

Frédéric ne répond rien; il regarde attentivement Constance, et son cœur est oppressé par mille sentimens divers; il revoit dans ses traits une image toujours aimée... Il se transporte en idée dans le petit bois, au bord du ruisseau; une teinte de tristesse obscurcit son front; un profond soupir s'échappe de son sein. Ce n'est

qu'au bout de quelques minutes que, paraissant sortir d'un rêve, il répond à Constance : « Oui, j'aime beaucoup la campagne. »

La jeune personne le regarde avec étonnement et sourit ; puis, voyant qu'il n'en dit pas davantage, elle reprend son dessin et veut continuer son paysage, mais la présence de Frédéric lui cause une sorte d'embarras. Sa main tremble en conduisant son crayon, et elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Frédéric continue de la regarder en silence; il admire sa grâce, son maintien, son air à la fois aimable et décent. Il se dit : « Si sœur » Anne eût reçu de l'éducation, elle serait » comme elle : elle aurait sa tournure, ses ta- » lens ; elle s'exprimerait aussi bien ; » et il commence à trouver que, loin de nuire aux grâces, aux attraits d'une femme, l'éducation leur donne un charme de plus.

La conversation languit entre les deux jeunes gens, car Frédéric retombe souvent dans ses rêveries ; malgré cela le temps passe vîte, il semble qu'ils se trouvent bien l'un auprès de l'autre, et que cela leur suffit. Pour Frédéric,

il passerait volontiers toute la journée à regarder Constance et à faire des comparaisons. La jeune personne s'aperçoit qu'il la considère sans cesse; mais les yeux de Frédéric sont si doux, il y a dans leur expression quelque chose de si tendre et de si touchant, qu'une femme ne peut pas se fâcher d'être regardée ainsi.

L'arrivée des deux vieux amis arrache les jeunes gens à cette situation, dans laquelle ils se plaisaient sans se l'avouer à eux-mêmes. Le général montre au comte toutes les beautés de son jardin, et le belvéder en est une. Le comte en paraît fort satisfait, car, en y montant, il a remarqué certain trouble, certaine émotion qui ne contribuent pas peu à lui plaire dans le belvéder. Le général ne voit pas tout cela : il n'est pas observateur comme son ami.

« Ma nièce, dit le général, voilà deux hôtes » qui nous arrivent : tâche de faire si bien les » honneurs, qu'ils ne songent pas de long- » temps à quitter cette maison. — Je ferai de » mon mieux, dit Constance en rougissant. — » Mademoiselle, dit le comte, il suffit de vous » y voir pour y être déjà retenu. » Frédéric

ne dit rien, mais il regarde Constance, qui, tout en remerciant le comte, a jeté sur lui un regard furtif, comme pour s'assurer s'il pensait de même.

Après le dîner, deux voisins viennent chez le général. L'un est un grand joueur de billard qui ne dormirait point s'il n'avait pas fait sa partie; l'autre, un peu plus jeune et qui a servi, n'épargne pas non plus ses récits de campagnes qu'il entremêle de galanteries et de complimens à mademoiselle de Valmont.

Frédéric laisse ces messieurs jouer au billard pour rester auprès de Constance et l'entendre chanter ou toucher du piano. « Ne vous gênez
» pas pour me tenir compagnie, lui dit-elle;
» songez que nous ne sommes pas à Paris. —
» A moins que cela ne vous déplaise, répond
» Frédéric, je préfère rester auprès de vous. »
Constance sourit, et il est facile de voir que cela ne lui déplaît pas.

A la campagne, et surtout chez le général, règne la plus aimable liberté. Dans la journée chacun se livre à ce qui lui plaît; souvent le comte et son ami vont faire des promenades

dans les environs. Frédéric reste avec Constance : c'est dans le jardin qu'ils passent ensemble une partie des journées. « Il faut pro-
» fiter des derniers beaux jours, dit Constance;
» l'hiver arrive et je viens dire adieu à mes ar-
» bres, à mes fleurs, à mes oiseaux. Mais je
» les reverrai; cet adieu n'est pas éternel. —
» Vous ne retournerez donc pas habiter la terre
» de votre oncle? — Oh! non : cette maison
» me plaît davantage; il l'a achetée pour moi,
» et il me permettra d'y passer sept mois de
» l'année. L'hiver, nous reviendrons à Paris.
» Mon oncle est si bon! Il fait tout ce que je
» veux, car il m'aime tant!...—Et qui pourrait
» ne pas vous... »

Frédéric n'achève pas; il s'arrête, comme fâché de ce qu'il allait dire, et Constance surprise, baisse les yeux et se tait; mais elle commence à s'accoutumer aux bizarreries du jeune homme. Parfois, lorsqu'il reste long-temps auprès d'elle sans rien dire, et qu'il paraît triste et chagrin, elle est tentée de lui demander ce qui l'afflige, mais elle n'ose; elle se tait et soupire aussi, sans savoir pourquoi. La mélanco-

lie est un mal qui se gagne entre deux jeunes gens de sexe différent. Souvent ces heures de silence sont plus dangereuses qu'une conversation dont la galanterie ferait les frais.

Cependant, chaque jour une intimité plus tendre s'établit entre Frédéric et Constance : à peine huit jours se sont écoulés, et il ne règne plus entre eux cette réserve, ce ton de galanterie et de société qui n'est jamais le ton de l'amitié ni de l'amour. Le comte parle de retourner à Paris, et Frédéric s'étonne de n'y avoir pas songé : ces huit jours ont passé si vîte... En y réfléchissant, il est presque fâché contre lui; il a des remords d'avoir eu du plaisir... Mais les remords ne viennent jamais qu'après. Puis il se dit : «Non, je n'ai point oubl iésœur Anne...
» C'est toujours elle que je vois dans Con-
» tance... C'est à elle que je pense en regar-
» dant les traits si doux de mademoiselle de
» Valmont; c'est près d'elle que je crois être,
» lorsqu'assis près de Constance, j'éprouve une
» émotion délicieuse. »

Et c'est probablement en songeant encore à sœur Anne, que, la veille du jour où il doit

retourner à Paris avec son père, Frédéric, assis dans le jardin près de Constance, a pris sa main et l'a tenue long-temps dans les siennes. Cette main, Constance ne la retire pas... Elle baisse les yeux; elle paraît vivement émue. Frédéric garde le silence, mais il presse sa main bien tendrement; et, sans y penser peut-être, l'aimable fille lui rend ce signe de tendresse.

Le jeune homme éprouve alors un trouble nouveau : il abandonne la main qu'il tenait... Il s'éloigne vivement de Constance qui lève la tête, et voyant son agitation, lui sourit avec ce charme qui retient, qui entraîne; puis lui dit : « Vous partez donc demain! »

Frédéric se rapproche et balbutie : « Il le
» faut... J'aurais dû partir plus tôt, peut-être.....
» Et cependant..... Ah! oui, c'est elle... C'est
» toujours elle que je vois... Je voudrais sans
» cesse rester auprès de vous... J'y suis si bien!..
» Ah! pardonnez, Mademoiselle... Je ne sais
» où j'en suis... »

Constance ne comprend pas trop ce discours-là, mais les amans ne savent pas toujours ce qu'ils disent ou le disent souvent fort mal, et

elle pardonne volontiers, parce qu'elle interprète tout cela suivant son cœur qui lui dit que Frédéric l'adore, et ces choses-là paraissent toujours bien exprimées, car, en amour, les yeux parlent autant que la voix.

Le comte emmène son fils à Paris, et jamais un mot touchant Constance. Ah! monsieur le comte, vous avez votre tactique, et vous savez bien ce que vous faites. A peine quelques jours se sont écoulés, et Frédéric dit que l'on devrait profiter des derniers beaux temps pour aller à la campagne du général, car il brûle de revoir Constance... afin de penser à sœur Anne.

CHAPITRE IV.

Lunel, Dubourg et Madelon

Nous avons laissé Dubourg se disposer à prendre la route de Paris. Mais cette fois, il ne voyage plus en seigneur polonais ; il va modestement à pied, une canne à la main, qu'il balance comme s'il ne faisait qu'une simple promenade. Il n'a point de paquet à porter, parce qu'il a sur lui toute sa garde-robe, ce qu'il trouve beaucoup plus commode quand on voyage à pied. Il aperçoit ces lieux qui l'ont vu naguère si brillant, si noble, si magnifique. Il passe près de la maison de M. Chambertin, et salue cette demeure hospitalière, en donnant

un soupir... à la maîtresse du logis? non pas, mais au vieux pomard de sa cave.

Cependant il passe vite, car il craint encore la rencontre de ce maudit Durosey, dont la présence semble avoir causé tous ses malheurs. En débouchant un petit sentier qui même à la grande route, Dubourg se trouve presque nez à nez avec le vieux Lunel, qui retournait chez son maître, conduisant un âne chargé de différens objets qu'il venait d'acheter à Grenoble. Dubourg se hâte d'enfoncer son chapeau sur ses yeux et de marcher la tête baissée, ne se souciant pas d'être reconnu par le jockey de M. Chambertin. Mais en avançant, il va se jeter contre l'âne qu'il manque renverser. « Tu ne « vois donc pas clair, imbécille, » dit Lunel; « la route est assez large et il vient se jeter sur » cet âne... »

Au mot imbécille, Dubourg, qui n'a jamais aimé le vieux jockey, lequel pendant son séjour chez M. Chambertin ne l'a servi qu'avec humeur, cherchant toujours à lui faire des méchancetés, ainsi qu'à Ménard; Dubourg qui n'a pas oublié les coups de fouet que monsieur

l'homme de confiance a distribués à ses deux petits Polonais, se retourne brusquement et applique trois coups de son bâton noueux sur les fesses de Lunel. Celui-ci se retourne en criant : « Au secours! au voleur!... » Et comme le mouvement que Dubourg vient de faire a relevé son chapeau, le domestique reconnaît ses traits et crie de plus belle : C'est ce méchant palatin qui « doit quatre cents francs à son traiteur... C'est » ce faux baron qui faisait voir des chandelles » romaines à madame et des croissans à mon- » sieur... Peste, il n'est pas si pimpant main- » tenant!...

» — Te tairas-tu, drôle! » dit Dubourg en levant de nouveau sa canne sur Lunel. — Pour- « quoi me battez-vous? — Je ne fais que te » rendre ce que tu as donné à mes gens : il y a » long-temps que je te devais cela. — Vos » gens... vos gens;... ils étaient gentils... C'est » là mon pourboire, parce que mon maître vous » a hébergé pendant un mois, avec votre savant » qui mangeait comme six. — Si j'ai fait à ton » maître l'honneur de loger chez lui, de quoi » te mêles-tu, faquin, d'y trouver à redire?

» — Oui.... il est joli l'honneur que vous lui » avez fait... — Prends garde que je ne recom- » mence... »

Dubourg tenait encore sa canne levée. Le vieux jockey se décide à filer doux. Il se tait et cherche des yeux son âne pour continuer son chemin; mais l'animal a disparu pendant la dispute de ces messieurs; il s'est enfoncé dans le fourré qui borde la route et on ne le voit plus.

« Ah! mon Dieu!... mon âne!.. Où est mon » âne? » crie Lunel en regardant de tous côtés avec inquiétude. « — Ma foi, je n'en sais rien. » Cherche ton âne, je continue mon voyage. » Tu feras bien des complimens de ma part à » ta maîtresse, et tu diras à ton maître que si » jamais il vient me voir à Paris, je lui ferai » une petite réception en artifice. »

Lunel n'écoute pas Dubourg; il court à droite et à gauche de la route en appelant : « Made- » lon... Eh! Madelon... » Il s'enfonce dans un sentier couvert. Dubourg le perd de vue et se remet en marche en riant de cette rencontre. Il y a près d'une demi-heure qu'il a quitté Lu- nel, et il est alors au bout d'un chemin qui

donne dans une plaine, lorsqu'en sortant du sentier, il aperçoit, à une vingtaine de pas de lui, Madelon qui marchait au petit trot, avec son fardeau sur le dos, suivant librement les chemins qui lui plaisaient, et s'arrêtant de temps à autre, pour manger un chardon ou quelques ronces sauvages.

« Parbleu! voilà une aventure singulière, » dit Dubourg en s'approchant, « cet animal me » serait-il envoyé par la Providence! prenons- » garde pourtant, la justice pourrait trouver » mauvais que je reçusse des cadeaux de la Pro- » vidence. Cependant, je n'ai point détourné » cette ânesse de sa route... Est-ce ma faute si » elle a quitté son maître? Commençons, mal- » gré cela, par tâcher de la lui rendre. »

Dubourg retourne de quelques pas dans le bois qu'il vient de quitter, et se met à appeler de toute sa force : « Lunel!... holà! Lunel!.... » voici votre bourique... »

Personne ne répond. Dubourg appelle inutilement. Las enfin de crier, il retourne vers l'âne en se disant : « Il me semble que j'ai fait » tout ce que j'ai pu, et ma conscience com-

» mence à être plus calme. Je ne puis pas re-
» tourner de près d'une demi-lieue... Je n'ai
» pas envie de me présenter de nouveau chez
» mon ami Chambertin... qui n'est plus mon
» ami. Voyons, cependant, ce que porte cette
» ânesse;.... mais il n'est pas probable que ce
» soient des objets bien précieux. »

Dubourg commence l'inventaire des deux paniers qui sont recouverts d'une grosse toile grise. Dans l'un il trouve deux seringues, l'une à mécanique, étiquetée : *Pour Madame;* la seconde sans mécanique : *Pour Monsieur ;* plus, une grande boîte contenant plusieurs fioles et d'autres petites boîtes de carton. « Oh !
» oh ! c'est une boutique d'apothicaire que j'ai
» trouvée là, dit Dubourg; mais voici un grand
» papier... Ah ! c'est le mémoire acquitté; cela
» va me donner connaissance des objets; lisons:
» Fourni par Dardanus, apothicaire à Grenoble:
» pour madame Chambertin. — Ah ! voyons un
» peu. — De l'opiat pour les dents, pommade
» pour les gencives, trois pots de rouge super-
» fin, pâte d'amande liquide, huile de Macassar
» pour teindre les cheveux, pommade d'oursin

» pour les empêcher de tomber, extrait de phi-
» locome pour les conserver, essence de Vénus
» pour adoucir la peau, rouge au vinaigre
» pour le soir, bleu végétal pour se faire des
» veines.

» Ah! mon Dieu! dit Dubourg en s'interrom-
» pant, c'est fort heureux que je n'aie pas
» trouvé ce mémoire-là un jour plus tôt; car
» cela m'aurait ôté le courage de dire de jolies
» choses à madame Chambertin. Poursuivons:
» des pastilles laxatives, des pilules émollien-
» tes, des tablettes adoucissantes. — Diable!
» il paraît que madame est bien échauffée! —
» Deux livres de chocolat de santé. — Ah! ceci
» est meilleur. Voyons monsieur maintenant:
» Trois cents pois à cautère. — Ah! le coquin;
» c'est cela qu'il a le teint si frais. — Trois
» bouteilles d'eau de Barèges, pommade pour les
» cors, onguent pour les clous, pastilles au ca-
» chou, menthe, conserve d'ache, pilules as-
» tringentes, tablettes toniques. Il paraît que
» monsieur est relâché. C'est tout..... Voyons
» l'autre panier. »

Il trouve d'abord un carton contenant une

perruque parfaitement frisée et bouclée, que madame met, sans doute, les jours où elle n'a pas le temps de préparer ses cheveux. Plus, une tête de bois destinée à supporter la perruque lorsqu'elle ne sert point. Enfin, une paire de bottes à l'écuyère et des gants de daim.

. « Ma foi, je ne retournerai pas à Allevard » pour des seringues et des pilules, » dit Dubourg après avoir terminé son inventaire, « monsieur et madame se passeront quelques » jours des objets qu'ils attendent... Je prends » possession.... quoique je ne sache pas trop » ce que je ferai de toutes ces drogues.... Eh » mais! quelle idée... Parbleu, voilà un moyen » d'utiliser cette boutique et de voyager sans » toucher à ma bourse, qui n'est pas considé- » rable! et qui sait, si je ne vais pas faire ma » fortune... Allons, le sort en est jeté; j'ai été » baron, palatin, comédien, j'ai fait même la » bête sans m'en douter; je ferai bien le char- » latan : c'est le métier le plus facile, le rôle le » plus aisé à jouer, pour peu que l'on ait de » l'esprit, de l'audace et du babil, et j'ai tout » cela... Me voici donc charlatan... Eh! qui ne

» l'est pas dans le monde ! chacun le fait à sa » manière. Les gens en place avec les solliciteurs, les spéculateurs avec les capitalistes, » les fripons avec les sots ; les hommes à bonnes » fortunes avec les femmes, les coquettes avec » leurs amans, les débiteurs avec leurs créanciers, les auteurs avec les acteurs, les libraires avec les lecteurs, et les marchands avec » tout le monde. Moi, je suis de ceux qui guérissent tous les maux, qui les préviennent, » qui les devinent ; enfin, je suis un second Cagliostro ; j'ai la pharmacopée universelle ; je » n'ai point de compère, j'agis sans fraude ; j'ai » trouvé mille secrets, dont un seul suffirait » pour faire la fortune d'un homme, et je vends » des pilules pour deux sous, parce que je suis » philanthrope. »

Bien décidé à cette nouvelle folie, Dubourg entre avec son âne dans un taillis épais. Là, il commence par ôter ses bottes de palatin, qui étaient fort usées, et les jette dans le bois ; il met à la place les grandes bottes à l'écuyère qui lui montent jusqu'à moitié de la cuisse, afin que, dans le marchand d'onguent on ne

reconnaisse pas le baron Potoski; il enfonce sur sa tête la perruque blonde bouclée destinée à madame Chambertin, après avoir eu soin de nouer les cheveux de derrière et d'en former une queue à la prussienne; il se barbouille les joues, le front et le menton de rouge superfin, puis, montant sur la croupe de Madelon, et ayant devant lui les deux paniers qui contenaient sa boutique ambulante, il se remet en route, aiguillonnant son coursier avec sa canne qui lui sert de houssine.

La mine singulière de Dubourg, sa figure ombragée de belles boucles blondes, cette longue queue qui tombait sur son dos, ses grandes bottes qu'il tenait en arrière, parce que les paniers le gênaient beaucoup; enfin, sa pose majestueuse sur son âne attiraient les regards de tous les villageois. Ils s'appelaient l'un l'autre pour le voir. Les paysans se mettaient sur leur porte ou à leurs fenêtres pour le regarder passer, et quelques petits garçons le suivaient quelquefois par derrière. Dubourg saluait à droite et à gauche d'un air de bienveillance, en criant à haute voix : « Mes enfans, avez-vous quel-

» ques maux, quelques douleurs de pieds ou
» d'oreille, faites-vous de mauvais rêves, souf-
» frez-vous en dormant..... avez-vous reçu des
» coups, êtes-vous aveugles, borgnes, sourds,
» muets, paralytiques, approchez... saisissez
» l'occasion ! je suis le grand réparateur, le
» grand guérisseur, le grand opérateur.... Hâ-
» tez-vous de profiter de mon passage dans ce
» pays ; je n'y reviendrai que dans trente ans ;
» et il est probable que je ne vous y retrouverai
» pas tous. Venez, mes amis, je guéris tout, je
» fais tout.... même des enfans, quand on les
» commande d'avance. Il n'y a que les dents que
» je n'arrache pas ; mais je donne une eau qui
» les fait tomber, et cela revient au même. »

Les paysans sont généralement crédules ; à ce discours, quelques-uns approchaient de Dubourg, et, après avoir ôté respectueusement leur chapeau, ou fait une révérence, ils allaient lui conter leurs maux. Quand l'assemblée était nombreuse, Dubourg tirait de son panier sa seringue à mécanique qu'il avait remplie avec de l'eau de Barèges ; puis il seringuait au loin, et les villageois étaient obligés de se

boucher le nez; mais ils restaient, parce que la seringue merveilleuse jouait l'air : *Avec les jeux dans le village*, et que Dubourg disait : « Mes enfans, cette seringue magique me vient » de la sultane favorite du Soudan d'Égypte. » Elle joue trois cents airs. Mais, comme elle a » des caprices, aujourd'hui elle jouera tou- » jours le même. Cette eau merveilleuse qui en » sort... et qui ne sent pas l'essence de rose, » est un remède prompt et souverain pour les » femmes qui ont des coliques. Je donne quel- » quefois moi-même de ces remèdes, mais il » faut que je choisisse les personnes, car cette » seringue-là ne va pas à toutes les figures. »

Après ce discours, Dubourg écoutant les plaintes de chacun, fouillait dans sa pharmacie, distribuant des drogues au hasard, mais les vendant avec assurance, en promettant qu'on en éprouverait bientôt les effets. Il donnait à une nourrice de la pâte d'amande liquide; à un fiévreux, des pastilles de cachou; pour un rhume, des boulettes qu'il avait faites avec l'onguent destiné aux cors; pour un asthme, de l'huile de Macassar; pour une fluxion, de

la pommade d'oursin; et pour les maux d'estomac, du rouge au vinaigre.

Après cette belle équipée, il piquait Madelon et se hâtait de s'éloigner de ses malades. En effet, à peine était-il à une demi-lieue, que les pauvres gens éprouvaient les effets de ses remèdes. Les uns se tenaient le ventre, les autres avaient des nausées; ceux-ci éprouvaient un violent mal de tête, ceux-là ne pouvaient supporter le goût de la drogue qu'ils avaient avalée; et quelques-uns couraient après le charlatan qu'ils traitaient de filou. Mais celui-ci ne les attendait pas. Heureusement que, par prudence, il ne distribuait ses remèdes qu'en très-petite quantité, ce qui empêchait qu'ils n'eussent des suites graves.

Dubourg avait soin de ne guérir personne dans les endroits où il s'arrêtait pour manger ou pour coucher. Après avoir fait ainsi une quarantaine de lieues en quinze jours, parce que le grand guérisseur, s'arrêtant pour faire son commerce, et sa monture n'allant qu'au très-petit trot, il ne pouvait pas avancer fort vite; Dubourg se trouve devant une ferme

considérable. Il y avait long-temps qu'il n'avait rien vendu, car, plus il approchait de la capitale, et moins il trouvait de gens crédules. Sa fortune ne s'était pas augmentée. Il mangeait régulièrement le soir ce qu'il avait gagné dans la journée; et, quand la recette était bonne, il faisait grande chère, satisfait de ne point toucher à sa bourse de réserve.

L'aspect de la ferme engage Dubourg à s'arrêter. N'ayant ni trompette, ni cor de chasse, il se sert, pour s'annoncer, de sa seringue à mécanique, et s'accompagne en battant la mesure avec sa canne sur la tête à perruque. Les habitans de la ferme arrivent. Parmi les personnes qui accourent, Dubourg remarque une jeune fille rose, fraîche, à l'œil mutin, au pied mignon, dont il a grande envie de devenir le médecin.

Quelques grosses filles de basse-cour se font donner des onguens pour la fièvre et les maux d'aventure. Quelques paysans reçoivent des pastilles de menthe et de cachou pour le mal de dents; mais tous regardent avec étonnement cette seringue merveilleuse qui fait de la mu-

sique, et la tête à perruque qui parle quand il fait de l'orage, à ce qu'assure l'opérateur.

La jolie paysanne est la fille du fermier, qui est alors absent. Auprès d'elle est sa tante, bonne vieille qui croit aux rêves, aux cartes, à la magie, aux revenans, aux talismans et aux sorciers. Elle s'est empressée de venir consulter Dubourg, parce que depuis trois jours elle s'endort sur le dos et se réveille sur le ventre, ce qui lui semble fort extraordinaire. « Je vais » vous donner quelque chose qui vous empê- » chera de changer de position, » dit notre charlatan à la vieille, tout en lorgnant la jeune, « ce sont des pastilles qui me viennent d'un » habitant de la côte de Guinée, qui dormait » quelquefois huit jours de suite sur l'oreille » gauche. Mais en n'en prenant que modéré- » ment, on passe une nuit délicieuse, et on » fait des rêves charmans!.. des rêves divins!.. » des rêves de quinze ans... C'est si agréable » qu'on ne voudrait plus se réveiller. Enfin, » ma chère dame, quand on a pris de cela, on » est certain de rêver de telle personne que » l'on veut: il ne faut pour cela que faire le

» tour de son vase de nuit avant de se coucher.
» —Ah! mon cher Monsieur, dit la vieille,
» donnez-moi vite de ces précieuses pastilles...
» j'en mangerai tous les soirs!... dès cette nuit
» je veux rêver de mon premier mari... qui
» était bien aimable, et pas ivrogne comme
» le second... Je ferai le tour du pot, Monsieur,
» je n'y manquerai pas!... »

Dubourg donne à la vieille une boîte de pilules laxatives qu'elle reçoit avec reconnaissance, puis il demande à la jeune villageoise ce qu'il peut faire pour elle.

« Dam! Monsieur, dit la jolie fille, c'est
» qu'il y a huit jours, en dansant avec Tho-
» mas, je suis tombée, je me suis foulé le poi-
» gnet, et je ne m'en sers pas encore aussi bien
» que de coutume; auriez-vous quelque chose
» qui me fît passer cela tout de suite?—Si j'ai
» quelque chose, ma belle enfant, est-ce que
» je n'ai pas tout, moi!... en un quart-d'heure
» je vous aurai fait passer votre douleur... il
» n'y paraîtra plus; je n'ai qu'à vous frotter
» avec une certaine pommade; mais il faut
» aussi que je dise des paroles magiques, et je

» ne puis les prononcer devant témoin, cela
» détruirait le charme. Conduisez-moi donc
» dans votre chambre, ou dans tout autre lieu
» où nous serons seuls, et j'opérerai.

» — Ma tante, faut-il? demande la fille du
» fermier. — Comment donc, s'il le faut! ré-
» pond la bonne femme, mais sur-le-champ,
» profite de la bonne volonté de ce grand
» homme, et laisse-toi frotter. »

La jeune fille ne fait plus de difficulté. Elle prie Dubourg de la suivre. Celui-ci attache son âne et toute sa boutique à la porte de la ferme et suit lestement la jolie fermière, qui le mène dans sa chambrette dont elle pousse la porte sur elle, s'abandonnant avec confiance à la science du sorcier, qui paraissait plus comique qu'effrayant.

De son côté, la tante, pressée de jouir de l'effet des pastilles, et n'ayant pas la patience d'attendre la nuit pour rêver à son premier mari, était aussi rentrée chez elle, et, après avoir avalé une pilule et fait la cérémonie ordonnée, venait de se mettre sur son lit, attendant avec impatience l'effet du charme, qui ne

s'annonçait pas précisément par des prodiges.

Pendant que ces dames font usage des spécifiques de Dubourg, le fermier rentre chez lui. Il commence par s'informer à qui appartient cette bourrique qui est à sa porte. On lui répond que c'est la monture du grand guérisseur qui vient d'arriver. Le fermier demande ce que c'est que le grand guérisseur; les valets de ferme disent qu'ils n'en savent rien, mais que c'est probablement un sorcier, parce qu'il a des cheveux bouclés comme une femme, une grande queue, des bottes immenses, une seringue qui fait danser, et une tête de bois qui parle quand il fait de l'orage.

Mais le fermier était de ces hommes qui ont le malheur de ne pas croire aux sorciers, aux charmes, et à la magie; qui veulent voir par leurs yeux, entendre par leurs oreilles, et qui ne peuvent pas se mettre dans la tête qu'une poule noire fait venir le diable, et qu'on lit dans l'avenir avec le foie d'un mouton, du marc de café ou du plomb jeté bouillant dans de l'eau. Ces hommes-là sont la perte des sciences occultes!

Celui-ci, impatienté du récit des paysans, demande où est passé ce grand guérisseur. On lui dit qu'on l'a vu entrer dans l'intérieur de la maison avec la tante et la demoiselle. Le fermier se hâte de courir à la chambre de la vieille qu'il trouve couchée, et attendant toujours le songe délicieux qui n'arrivait pas.

« Ah! mon frère! que faites-vous? dit-elle
» au fermier. Vous venez me troubler... me
» déranger... Le rêve venait !... j'apercevais
» déjà mon premier mari... Nous allions cueil-
» lir la noisette ensemble.... Allez-vous-en,
» vous empêcheriez l'effet de la pilule que j'ai
» prise... et que je dois à cet homme surpre-
» nant qui vient d'arriver.

» — Morbleu! dit le fermier, aurez-vous
» bientôt fini vos contes et vos sottises?.. Et
» où est-il ce sorcier?... il me vole mes lapins,
» peut-être!

» —Quelle pensée!... il est avec votre fille,
» dans sa chambre, il prononce des paroles
» pour guérir sa main...

» — Enfermé avec ma fille! dit le fermier,
» morgué! nous allons voir çà... » et il court

à la chambre de la petite sans écouter ce que dit la vieille. D'un coup de pied, le fermier ouvre la porte, et sans doute il n'est pas satisfait de la manière dont le grand guérisseur guérit sa fille, car, saisissant un balai, il commence la conversation par lui en appliquer plusieurs coups.

Dubourg n'a pas le temps de se reconnaître, il crie et se sauve; la jeune fille pleure; le père jure, et toute la maison est aux abois.

Notre charlatan qui voit les valets s'armer de gourdins, à l'exemple de leur maître, ne s'occupe plus que de son salut; il fuit de la ferme, y abandonnant son âne, ses seringues et tous ses remèdes; ce qui fut fort heureux pour les malades qui se trouvaient sur la route qu'il avait encore à parcourir.

—

CHAPITRE V.

L'amour est toujours le plus fort.

Dubourg est enfin arrivé à Paris. Il n'a mis qu'un mois et quelques jours pour faire à peu près cent vingt lieues; mais ce n'est pas trop, lorsqu'en route on a fait des cures merveilleuses. En fuyant de la ferme, où son dernier prodige a été si mal récompensé, il a eu soin de jeter au loin sa perruque blonde à grande queue, qui faisait courir après lui tous les petits pollissons. Il arrive dans la capitale un peu sale, un peu crotté, un peu défait, mais il arrive enfin, et se hâte de se rendre à son dernier logement, qui ne lui appartient plus, mais où il a laissé une culotte entre les mains de sa portière, bonne

femme, qui aime assez les mauvais sujets, parce qu'en général ils sont plus généreux que les gens raisonnables.

Avec sa culotte, la portière lui remet un gros paquet cacheté, et Dubourg le prend en tremblant, car il croit que c'est un paquet d'assignations ou de sentences; quant aux saisies il ne les craint pas.

Il brise le cachet, il lit une lettre... la joie se peint sur sa figure... bientôt cependant, il fait des grimaces comme s'il voulait pleurer, mais n'en pouvant venir à bout, il se décide à y renoncer. « Ma chère madame Benoît, dit-il » à sa portière, vous m'avez souvent entendu » parler de ma respectable tante de Bretagne... » qui m'envoyait quelquefois de l'argent? — » Oui, Monsieur. — Eh bien! elle est morte.... » madame Benoît... cette femme respectable » n'est plus!... — Ah! mon Dieu, quel mal- » heur!... — Certainement... mais je suis son » unique héritier... ce n'est pas une grande » fortune, mais c'est de quoi vivre honnête- » ment, surtout quand on est philosophe et » sage... — Et de quoi est-elle morte? Mon-

» sieur? — Ah ! quant à cela, je vous le dirai
» une autre fois. On m'attend en Bretagne et
» je vais partir sur-le-champ... — Monsieur,
» pendant votre absence, votre ami, monsieur
» Frédéric, a envoyé plusieurs fois vous deman-
» der. — Je le verrai à mon retour, ma succes-
» sion me réclame, c'est le plus pressé, il faut
» s'occuper de ses affaires avant de songer à
» celles des autres... Adieu, madame Benoît...
» adieu, tenez, je vous fait présent de cette
» culotte pour la nouvelle que vous venez de
» me donner... vous en ferez un spencer pour
» votre fille. Quant à moi, je pars tel que je
» suis arrivé, si ce n'est que cette fois je n'irai
» pas à pied.

Dubourg court aux diligences, il avait encore assez d'argent pour payer sa place ; à la vérité il ne lui restait plus que cent sous pour vivre en route, mais il se met à la diète en se promettant de s'en dédommager bientôt.

La vieille tante avait laissé tout son bien à son neveu, qu'elle croyait marié et père de famille. Ce bien lui donnait à peu près seize cents livres de rente. Avec cela on ne fait pas le ba-

ron, mais on peut vivre modestement, quand on est rangé et économe. Ce ne sont pas les qualités de Dubourg, mais, ainsi que tous les hommes, il se promet de se coriger et de ne point hypothéquer son revenu.

« Monsieur, lui dit l'homme de loi chargé
» des affaires de la succession, madame votre
» tante m'a engagé à vous recommander de
» faire bon ménage, d'être fidèle à votre femme
» et de bien élever vos petits jumeaux. —Soyez
» tranquille, monsieur, dit Dubourg, je rem-
» plirai strictement les intentions de cette chère
» tante... Je vis avec ma femme comme un
» tourtereau, et mes jumeaux s'aiment déjà
» comme Castor et Pollux. »

Dubourg fait vendre les effets et le mobilier de la défunte, afin de se trouver en argent comptant. Tous ces soins le retiennent près de deux mois en Bretagne, et ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il revient à Paris, habillé de noir depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour y marquer son retour à la sagesse, il commence par payer ses créanciers, et tâche de conserver cet air raison-

nable et cette démarche posée qu'il a prise depuis qu'il a hérité.

Il pensait à Frédéric et ne savait s'il voulait lui écrire ou se présenter chez lui, lorsqu'un soir, en entrant dans un café, il aperçoit M. Ménard assis de vant une partie de domino, et fort occupé à juger les coups. Dubourg lui frappe légèrement sur le bras : M. Ménard se retourne, il reconnaît son compagnon de voyage, et est indécis sur la mine qu'il doit lui faire.

« C'est ce cher M. Ménard que j'ai le plaisir » de voir, dit Dubourg en souriant. — Lui- » même.... M. le... M. Du... ma foi! je ne sais » pas trop comment je dois vous nommer main- » tenant; » et le précepteur sourit, enchanté de l'épigramme qu'il vient de lancer. « Eh » quoi! M. Ménard, aurions-nous de la rancune? » — Vraiment on en aurait à moins, monsieur, » après toutes les histoires que vous m'avez fai- » tes... aussi désormais si jamais je vous crois... » — Allons, M. Ménard, laissons le fiel aux » ames noires, et qu'on ne dise point de nous : » *Nec ipsa mors odium illorum internecinum*

» *extinxit!* — Oui... je sais bien que vous êtes » instruit, » dit le précepteur en se radoucissant, « — mais ce château de Krapach!... et puis » me faire jouer la comédie!... — Vous accepterez bien la demi-tasse et le petit verre de » liqueur des îles... — Allons, puisque vous » le voulez... »

Et le précepteur se dit, en suivant Dubourg à une table : « Ce diable d'homme a une logi- » que qui vous séduit.... qui vous entraîne, » il est impossible de rester fâché avec lui.

» D'où venez-vous? dit-il à Dubourg, il y a » long-temps que mon élève vous cherche dans » Paris et désire vous voir. — J'arrive de mon » pays, de Bretagne. — Ah! vous êtes de la » Bretagne! je ne m'étonne plus si vous en » fourriez toujours dans vos descriptions de la » Pologne; et puis ce laitage et ce beurre que » vous me vantiez sans cesse... — Ah! excel- » lent M. Ménard!.. — Et qu'avez-vous fait en » Bretagne? — Je viens d'hériter de ma tante, » qui me laisse une petite fortune fort jolie... » — Je gage que ce n'est pas vrai!... — Ah! » monsieur Ménard?... ne voyez-vous pas que

» je suis en deuil? — Cela ne prouve rien ;
» vous vous mettiez bien en seigneur polonais,
» quand je vous donnais le bras dans les rues de
» Lyon... Ah ! quand je songe à cela... —
» Songez-vous aussi aux repas délicieux que je
» vous ai fait faire? — Sans doute... Oh ! vous
» commandez parfaitement un dîner... Mais
» ce pauvre M. Chambertin !... lui faire croire
» qu'il reçoit un personnage illustre !... —
» Écoutez donc, M. Ménard, il me semble que
» j'en vaux bien un autre... — Et se faire
» donner des fêtes, des feux d'artifice !... des
» dîners superbes. — Où vous remplissiez aussi
» fort bien votre place. — J'y allais de bonne
» foi, j'étais votre compère sans m'en douter.
» Savez-vous que vous me compromettiez... et
» c'est fort mal... — Un léger verre de punch...
» qu'en dites-vous ?... — Oh ! je craindrais...
» — On le fera bien doux... — Allons... puis-
» qu'il sera doux... — Garçon, du punch. —
» Car enfin, mon ami, je n'ai plus votre âge,
» et les folies que l'on pardonne à la jeunesse
» ne s'excusent point dans l'âge mûr... — Vous
» parlez comme Cicéron... cependant je vous

» répondrai que Caton apprenait à danser à
» soixante ans. — En ètes-vous bien sûr? —
» Je ne l'ai pas vu, mais nos folies ont été très-
» raisonnables.... Buvons donc. — Je sais bien
» qu'après tout, cela ne faisait de mal à per-
» sonne... Il est bon le punch... il est très-bon..
» Pourtant, quand vous m'avez fait courir à
» travers les champs pour ce soi-disant Turc.
» — Ah! ma foi, je vous avouerai que c'était
» un créancier, et ces gens-là ne sont-ils pas
» des Turcs pour leurs pauvres débiteurs?..
» Buvons.. — Il est certain que les créanciers..
» Tenez, mon cher Dubourg, vous avez tout
» ce qu'il faut pour faire un charmant sujet,
» vous connaissez les bons auteurs, vous con-
» naissez l'histoire, croyez-moi, rangez-vous..
» devenez sage... — Je le suis... oh! c'est
» fini!... plus de jeu, plus de folies... plus
» d'excès de table... Mais nous ne buvons pas...
» — A votre santé, mon cher ami. — Plus de
» contes en l'air! plus de mensonges... — Oh!
» oui, plus de mensonges surtout, parce que
» cela ôte la confiance... et puis c'est que j'avais
» l'air d'un imbécile, moi... — Oh! pas tout-

» à-fait. — Vous avez là une bien belle pierre » en cachet... — C'est une émeraude qui a » été portée par Ali-Pacha. — C'est magnifi- » que!... — Encore un verre... — Ce brave » Dubourg!... mon ami, je suis bien content » d'avoir renoué connaissance avec vous. »

La liqueur et le punch ont beaucoup attendri M. Ménard, qui ne quitte Dubourg qu'en le nommant son tendre ami, et en lui assurant qu'il peut aller à l'hôtel, que M. le comte de Montreville ne lui en veut plus et le recevra fort bien.

Le lendemain de cette rencontre Dubourg se rend en effet chez Frédéric, qui revenait de chez le général. C'était auprès de mademoiselle de Valmont qu'il passait tout son temps. N'ayant plus besoin d'être accompagné par son père pour se rendre chez le général, qui le traite comme son fils, Frédéric profite de cette liberté. Chaque jour il se trouve à lui-même un prétexte pour aller voir Constance, car il veut se faire illusion, s'excuser à ses propres yeux, il veut se persuader que l'amour n'est pour rien dans ce sentiment qui l'entraîne près de la nièce

du général. Il pense encore à sœur Anne, mais ce n'est plus avec cette ardeur, avec cette tendresse d'autrefois, et voilà ce qu'il ne veut pas s'avouer; peut-être, s'il la revoyait, éprouverait-il encore une douceur extrême à la presser dans ses bras. Mais ce n'est pas elle qu'il voit, c'est Constance!... Constance, qui, chaque jour, est pour lui plus tendre, plus aimable, plus sensible; qui éprouve tant de plaisir à le voir et ne cherche pas à le cacher; déjà il règne entre eux une intimité plus tendre. Lorsque mademoiselle de Valmont est plusieurs jours sans voir Frédéric, elle lui fait d'aimablesreproches, elle lui avoue qu'elle s'est ennuyée de son absence, et elle dit cela avec une candeur, une expression si vraie, que Frédéric en est vivement touché. Jamais cependant il ne lui a dit un mot d'amour, mais est-il toujours nécessaire de parler pour se faire comprendre, et, à la place de Constance, quelle femme ne se croirait pas aimée!

En apercevant Dubourg, Frédéric fait un mouvement de surprise. Un observateur y remarquerait même de l'embarras. « Me voilà, » dit Dubourg; je ne suis que depuis huit jours

» à Paris. — Oui... j'ai pensé que tu étais ab-
» sent... Mais pourquoi ce deuil ?. . — Ah ! mon
» ami, ma pauvre tante... elle n'est plus!... »
Ici, Dubourg tire son mouchoir et se mouche quatre ou cinq fois de suite. « Allons, Dubourg,
» finis donc de te moucher; tu sais bien que tu
» ne pleureras pas. — C'est égal... c'était une
» femme bien respectable.. elle m'a laissé seize
» cents livres de rente... — C'est quelque chose,
» mais tâche de ne point les jouer. — Oh ! que
» dis-tu là !... l'écarté me fait l'effet d'une mé-
» decine; mais toi, apprends-moi donc des
» nouvelles de tes amours... Sais-tu bien que
» je ne te trouve pas trop mauvaise mine pour
» un amant malheureux. — Mais je... Depuis
» que mon père est venu brusquement me
» chercher à Grenoble, où je m'étais rendu pour
» avoir de vos nouvelles... je n'ai pu revoir
» cette pauvre petite... Nous sommes partis si
» précipitamment !.. Depuis ce temps il me
» quitte à peine... Écrire... qui lui lirait mes
» lettres?... nous ne pouvons employer ce
» moyen... et je ne sais comment avoir de ses
» nouvelles. — Alors c'est moi qui vais t'en don-

» ner... — Tu l'as vue? — Oui. Oh! il y a déjà
» long-temps... c'était environ quinze jours
» après ton départ... — Eh bien! que faisait-
» elle?... où était-elle?... — Où elle était?...
» toujours dans son bois, revenant du chemin
» par où, sans doute, elle comptait te voir ar-
» river; ce qu'elle faisait? elle pleurait... C'est,
» je crois, maintenant son unique ressource. —
» Elle pleurait!...—Oui, et j'avoue qu'elle m'a
» fait de la peine.—Pauvre petite!... mais en-
» fin tu lui as parlé; elle t'a vu... apprends-
» moi donc... — Elle m'a vu; elle m'a même
» reconnu, quoiqu'elle ne m'eût aperçu qu'une
» seule fois. Tu ne m'avais pas dit qu'elle était
» muette; mais j'ai bien vite compris ses si-
» gnes. Elle me comptait les jours de ton ab-
» sence, me demandait si tu reviendrais bien-
» tôt... Je lui ai dit que oui.—Ah!... tu as bien
» fait...—Oui, mais il y a près de trois mois de
» cela.—C'est vrai... mais je n'ai pas pu...—
» Enfin je l'ai quittée après lui avoir donné de
» l'espérance... je ne pouvais lui donner que
» cela; mais depuis trois mois elle doit s'être
» évanouie. »

Dubourg ne dit plus rien, et Frédéric reste pendant quelques minutes triste et rêveur. Au bout d'un moment il s'adresse à son ami : « Si
» tu savais, Dubourg, quelle chose surprenante
» m'est arrivée !... — Si tu me la disais, je la
» saurais. — C'est vraiment inconcevable... c'est
» un coup du sort... en arrivant à Paris, j'ai re-
» trouvé sœur Anne... — Tu l'as trouvée ici? —
» Oui, je l'ai revue... dans une autre femme,
» dans la nièce du général Valmont, un ancien
» camarade de mon père. Ah! mon ami, c'est
» une chose étonnante... jamais ressemblance
» plus parfaite ne s'est offerte à mes regards.
» — Ah!... je commence à comprendre. — Si
» tu voyais Constance... c'est le nom de la nièce
» du général, tu serais aussi surpris que je l'ai
» été.... non pas sur-le-champ... mais en la
» considérant bien... — Ah! tu as été surpris à la
» longue? — Ce sont ses yeux... leur douceur,
» leur expression. Ceux de Constance sont
» pourtant un peu plus foncés. La même cou-
» leur de cheveux... un front aussi noble, aussi
» gracieux; le même teint.... Cependant Con-
» stance est moins pâle que sœur Anne. La

» même expression dans les traits... — Je m'é-
» tonne que la nièce d'un général ait tous les
» traits d'une pauvre chévrière. — Sans doute il
» y a cette différence qui tient à la situation,
» à l'éducation... aux usages du monde. D'a-
» bord Constance est beaucoup plus grande;
» elle est d'une taille charmante : elle est fort
» bien faite... mais sœur Anne aussi. Constance
» a cette grâce... cette tournure que l'on ne
» peut pas prendre en vivant au fond d'un bois.
» — Ah! tu trouves cela maintenant. — Enfin
» elle a une voix charmante, une voix enchan-
» teresse, qui pénètre jusqu'au fond du cœur.
» Eh bien! mon ami, quand je l'écoute, je me
» persuade que la pauvre orpheline n'est plus
» muette; je me figure que je l'entends; sa voix,
» j'en suis certain, aurait la même douceur, le
» même charme.... Aussi je suis tout ému,
» quand j'entends cette voix-là... — Je ne sais
» pas si cette émotion-là ferait grand plaisir à
» sœur Anne. — Ah! il est impossible de ne pas
» l'éprouver... Dis-moi, n'est-ce pas bien sin-
» gulier une telle ressemblance?.. — Fort sin-
» gulier sans doute; je crois cependant qu'elle

» ne serait pas aussi frappante à mes yeux. Je
» ne m'étonne plus si tu laisses la petite dans
» son bois... Tu la retrouves ici, tu la vois, tu
» l'entends, jouissance que tu n'avais pas au-
» près d'elle. Tu peux tous les jours la con-
» templer à ton aise ; elle a ici des grâces, des
» talens qu'elle n'avait pas là-bas... C'est fort
» commode... je t'en fais mon compliment...
» Je conçois que tu n'as plus besoin de t'occu-
» per de celle qui est loin d'ici, dans sa cabane
» ou sur la montagne à regarder si elle te verra
» venir, puisque tu la retrouves, sans te dé-
» ranger, plus belle et plus séduisante en ces
» lieux. »

Il régnait dans le ton de Dubourg une ironie, un accent de reproche qui faisait baisser les yeux à Frédéric.

« Non, dit-il avec embarras, non... je n'a-
» bandonnerai pas sœur Anne... Certainement
» j'irai la voir, la trouver... je ne l'ai pas ou-
» bliée, puisque j'y pense tous les jours. Est-ce
» ma faute si je retrouve tous ses traits dans
» ceux d'une autre? n'est-ce pas, au contraire,
» une preuve que je pense sans cesse à elle?

» Mais, en vérité, c'est surprenant; mademoi-
» selle de Valmont lui ressemble si bien... mal-
» gré de légères différences... elle est si douce,
» si bonne!... sa voix me cause tant de trou-
» ble... Ah! je voudrais que tu visses Con-
» stance!... »

Dubourg ne répond rien, et pendant quelques instans les deux amis gardent le silence. Dubourg le rompt enfin.

« Tiens, Frédéric, je t'avoue que je suis fâ-
» ché d'avoir revu cette petite... de l'avoir vue
» pleurant et t'attendant. — Pourquoi donc? —
» Ah! pourquoi!... C'est que je crois la voir
» encore, et que, malgré mon insouciance, je
» sens... que çà me fait de la peine. Je ne suis
» qu'un étourdi, un coureur, un mauvais su-
» jet même!.... mais enfin, j'aime mieux ma
» manière d'aimer que toutes les tiennes. Avec
» tes beaux sentimens, qui ne doivent jamais
» finir, et qui finissent tout comme les autres,
» tu empaumes les jeunes cœurs, les femmes
» aimantes... qui se laissent toucher par tes
» soupirs, tes grands sentimens; elles se don-
» nent à toi, puis après... pleurent, se déso-

» lent de ton inconstance. Ma foi, je ne con-
» nais que des femmes galantes, des grisettes
» ou des coquettes, qui ne valent pas mieux;
» du moins c'est beaucoup plus gai. Elles me
» trompent, je les trompe, nous nous trom-
» pons!... c'est convenu, c'est reçu! mais pour
» cela on ne se désole pas; nous ne pleurons que
» pour rire, et quand on se fâche tout à fait,
» on n'en est pas plus triste. Je conviens que
» ces dames ne sont pas de première vertu! mais
» pour une amourette, un caprice, faut-il donc
» chercher cette fleur de sentiment, ces cœurs
» novices qui ne connaissent l'amour que par
» les romans romantiques, dans lesquels l'a-
» mour est peint d'une manière fort séduisante
» peut-être, mais très-peu ressemblante. Non,
» je crois, au contraire, qu'il y a de la barbarie
» à vouloir se faire aimer tout à fait, à cher-
» cher à inspirer une grande passion, pour lais-
» ser ensuite celle que l'on a séduite perdre
» ses plus beaux jours dans les larmes et le dé-
» sespoir.

» — Pourquoi me dis-tu cela? J'aime tou-
» jours sœur Anne; je ne lui suis point infi-

» dèle... Est-ce ma faute si mon père m'a ra-
» mené brusquement à Paris; si, depuis ce
» temps, il m'a été impossible de m'absenter?..
» Certainement je la reverrai, je ne l'abandon-
» nerai pas... elle m'est toujours chère... —
» Allons, Frédéric, ne me dis donc pas de ces
» choses-là... Voudrais-tu me faire accroire
» que j'ai le nez aquilin? Va, je suis un vieux
» routier qui ne s'y trompe pas; d'ailleurs, j'ai
» peut-être lu dans ton cœur mieux que toi.
» Tu n'aimes plus sœur Anne, ou du moins,
» tu n'en es plus amoureux, parce que tu brûles
» maintenant pour cette charmante Con-
» stance... qui est en tout le portrait de la pau-
» vre muette, si ce n'est qu'elle est plus grande,
» plus forte, qu'elle a les yeux plus foncés et
» un autre teint.—Non, Dubourg, non; oh! je
» te jure que je ne suis pas amoureux de Con-
» stance... Je l'aime... comme un frère... mais
» jamais un mot d'amour n'est sorti de ma bou-
» che!...—Eh bien! je te réponds que cela ne
» tardera pas. Oh! tu as beau lever les yeux au
» ciel, je te dis que tu aimes mademoiselle
» Constance... Je ne t'en fais pas un crime!..

» c'est tout naturel ! cette jeune personne est
» jolie, elle te plaît, rien de mieux. Mais ce
» dont je te blâme, c'est d'avoir été courir dans
» le fond d'un bois, pour y chercher cette pau-
» vre petite, qui n'a aucune connaissance du
» monde, des hommes, et qui s'est laissé sé-
» duire et a cru tout ce que tu lui as juré, parce
» qu'on ne lui jurait jamais rien. Ce qui est
» mal, c'est de lui avoir inspiré un sentiment
» exalté, qui fera son malheur, parce que dans
» son bois elle n'a rien qui puisse l'en distraire.
» Encore, si, cédant à l'occasion, tu l'avais
» trompée et quittée sur-le-champ.... la dou-
» leur eût été forte, mais eût moins duré ; elle
» n'aurait pas eu le temps de t'aimer autant ;
» mais il faut toujours que tu outres les choses!...
» Tu abandonnes tout pour vivre dans le bois,
» pour ne te point séparer d'elle... Pendant six
» semaines, tu ne la quittes pas un seul instant;
» tu manges des noisettes, tu couches sur
» l'herbe, tu vivrais de racines, s'il le fallait,
» pour lui parler d'amour. Comment diable
» veux-tu que cela ne lui tourne pas la tête!...
» La petite ne peut plus se passer de ta pré-

» sence... elle ne vit plus, ne respire plus que
» pour toi; elle se figure que ce genre de vie
» durera toujours!... et c'est alors que... crac!...
» monsieur part; bien le bonsoir, c'est fini.
» Pleure, désole-toi!... je ne le verrai pas.
» Mais je l'ai vue, moi, ce dont je suis très-
» fâché... car je crois la voir encore... pâle,
» échevelée, marchant sans regarder, écoutant
» sans entendre, et tout occupée d'un seul ob-
» jet, tourner à chaque minute ses yeux bai-
» gnés de pleurs vers la route par laquelle il
» est parti, et rentrer ainsi dans sa chaumière
» pour pleurer encore; puis en faire autant le
» lendemain, et toujours!.... sans avoir même
» la dernière consolation des malheureux, qui
» est de pouvoir se plaindre et verser ses cha-
» grins dans le sein d'un ami. Voilà ce dont tu
» es cause... Ce n'est pas le plus beau chapitre
» de ton histoire; voilà ce que tu aurais évité,
» en ne te laissant point aller à tes idées ro-
» manesques, ou en n'adressant tes hommages
» qu'à une femme du monde. »

Frédéric ne répond rien; il paraît réfléchir profondément. « Mon ami, » lui dit Dubourg

en lui prenant la main, « je t'ai dit ce que je
» pensais, tu aurais tort de t'en fâcher. D'ail-
» leurs, tout ce que l'on dit à un amoureux ne
» l'empêche pas de n'en faire qu'à sa tête... Je
» sais aussi que tu ne peux pas épouser sœur
» Anne.... Parbleu ! s'il fallait épouser toutes
» les belles que l'on a aimées, moi, j'aurais au-
» tant de femmes que le grand Salomon. Je te
» dis seulement que cela m'a fait de la peine
» de... mais ne parlons plus de cela ; je n'en
» suis pas moins ton ami; dispose de moi quand
» tu voudras. Adieu, je vais dîner à trente-deux
» sous, parce que, lorsque l'on n'a que seize
» cents livres de rente, et qu'on veut les con-
» server, on ne va pas chez Beauvilliers. »

Dubourg est parti depuis long-temps, et Frédéric est toujours enseveli dans ses réflexions. Malgré lui, Dubourg l'a éclairé sur l'état de son cœur, et quoiqu'il veuille encore chercher à se faire illusion, il sent bien qu'il n'est plus pour la jeune muette cet amant tendre, passionné, fidèle, qui voulait tout sacrifier pour passer ses jours auprès d'elle.

On a de la peine à convenir de ses torts avec

soi-même, et alors même qu'on se les avoue, on trouve en même temps quelque raison pour colorer sa conduite, et on se dit : « Je ne pou» vais pas faire autrement. » C'est surtout en amour que l'on raisonne ainsi, et le dernier sentiment étant toujours le plus fort, ne doit pas tarder à vaincre l'ancien.

Frédéric, cherchant tous les moyens de réparer sa faute, se dit : J'irai revoir sœur Anne, je ne la laisserai point passer sa vie dans une misérable cabane, éloignée de toute société. Je lui achèterai une jolie maisonnette avec un beau jardin, des vaches, des troupeaux; je réunirai dans cette demeure tout ce qui pourra l'occuper agréablement et embellir sa vie. Je lui donnerai une villageoise de son âge, qui la servira et dont la présence la distraira. Elle habitera cet asile avec la vieille Marguerite, et là, du moins, rien ne lui manquera; la vue des habitans des environs, du monde, des travaux champêtres, les soins qui l'occuperont, chasseront sa mélancolie, j'irai la voir quelquefois et elle sera heureuse.

Heureuse! sans Frédéric!... non, sœur Anne

ne peut l'être... L'aisance, la richesse même ne la dédommagerait pas de la perte de son amour; car sœur Anne n'a pas été élevée à Paris; elle ne concevrait pas que l'on pût préférer aux jouissances du cœur des diamans et des cachemires, ni réparer une faute avec de l'or. Il y a cinq mois, Frédéric ne l'aurait pas conçu non plus; mais comme il comprend fort bien cela maintenant, il est naturel qu'il croie que sœur Anne pense de même : on juge le cœur des autres par le sien.

Pendant plusieurs jours, Frédéric, tourmenté par ce que lui a dit Dubourg, a sans cesse l'image de la jeune muette devant les yeux; même auprès de Constance, sa mélancolie, qui s'était d'abord dissipée, semble plus que jamais l'accabler. Le général est de retour à Paris avec sa nièce. Chaque jour Frédéric peut voir Constance; mais ce n'est qu'en tremblant qu'il se rend près d'elle. Mademoiselle de Valmont, étonnée de sa tristesse, n'ose cependant lui en demander les motifs; mais en se fixant sur ceux de Frédéric, ses yeux parlent pour elle et laissent voir toute la part qu'elle prend à son cha-

grin secret, et souvent le désir qu'elle aurait d'en connaître la cause.

Voulant sortir d'inquiétude et avoir des nouvelles de sœur Anne, Frédéric a plusieurs fois supplié Dubourg de se rendre à Vizille, afin de voir la jeune orpheline et de tâcher de la consoler. Mais, sur cet article, Dubourg s'est montré inébranlable. « Je n'irai point, dit-il, je » l'ai vue une fois, c'est bien assez. Je ne me » soucie pas de la revoir encore, pour avoir » ensuite des idées tristes pendant six semai- » nes!... moi, qui ne savais pas ce que c'é- » tait. D'ailleurs, ma présence ne la console- » rait pas; elle ne croirait plus ce que je pourrais » lui dire, parce que je lui ai déjà menti; » mon voyage ne servirait donc à rien, et ne » changerait aucunement sa situation. »

Ne pouvant faire consentir Dubourg à se rendre près de la jeune muette, Frédéric se décide à demander à son père la permission de s'absenter quinze jours. Ce n'est pas sans avoir hésité long-temps qu'il se résout à faire cette démarche; mais le remords se fait sentir, il est sans cesse tourmenté par le souvenir de la

pauvre petite; il se persuade qu'il sera plus calme, plus tranquille après l'avoir revue.

Depuis quelque temps le comte traitait son fils avec la plus tendre amitié; persuadé qu'il a entièrement oublié l'objet qui l'avait séduit dans son séjour en Dauphiné, et ne doutant pas de son amour pour mademoiselle de Valmont, le comte n'a plus avec Frédéric ce ton sévère d'autrefois; il espère voir bientôt s'accomplir le plan qu'il a formé, et pour lequel il est certain d'avance du consentement du général; c'est donc avec une vive surprise qu'il entend son fils lui demander la permission de s'éloigner pendant quelques jours.

Le front du comte de Montreville redevient sombre et sévère, et Frédéric, habitué à trembler devant son père, attand avec anxiété ce qu'il va lui répondre.

« Où voulez-vous aller? » dit le comte, après un moment de silence. Frédéric va balbutier quelque prétexte, le comte ne lui en donne pas le temps. « Ne cherchez pas de dé-» tours; je ne les aime point. Vous songez encore » à une femme qui vous a occupé pendant vo-

» tre voyage, et pour laquelle, je le sais, vous avez
» fait mille folies. Je l'avoue, je vous croyais de-
» venu raisonnable ; je croyais que depuis long-
» temps le souvenir de cette amourette était sorti
» de votre esprit ; je ne dis pas de votre cœur,
» car le cœur n'est pour rien dans ces sortes de
» liaisons. — Ah ! mon père !.. si vous connais-
» siez celle... — Finissons, Monsieur. Vous
» n'avez pas, sans doute, le projet d'épouser
» votre conquête?... Cependant, il est possible
» que vous ayez des torts à réparer... Je ne con-
» nais pas cette fille... Peut-être êtes-vous plus
» coupable que je ne le pense ; peut-être celle
» que vous avez séduite, égarée, se trouve, par
» votre faute, méprisée, abandonnée, et vit
» maintenant dans la misère. Si avec de l'or on
» peut réparer son malheur, croyez, Monsieur,
» que je ne l'épargnerai pas, mais c'est moi, et
» non pas vous, qui me chargerai de ce soin.
» — Vous, mon père! — Oui, Monsieur, moi-
» même, et je saurai m'en acquitter mieux que
» tout autre. Vous ne quitterez donc point Pa-
» ris maintenant... D'ailleurs, » reprend le
comte après un moment de réflexion, d'ail-

» leurs... votre présence est indispensable ici.
» Le général compte marier sa nièce avec un
» jeune colonel qu'il attend... et qui arrivera
» sans doute avant peu...

» — Le général marie sa nièce?... » dit Frédéric, et déjà tous ses traits ont pris une autre expression : la tristesse, la mélancolie, ont fait place à un trouble violent, à une inquiétude jalouse qui se manifeste par des regards enflammés, et ne lui permet pas de rester en place. Sa voix est altérée, et en questionnant son père, il semble déjà attendre de sa réponse la vie ou la mort.

« Oui, » dit le comte avec indifférence, et feignant de ne point s'apercevoir de l'état de Frédéric; « oui, le général marie sa nièce; je
» ne vois rien là de surprenant. — Et... et ce
» colonel va arriver!... Le connaissez-vous,
» mon père?... il est jeune? dit-on s'il est
» bien?.. mademoiselle de Valmont l'aime sans
» doute? —Vous ne pensez pas que je sois dans la
» confidence de mademoiselle de Valmont. Elle
» a dû voir le colonel dans le monde... oui,
» je crois que c'est un jeune homme de vingt-

» huit à trente ans. — Joli garçon?.... — Oh!
» joli ou laid!.... un homme d'honneur n'est-il
» pas toujours bien? — Et ce mariage est ar-
» rêté? — Il paraît que oui. — Et medemoi-
» selle Constance ne m'en a jamais parlé!...
» — Pourquoi donc vous aurait-elle appris d'a-
» vance ce dont une demoiselle bien née ne
» parle jamais? — Ah!.. en effet.. je n'avais au-
» cun droit... je ne devais pas savoir... cepen-
» dant j'aurais cru.... — D'ailleurs il est possi-
» ble que le général n'ait pas encore fait part
» à sa nièce de ses projets. — Et c'est pour cela
» qu'il faut que je reste à Paris? — Sans doute,
» en pareille circonstance il y a mille détails de
» fêtes, de toilettes, d'emplettes; le général,
» habitué à la vie des camps, ne s'entend pas à
» tout cela.... un garçon a besoin de conseil....
» il a compté sur vous pour l'aider. — Ah! c'est
» fort aimable de sa part.... je suis bien flatté
» de ce qu'il me trouve bon pour cela. — Ainsi
» donc, Frédéric, je vous le répète, ne songez
» point maintenant à vous absenter. »

Cette recommandation était devenue inutile. Le comte est parti pour aller voir son ancien

ami, avec lequel il vent causer en secret, et Frédéric, long-temps après le départ de son père, est encore comme anéanti de ce qu'il vient d'entendre. Pauvre sœur Anne!.... ton souvenir s'est évanoui.

Pâle, agité, respirant à peine, Frédéric va et vient dans son appartement, s'asseyant quelques minutes, se levant ensuite brusquement, soupirant, et fermant ses mains avec une force convulsive. C'est dans cet état que le trouve Dubourg, qui venait lui dire adieu, parce que Frédéric lui avait appris son projet, et qui, effrayé de le voir ainsi, s'arrête pour le considérer.

« Qu'as-tu donc, Frédéric?... que diable » t'est-il arrivé?... tu as la figure toute renver- » sée.... Ha çà, voyons, parleras-tu au lieu de » te promener comme un fou et de frapper » sur les meubles...— Qui l'aurait cru!... qui » l'aurait pensé! dit Frédéric en se jetant dans » un fauteuil. Ah! les femmes! les femmes!... » —Hà! il est question de femmes, cela com- » mence à me rassurer! — Avec une figure si » franche, avec des yeux si doux... cacher tant

» de perfidie!... car c'est une perfidie!... elle » devait me dire qu'elle en aimait un autre... » m'accueillir si bien, paraître si contente lors- » qu'elle me voyait... Oh! c'est affreux...—Il » n'y a pas de doute que c'est affreux. De qui » parles-tu?—De mademoiselle de Valmont... » de cette Constance... si belle!... si jolie!... » —Ah! oui, qui ressemble tant à sœur Anne! » —Hé bien, mon ami, croirais-tu qu'elle va » se marier... épouser un jeune colonel, que » je ne connais pas... qu'elle aime... cela va » sans dire... que je n'ai jamais vu, et qui va » arriver ces jours-ci pour l'épouser! — Made- » moiselle de Valmont se marie? — Oui, Du- » bourg. —Hé bien, qu'est-ce que cela te fait? » tu ne l'aimes pas! tu n'en es point amou- » reux!... Jamais un mot de galanterie n'est » sorti de ta bouche! tu es pour elle un frère, » un ami... Tu m'as dit tout cela il n'y a pas » un mois. — Non certainement je ne l'aime » pas... mais il est de ces égards, de ces mar- » ques de confiance que l'on se doit, et quand » on voit quelqu'un tous les jours...—Ah! tu » la vois tous les jours?... — Elle pouvait me

» faire entendre... me laisser voir... Ah! Con-
» stance! je ne l'aurais jamais cru.—Ha çà, tu
» ne pars donc plus pour le Dauphiné... dis
» donc... Frédéric, Frédéric!... »

Mais celui-ci est déjà bien loin, il court comme un fou auprès de mademoiselle de Valmont. Dubourg alors quitte l'hôtel en se disant : « Cela lui va bien d'accuser les femmes
» de perfidie!... Ah! les hommes! les hom-
» mes!... Allons dîner. Je ne sais pas comment
» cela se fait, je suis déjà endetté avec mon
» traiteur et nous ne sommes qu'au milieu du
» mois!... »

Frédéric est arrivé chez le général sans avoir formé aucun projet, sans savoir ce qu'il veut dire, ni ce qu'il veut faire. Il entre dans l'hôtel où l'on est habitué à le voir, il traverse rapidement plusieurs pièces, il pénètre dans le salon où se tient habituellement Constance... Elle y est en effet, assise devant son piano. En la voyant occupée et calme comme à son ordinaire, Frédéric reste un moment immobile à la contempler.

Constance a retourné la tête en entendant

entrer quelqu'un. Elle sourit lorsqu'elle reconnaît Frédéric, dont le désordre ne l'a pas encore frappée. « C'est vous, Monsieur, lui » dit-elle, tant mieux; vous êtes bon musicien, » vous allez m'aider à déchiffrer ce morceau. »

Le jeune homme ne répond pas. Il continue à regarder Constance, qui, habituée à son humeur bizarre, et souvent taciturne, ne remarque pas d'abord son trouble; mais s'apercevant qu'il reste toujours loin d'elle, elle se retourne de nouveau, et l'émotion de Frédéric ne lui échappe pas.

« Qu'avez-vous donc, Monsieur? lui de-» mande-t-elle avec intérêt, vous semblez bien » agité.—Oh! je n'ai rien, Mademoiselle! que » pourrais-je avoir?—Mais je l'ignore... vous » n'avez pas l'habitude de me conter vos » peines. »

En ce moment un léger accent de reproche perçait dans le ton de Constance. Frédéric va s'asseoir près d'elle, il semble vouloir lire dans ses yeux, jamais il ne l'a regardée ainsi, et Constance, étonnée, se sent rougir et baisse ses beaux yeux. « Vous craignez que je ne de-

» vine ce qui se passe dans votre cœur! » dit enfin Frédéric en affectant un ton d'ironie pour cacher sa douleur. « —Moi, Monsieur, je ne » sais en vérité ce que vous voulez dire... je » ne vous comprends pas.... Pourquoi crain- » drais-je de laisser lire dans ma pensée?... Je » ne me trouve pas coupable... si je le suis, ce » n'est pas vous qui devriez me le reprocher... » —Oh! sans doute!... vous êtes entièrement » libre de vos sentimens, Mademoiselle... je » sais que je n'ai aucun droit sur votre cœur... » —Mon Dieu, qu'avez-vous donc, M. Frédé- » ric?.. vraiment vous m'inquiétez... votre » trouble n'est pas naturel... — Ce que j'ai... » Ah! Constance, vous en aimez un autre, et » vous me le demandez! »

Medemoiselle de Valmont reste muette, saisie; jamais Frédéric ne l'avait appelée ainsi, et ces mots: « Vous en aimez un autre, » n'est-ce pas dire: « Vous ne devriez aimer que » moi. » Une émotion délicieuse vient de passer jusqu'au fond du cœur de Constance, il palpite avec plus de force; l'expression du plaisir, du bonheur brille dans ses yeux, et sa voix

est encore plus tendre en s'adressant à Frédéric.

« J'en aime un autre... mon Dieu! mais
» qu'est-ce qu'il veut donc dire!... Frédéric,
» expliquez-vous... je ne vous comprends
» pas. »

L'aimable fille n'avait compris qu'une chose, c'est que le jeune homme ne voulait point qu'elle en aimât un autre, et cela avait suffi pour lui faire entendre qu'elle était aimée. Depuis long-temps elle espérait bien avoir inspiré à Frédéric les plus doux sentimens; mais cependant il ne lui disait jamais un mot à ce sujet, rien qui voulût dire : « Je vous aime, » et lors même que tout le fait deviner, on veut encore s'entendre dire cela.

Frédéric garde de nouveau le silence, de longs soupirs s'échappent de sa poitrine et il ne dit rien.

« Parlerez-vous, Monsieur? dit Constance,
» qu'avez-vous aujourd'hui qui vous trouble
» à ce point? qu'ai-je fait pour mériter vos
» reproches? Expliquez-vous tout à fait... je

» le veux, entendez-vous, Monsieur? je le
» veux. »

La voix de Constance avait une expression si tendre en prononçant ces mots, que Frédéric ne put s'empêcher de la regarder de nouveau, et sans doute les yeux de mademoiselle de Valmont étaient d'accord avec sa voix, car il reste quelques minutes à les regarder avec délices, tout-à-coup il s'écrie de nouveau :
« Que je suis malheureux!...

» — Vous, malheureux! Frédéric.... et
» pourquoi....—Vous allez vous marier....—
» Je vais me marier!... en voilà la première
» nouvelle.—Oh! vous voudriez en vain me le
» cacher; je sais tout, Mademoiselle... je sais
» que votre prétendu arrive dans quelques
» jours.... que c'est un colonel... et que vous
» l'aimez...—Que dites-vous?... un colonel...
» et je l'aime... Ah! par exemple, c'est un peu
» fort... Et quel est le nom de ce colonel que
» je vais épouser?...—Son nom... Ah! ma foi,
» j'ai oublié de le demander... Mais, à coup
» sûr, vous savez fort bien qui je veux dire...
» Soutiendrez-vous que vous ne connaissez pas

» un colonel...—Il en est venu plusieurs chez
» mon oncle... mais... — Ah! il en est venu
» plusieurs... vous en convenez maintenant...
» — Et qui vous a dit, Monsieur, que j'allais
» me marier?... — Quelqu'un qui en est cer-
» tain; mon père, qui le sait de votre oncle.—
» De mon oncle... mais je n'y comprends rien.
» —Vous feignez de ne pas me comprendre!..
» Mais, sans doute, vous attendez avec impa-
» tience l'arrivée de votre futur époux. »

Constance semble réfléchir quelque temps; puis elle reprend d'un air qu'elle s'efforce de rendre bien froid : « Vraiment, Monsieur, je
» suis bien étonnée de ce que vous venez de me
» dire; mais enfin... s'il était vrai que je me
» mariasse... en quoi cela pourrait-il vous tou-
» cher?... Je crois que cela ne peut que vous
» être fort indifférent. — Ah!.. vous pensez
» cela... Oh!.. vous avez bien raison, Made-
» moiselle;... certainement, cela ne peut rien
» me faire...—Eh bien, Monsieur, pourquoi
» donc alors me faire toutes ces questions?...
» —Pourquoi?... Ah! Constance, vous vous
» mariez donc?... et ce colonel... vous l'ai-

» mez?..— Et. . si j'aimais quelqu'un... est-ce
» que cela vous ferait de la peine?.. »

Constance veut le pousser à bout; elle veut le forcer d'avouer ses sentimens. Frédéric ne peut plus se contenir... Son cœur ne peut plus garder son secret. « Oui, s'écrie-t-il, je vous
» aime... je vous adore... Je mourrai, si vous
» êtes à un autre!..

» —Il m'aime!.. Ah! c'est bien heureux que
» l'on vous ait arraché cela!.. J'ai cru qu'il ne
» le dirait jamais. »

Et l'aimable fille tendait sa main à Frédéric, et celui-ci était tombé à ses genoux et couvrait cette main de baisers, pendant que Constance lui disait avec tendresse : « Ah! Frédéric, moi
» aussi je vous aime... Je n'aimerai jamais que
» vous!.. Mon ami, pourquoi donc ne me l'a-
» voir pas fait plus tôt cet aveu qui me rend si
» heureuse et que j'attendais depuis si long-
» temps!.. Mon oncle me chérit; il ne voudra
» point faire mon malheur. S'il est vrai qu'il
» ait formé pour moi quelque projet de ma-
» riage... ce dont je n'ai jamais entendu par-
» ler, il faudra qu'il y renonce; car je lui di-

» rai que je ne veux épouser que vous... que
» vous seul pouvez obtenir mon cœur et ma
» main, et il y consentira, j'en suis certaine...
» Il vous aime aussi, Frédéric, et qui ne vous
» aimerait pas!.. Vous le voyez : vous avez tort
» d'être triste... mélancolique... de me cacher
» vos peines... Mon ami, depuis long-temps
» j'avais lu dans votre cœur, ne deviez-vous
» pas aussi lire dans le mien! »

Frédéric ne répond que par des sermens d'amour; sa tête n'est plus à lui; l'aveu de Constance a troublé sa raison; ce n'est pas sans peine que mademoiselle de Valmont parvient à le calmer; et il ne la quitte qu'après avoir reçu de nouveau le serment qu'elle ne sera jamais à un autre.

Frédéric quitte l'hôtel du général dans une situation d'esprit bien différente de celle avec laquelle il y est entré. La certitude d'être aimé de Constance a en un moment changé toutes ses résolutions : dans son délire, sœur Anne est entièrement oubliée; il n'éprouve même plus de remords. Semblable à ces malades qui, dans le plus fort de la fièvre, ne sentent

point leur douleur, Frédéric s'écrie à chaque instant : « Dubourg avait bien raison ; j'aime » Constance... je l'adore!.. je ne puis plus » aimer qu'elle. »

Deux jours après cette déclaration, le comte de Montreville, bien certain que son fils ne songe plus à s'éloigner de Constance, part dans une de ses voitures pour le Dauphiné, accompagné d'un seul domestique et d'un postillon.

—

CHAPITRE VI.

Mort de Marguerite. — Sœur Anne quitte sa chaumière.

Retournons dans le bois près de la jeune muette que nous avons laissée attendant Frédéric, et que nous retrouvons l'attendant encore.

Mais les arbres ont dépouillé leur parure ; les champs n'offrent plus à l'œil le doux aspect de la végétation ; plus de gazon dans la vallée ; plus de verdure sur les bords du ruisseau. Les feuilles sont tombées, et les pas du villageois ont retenti sur ce qui, quelques jours plus tôt, ombrageait sa tête et embellissait son jardin. Il a foulé aux pieds le beau feuillage du prin-

temps, que l'approche d'une autre saison vient de faire mourir... Ainsi tout passe et se succède... Un autre feuillage renaîtra pour retomber à son tour; et cet homme qui le foule à ses pieds doit aussi retourner dans la poussière, sur laquelle marcheront d'autres générations. Il se croit quelque chose, parce que sa course a été plus longue; mais quand les siècles auront dispersé sa cendre, qu'aura-t-il laissé de plus que ces feuilles que le vent chasse devant lui ?

L'automne dispose à la mélancolie; il fait rêver, réfléchir, non pas le citadin que les soins de sa fortune ou de ses plaisirs retiennent dans le tourbillon du monde, mais l'homme des champs qui peut contempler chaque jour le changement qui s'opère dans toute la nature., Il ne voit pas sans émotion ces bois dont les arbres noirs et apauvris semblent porter le deuil du printemps; s'il parcourt une route qu'ombrageait un épais feuillage, s'il cherche ces bosquets sous lesquels il s'est reposé de la chaleur du jour, il ne voit plus que des branches sèches que souvent la main du pauvre a brisées. La forêt, éclaircie dans son dôme, est moins

sombre qu'en été, et laisse pénétrer de toutes parts les rayons du jour. Mais cette clarté, loin de l'embellir, lui ôte tout son charme; on regrette ses sentiers sombres et mystérieux, sous lesquels il est si doux de se promener dans la saison des amours.

En voyant l'approche des frimas, en contemplant les effets de l'hiver, l'homme, toujours bercé par l'espérance, se dit: « Le printemps renaîtra, je reverrai mes ombrages, » mes gazons et mes bosquets, » Le printemps renaît... mais bien des hommes ne le reverront plus!

Sœur Anne n'a remarqué le changement de saison, que parce qu'il lui fait sentir la longueur du temps qui s'est écoulé depuis que Frédéric l'a quittée. La pauvre petite ne peut plus compter les jours, le nombre en est trop considérable. Cependant, l'espoir n'a pas entièrement fui de son cœur; elle ne peut croire que son amant veuille l'abandonner pour jamais; quelquefois elle s'imagine que Frédéric a cessé de vivre; c'est alors que le désespoir le plus sombre s'empare de son ame... Lorsque cette pensée s'offre

à son esprit, la vie ne lui semble plus qu'un long supplice... Pourrait-elle exister encore, si l'espérance de revoir son ami ne la soutenait plus!.. Souvent elle voudrait mourir... Mais elle va être mère, ce souvenir la rattache à l'existence; quelque chose lui dit qu'elle doit vivre pour son enfant.

Depuis fort long-temps la jeune orpheline n'est point allée au village. Un vieux pâtre, qui passe par le bois, a l'habitude de déposer tous les jours, au pied d'un arbre, le pain bis nécessaire aux habitantes de la cabane; et, en échange. il trouve toujours une grande cruche pleine de lait. Ce pain, du laitage, des œufs, composent, en hiver, toute la nourriture des pauvres femmes. Lorsque sœur Anne a terminé les apprêts de leur repas et donné à sa vieille compagne tout ce qui lui est nécessaire, elle prend avec ses chèvres le chemin de la montagne, et va s'asseoir au pied de l'arbre de sa mère. Malgré le froid qui commence à être vif, la jeune fille ne manque pas un jour à se rendre à cette place. Couverte d'un mauvais manteau de laine, à demi-usé, elle brave la rigueur

de la saison, elle s'entortille dans ce vêtement qui ne la garantit qu'à peine; ses chèvres, qui ne trouvent plus rien à brouter sur la montagne, viennent se coucher aux pieds de sœur Anne, dont les traits, amaigris par son état et ses souffrances, n'offrent que trop fidèlement l'image de la pauvreté et de la douleur.

Plus d'une fois la neige, en tombant à gros flocons, a formé sur toute sa personne un manteau de glace, et permet à peine de distinguer sur la terre le corps de la jeune fille, qui se dépouille alors elle-même pour couvrir ses pauvres compagnes. Le voyageur qui passerait sur la montagne, ne verrait sortir de ce groupe couvert de neige, que la tête de la petite muette, toujours tournée vers la route de la ville. Mais insensible au froid, elle ne sent pas que tout son corps frémit, que ses dents claquent avec force, que ses membres se raidissent; elle ne sent pas ses douleurs physiques; un seul sentiment l'absorbe... Le mal qu'il lui fait ne laisse plus de sensation pour les autres.

Quand la nuit ne permet plus de voir sur la route, elle se relève, elle se regarde... étonnée

de se voir presqu'ensevelie sous la neige. Elle secoue son manteau, caresse ses chèvres et redescend lentement la montagne. Elle retourne tenir compagnie à la vieille Marguerite, puis va se jeter sur sa couche solitaire... Elle n'y trouve plus l'amour, elle n'y trouve pas même le repos; depuis long-temps elle n'en goûte plus... Le souvenir de son amant est là... Il est partout pour sœur Anne... Si du moins elle pouvait se plaindre, l'appeler... l'implorer encore... Il lui semble que ses accens arriveraient jusqu'à lui. Pauvre fille! le ciel t'a ôté cet organe si précieux. Des larmes! toujours des larmes!... voilà tout ce qui te reste.

Mais de jour en jour sœur Anne voit s'affaiblir la vieille Marguerite. Depuis long-temps la bonne femme ne sort plus de la cabane; à peine si elle peut encore gagner son grand fauteuil. Marguerite a soixante-seize ans; sa vie a été active, laborieuse, sa vieillesse est tranquille; exempte d'infirmités, la bonne femme n'a point de souffrance; l'âge seul abat ses forces qui à chaque instant diminuent; elle s'éteint comme une lampe, après avoir jeté une

douce clarté; elle n'a point brillé, mais elle a été utile, ce qui est préférable.

L'instant marqué par la nature approche : Marguerite ne doit point revoir un autre printemps. Sœur Anne redouble de soins près de sa mère adoptive; s'apercevant de l'affaiblissement de ses facultés, elle renonce à se rendre sur la montagne afin de ne plus la quitter. Ce sacrifice était le plus grand qu'elle pût lui faire. La bonne Marguerite, touchée de son attachement, sourit à sa fille adoptive et l'appelle encore sa chère enfant... Mais un matin, quand sœur Anne, suivant son habitude, se rend près du lit de sa mère pour voir comment elle a passé la nuit, Marguerite ne lui répond plus.... elle ne lui tend plus sa main tremblante!... ses yeux sont fermés, ils ne doivent plus se rouvrir. Sœur Anne, effrayée, s'empare des mains de la bonne vieille.... cette main est froide, inanimée... En vain elle cherche à la réchauffer dans les siennes!... Elle dépose un baiser sur le front de Marguerite... mais un sourire n'est plus sa récompense.

La jeune fille reste anéantie devant le lit de

sa compagne, elle contemple les traits vénérables de celle qui a pris soin de son enfance... de sa seule amie, qui vient aussi de lui être enlevée!... Marguerite semble dormir ; la sénérité de sa figure annonce celle de son ame à ses derniers momens. Sœur Anne, placée devant ce lit sur lequel elle appuie une de ses mains, ne peut se lasser de regarder sa mère adoptive... Sa douleur est calme, mais elle n'en est pas moins profonde; ses yeux ne trouvent plus de larmes, mais leur expression n'en est que plus déchirante!...

Sœur Anne a passé une partie de la journée devant les restes inanimés de la bonne femme; ce n'est pas sans peine qu'elle parvient à s'en éloigner; mais elle sait qu'il faut rendre à Marguerite les derniers devoirs, la conduire à son dernier asile, et seule, sans secours, la jeune fille en serait incapable. Il faut donc qu'elle aille au village où elle n'a point paru depuis bien long-temps.

Elle quitte sa chaumière, elle sort du bois et se rend à Vizille. Sur son passage elle salue, comme à son ordinaire, les villageoises qu'elle

connaît; mais elle ne conçoit pas pourquoi les paysannes détournent la tête ou la regardent avec mépris. Loin de s'arrêter, comme c'était leur coutume, pour dire bonjour à sœur Anne, elles s'éloignent d'elle, et semblent vouloir éviter sa rencontre; les jeunes gens la regardent en souriant et d'un air moqueur; quelques-uns causent entr'eux en se la montrant du doigt, et sur aucune de ces figures elle ne retrouve ces marques de l'intérêt que l'on avait l'habitude de lui témoigner.

« Qu'ont-ils donc?... » se dit la pauvre orpheline; « tout le monde semble me fuir...
» est-ce parce que je suis plus malheureuse...
» parce que j'ai perdu ma mère, parce que
» Frédéric m'a abandonnée?... »

Elle ne songe pas qu'elle porte le témoignage de sa faiblesse; ce gage d'amour, dont elle est fière, n'est aux yeux des paysans qu'une preuve de sa honte. Au village on est plus sévère qu'à la ville : on y fait grand cas de l'innocence, parce que c'est souvent l'unique trésor que l'on y possède. Les habitans de Vizille avaient sur ce chapitre des principes austères; une fille

qui avait commis une faute devenait l'objet du mépris général tant que son séducteur ne la réparait pas en face des autels. Peut-être auraient-ils dû se montrer plus indulgens pour la jeune muette, qui, vivant au fond des bois, ignorait que l'on était coupable en cédant à son cœur; mais les paysans ne raisonnent point, ils agissent par habitude, et souvent machinalement. Ils avaient témoigné beaucoup d'intérêt à sœur Anne tant qu'elle avait été aussi innocente que malheureuse; maintenant qu'elle porte des preuves de sa faiblesse, ils la repoussent sans s'informer si elle n'est pas plus malheureuse encore qu'auparavant.

La jeune muette est arrivée dans le village, ne comprenant rien à la conduite des habitans, ne devinant pas pourquoi les jeunes filles fuient son approche sans daigner répondre à ses signes, ni pourquoi leurs parens la regardent d'un air sévère et méprisant.

Elle frappe à la porte d'une maisonnette dont les propriétaires étaient des amis de Marguerite. La villageoise qui lui ouvre fait un mouvement de surprise en la regardant, puis

la renvoie de sa maison. Sœur Anne veut insister, et cherche à lui faire comprendre la perte qu'elle vient de faire; mais, sans daigner remarquer ses signes, on la repousse dans la rue, où la regardent plusieurs habitans qui s'y sont rassemblés.

« Osez-vous bien venir au village dans cet
» état? lui dit un vieux paysan. Vous montrer
» parmi nous... vouloir entrer dans nos mai-
» sons! Vous portez les preuves de votre honte...
» Il fallait la cacher dans le fond de vos bois.
» Et vous venez vous présenter à nos filles....
» Est-ce pour qu'elles admirent votre belle
» conduite?... Est-ce pour leur donner un si
» bel exemple?... Allez, fille de Clotilde.....
» vous devriez mourir de honte!... Retournez
» dans votre chaumière... fuyez avec votre sé-
» ducteur, mais ne venez plus vous mêler
» parmi nos femmes et nos enfans. »

Sœur Anne ne conçoit pas comment on peut être coupable pour avoir connu l'amour. Elle regarde les habitans du village avec surprise; elle joint vers eux ses mains suppliantes; elle cherche à leur faire entendre que ce n'est pas

pour elle qu'elle vient les implorer; mais les villageois ne veulent point la comprendre; ils la repoussent, la fuient en rentrant dans leur maison ; quelques-uns l'accompagnent jusqu'au bout du village , et , là , ne la quittent qu'après lui avoir ordonné de ne plus y rentrer.

La pauvre petite suffoque; les sanglots l'étouffent : être traitée de la sorte pour avoir aimé Frédéric... Cette pensée soutient cependant son courage : c'est pour lui qu'elle souffre ces humiliations; elle supporterait tout plutôt que de ne plus l'aimer. Elle regagne en pleurant sa chaumière. Il est nuit. La plus profonde solitude règne dans sa demeure désormais l'asile du silence. Elle est maintenant entièrement seule sur la terre. Inaccessible à de vaines terreurs, à ces craintes puériles que de grands génies éprouvent quelquefois près de l'image de la mort, sœur Anne retourne près du lit sur lequel repose Marguerite, et, se jetant à deux genoux devant cette couche funèbre, elle tend encore ses bras vers sa protectrice, et semble lui dire : « Vous ne m'auriez pas re-» poussée, ô ma mère! si plus coupable encore

» je m'étais présentée devant vous!... Vous
» auriez eu pitié de moi. Votre grand âge,
» votre vue affaiblie ne vous ont point permis
» de vous apercevoir de mon état; mais vous
» m'auriez pardonné... et ils viennent de me
» chasser!... Est-ce donc en accablant les
» malheureux, qu'on leur ouvre une voie au
» repentir! »

Sœur Anne passe toute la nuit auprès du lit de Marguerite. Elle prie du fond du cœur pour celle qui lui a tenu lieu de parente; elle la supplie de la protéger encore; et, pendant cette triste nuit, l'image de Frédéric ne vint point troubler sa pieuse occupation.

Le lendemain au point du jour, sœur Anne va dans le bois attendre le passage du vieux pâtre qui échange du pain contre son lait. Le villageois ne tarde pas à venir. C'est un homme d'une soixantaine d'années, mais encore fort et robuste, qui a passé une partie de sa vie dans les forêts, et, comme sœur Anne, est à peu près étranger à tout ce qui se fait au village, qui est le monde pour un habitant des bois. La jeune fille le prend par la main et semble le

supplier de la suivre dans sa chaumière. Le vieux pâtre se laisse conduire. Elle le mène devant Marguerite. Le vieux berger hoche la tête sans paraître ému : l'habitude d'une vie sauvage rend quelquefois indifférent sur les malheurs d'autrui. Cependant sœur Anne lui fait des signes supplians qu'il est impossible de ne pas comprendre, le vieux pâtre consent à lui rendre le service qu'elle lui demande.

La jeune muette le conduit dans le jardin, devant le figuier sous lequel Marguerite aimait à s'asseoir ; elle lui indique du doigt la terre : c'est là qu'elle veut que sa mère adoptive repose. Le vieux pâtre a bientôt creusé la tombe, puis il y transporte les restes de la bonne vieille, et les recouvre de terre. Sœur Anne plante une croix sur cette place... C'est le seul monument qu'elle puisse élever à la mémoire de sa bienfaitrice ; mais elle viendra souvent l'arroser de ses pleurs. Et combien de mausolées magnifiques sur lesquels on n'a jamais versé une larme !

Le vieux pâtre s'est éloigné : sœur Anne est de nouveau seule... et pour jamais !... Elle sent

alors plus vivement encore la perte qu'elle a faite. Marguerite parlait peu; depuis quelque temps elle sommeillait sans cesse; mais elle était là, et la pauvre petite ne se sentait point abandonnée de tout le monde. Un seul être pourrait la consoler... mais il ne revient pas, et chaque jour détruit le peu d'espérance qui la soutenait encore. Sœur Anne n'aurait pas la force de supporter ses peines, si elle ne sentait que bientôt le ciel lui donnera quelqu'un pour les adoucir... Les mouvemens de son sein lui annoncent l'existence de cet être qui va doubler la sienne. Pour lui elle a déjà bien souffert! On la fuit, on la méprise; elle ne trouverait plus dans le village ni secours ni protection ; mais sa vue seule lui fera oublier tous ses tourmens : n'est-il pas juste que ce soit dans la cause de nos peines que nous en trouvions aussi le dédommagement.

Cependant les jours en s'écoulant ont changé en un doux souvenir de reconnaissance la vive douleur que sœur Anne éprouvait de la perte de Marguerite; mais le temps, qui calme les regrets de l'amitié, n'adoucit point la douleur

d'une amante. Le souvenir de Frédéric est plus que jamais présent à sa pensée; elle n'a plus rien qui puisse l'en distraire. Elle ne voit plus personne; et si les mouvemens de son sein lui rappellent qu'elle sera mère, n'est-ce pas encore pour lui faire désirer la présence du père de son enfant?

Pendant le temps que Frédéric a passé avec sœur Anne, il lui parlait quelquefois du monde, de son père, et souvent de Paris, lieu de sa naissance. Dans le cours de la journée, lorsqu'ils étaient assis tous deux sur les bords du ruisseau, il se plaisait à faire à la jeune fille le tableau de la grande ville, à lui décrire une partie de ces plaisirs, de ces spectacles, de ces promenades brillantes qui en font un séjour enchanté. La pauvre petite ne comprenait pas toujours ce qu'il lui disait, mais elle l'écoutait en ouvrant de grands yeux; elle témoignait son étonnement par des mouvemens naïfs, par des signes de surprise fort bizarres, et cela amusait Frédéric, qui était souvent obligé de conter pour la satisfaire, car on ne fait pas continuellement l'amour... il y a des personnes qui disent que

c'est bien dommage, elles oublient que ce que l'on peut faire sans cesse finit pas n'avoir plus de prix.

Ce que Frédéric disait s'est gravé dans la mémoire de sœur Anne. Chaque jour elle y pense davantage et se dit : « Il est sans doute
» dans cette grande ville, dans ce Paris, dont
» il m'entretenait si souvent et où il est né.
» Peut-être son père l'empêche-t-il de venir me
» retrouver.... Mais si je pouvais aller le rejoin-
» dre... si je pouvais me jeter dans ses bras...
» Oh! je suis bien sûre qu'il serait content de
» me revoir... alors il me garderait près de
» lui... je ne le quitterais plus... et je serais
» bien heureuse!... mais comment faire pour
» trouver ce Paris... »

Chaque jour le désir d'aller chercher son amant prend plus de force dans cette ame aimante, qui ne peut pas se persuader que Frédéric l'ait oubliée et qui croit que s'il ne revient pas la trouver c'est parce qu'on le retient loin d'elle. Depuis que Marguerite est morte, sœur Anne n'a plus de raison pour rester dans le bois. Dans l'état où elle est, et privée d'un or-

gane si nécessaire, sans doute sa chaumière devait lui paraître préférable aux dangers, aux peines, aux fatigues qui seront son partage dans le voyage qu'elle veut entreprendre; mais une femme qui aime bien ne voit ni les dangers ni la peine.. elle brave tout, soutenue par l'espoir de revoir l'objet de sa tendresse, sœur Anne, étrangère au monde, ne pouvant parler et portant dans son sein le fruit de ses amours, se décide à quitter son asile pour aller chercher son amant; elle bravera tous les périls, supportera la misère, les privations de toute espèce, et dût-elle employer plusieurs années dans ses recherches, il lui semblera que chaque pas la rapprochera de son amant.

Sa résolution est prise, elle ne songe plus qu'à l'exécuter, mais elle ne voudrait point laisser à l'abandon sa cabane et le tombeau de Marguerite. C'est encore aux vieux pâtre qu'elle va s'adresser : elle le conduit un matin dans sa demeure, lui montre un petit paquet qui contient ses vètemens, et qu'elle place sur son dos, en lui indiquant qu'elle va se mettre en voyage, puis, le faisant asseoir dans la chaumière, sem-

ble lui dire : « Elle est à vous, restez ici.... je
» ne vous recommande que le figuier qui om-
» brage la tombe de ma mère et ces pauvres
» animaux qui furent si long-temps ma seule
» compagnie. »

Le vieux berger la comprend aisément, mais, quoique la chaumière soit à ses yeux un palais, et que, par l'abandon que lui en fait sœur Anne, il se trouve plus riche qu'il ne l'a jamais été, il cherche à détourner la jeune fille d'un projet qui lui semble insensé.

» Où voulez-vous aller, mon enfant? lui dit-
» il, vous quittez votre maison dans l'état où
» vous êtes... dans deux mois peut-être vous
» serez mère, et vous allez vous mettre en
» voyage!... Vous, pauvre muette!... qui vous
» recevra, qui vous aidera.. comment deman-
» derez-vous votre chemin?.. Allons, ma pe-
» tite, vous allez faire une folie... Du moins
» attendez encore quelque temps. »

Sœur Anne a pris son parti, rien ne peut plus l'en détourner; elle secoue la tête en regardant le vieux berger, puis, levant les yeux

au ciel, semble lui dire : « Dieu me conduira, » il prendra pitié de moi. »

Le vieux pâtre veut la retenir encore. « Et » de l'argent! lui dit-il, ma petite, il en faut » dans le monde, je sais cela, moi, quoique je » n'y aie guère vécu... Dam, je n'en ai pas, et » je ne puis rien vous donner de votre chau- » mière et de tout ce qui est dedans... et pour- » tant tout cela vaudrait de l'argent!... »

Sœur Anne sourit, puis, sortant de son sein un petit sac de toile bise, en tire quatre pièces d'or, qu'elle montre au vieux berger : c'était le trésor de Marguerite. Quelque temps avant de mourir, la bonne vieille avait ordonné à la jeune muette de fouiller sous sa couchette, dans un coin de la chaumière. Celle-ci avait trouvé le petit sac, bien roulé et bien ficelé, et Marguerite lui avait dit : « Prends cela, ma fille, » c'est pour toi, c'est le fruit de mes longues » épargnes et de soixante années de travail... » C'est à toi que je l'ai toujours destiné, ce tré- » sor pourra te servir à acheter un plus nom- » breux troupeau. »

A la vue des quatre pièces d'or, le vieux

pâtre ne la retient plus, car il croit aussi qu'avec cela on peut faire le tour du monde. « Allez donc, lui dit-il, mon enfant; je garde-
» rai votre chaumière; quand vous voudrez y
» revenir, songez qu'elle est toujours à vous. »

Sœur Anne lui sourit tristement, puis, jetant un dernier regard sur sa demeure, elle en sort en tenant d'une main son léger paquet, et de l'autre un bâton, sur lequel elle s'appuie en marchant. En traversant le jardin elle salue la tombe de Marguerite... Ses chèvres courent auprès d'elle, et semblent, suivant leur coutume, attendre qu'elle les conduise sur la montagne. Sœur Anne les caresse en pleurant, elles étaient devenues ses seules amies, et quelque chose lui dit tout bas : « Tu ne les reverras
» plus! »

En traversant le bois, que de souvenirs viennent agiter son cœur! Voilà la place où ils s'asseyaient souvent; voilà le ruisseau près duquel elle l'a vu pour la première fois... où il lui a dit qu'il l'aimait. Ces lieux sont encore animés de sa présence... Ce n'est pas sans effort qu'elle se décide à les quitter! Mais pour soutenir son

courage elle se dit : « Je vais le retrouver... et » peut-être y reviendrons-nous ensemble... »

Elle gravit la montagne... et se prosterne devant l'arbre où périt Clotilde. Là, elle prie sa mère pour que, du haut des cieux, elle veille sur elle.... pour qu'elle la guide dans son voyage. Ensuite elle descend la montagne du côté de la ville. Elle marche dans la route qu'il a suivie... elle voudrait y retrouver l'empreinte de ses pas.

CHAPITRE VII.

Voyage de sœur Anne.—La forêt.

Depuis le point du jour la jeune muette est en route. Le temps est froid, mais beau; une forte geléea séché les chemins, tari les ruisseaux et arrêté les torrens. Les ch[illegible]ont devenus déserts, les villageois n[illegible]ersent qu'à la hâte, empressés de re[illegible] leurs chaumières et de s'asseoir devant le foyer où pétillent les bourrées qu'ils ont rapportées de la forêt. La vue d'un feu ardent égaie les longues soirées de l'hiver, et le pauvre mendiant qui passe dans un village s'arrête et regarde d'un œil d'envie cette flamme qui brille à la croisée d'une chaumière, trop heureux lorsque, sur la grande

place, il trouve à se réchauffer devant quelques bottes de paille auxquelles d'autres malheureux ont mis le feu.

Il n'y a que quatre heures que sœur Anne est en marche, et déjà ses yeux sont frappés de la nouveauté des objets qu'élle aperçoit. N'ayant jamais vu que sa chaumière, son bois et le village de Vizille, elle s'arrête avec étonnement devant une forge, devant un moulin, prés d'une maison de campagne qui lui semble un château : tout est neuf pour elle; mais comment se dirigera-t-elle dans ce monde qui lui paraît si grand, comment pourra-t-elle trouver cette ville qu'elle ne peut pas nommer, dont elle ignore [illegible] la route?... Quelquefois ces pensées aba[illegible] courage, elle s'arrête, regarde tristeme[illegible] d'elle... puis elle songe à Frédéric, et se remet en route.

Vers le milieu de la journée elle arrive dans un hameau, elle frappe à la porte d'une maison de paysan, on lui ouvre : elle voit une jeune femme allaitant un de ses enfans, tandis que quatre autres marmots jouent autour d'elle et qu'une bonne vieille entretient le feu en y

mettant quelques branches sèches qu'elle vient de ramasser dans le bois.

« Que voulez-vous, brave femme? » lui demande la jeune mère. Sœur Anne contemple le tableau qui vient de s'offrir à sa vue, et ne peut détourner ses regards de l'enfant pendu au sein de sa mère; un rayon de joie vient ranimer sa physionomie, on voit qu'elle se dit en ce moment : « Et moi aussi je nourrirai mon en-
» fant, je recevrai ses caresses, je le porterai sur
» mon sein!

» —Dites donc ce que vous demandez, » dit la vieille sans se détourner de devant son feu.
« —Ah! ma mère, » reprend la jeune femme,
« voyez donc comme elle est pâle... comme
» elle paraît souffrante!... Si jeune, près d'ê-
» tre mère, voyager ainsi par le froid qu'il
» fait... Vous allez rejoindre votre mari, sans
» doute?... »

Sœur Anne soupire... Puis voyant que l'on attend sa réponse, elle indique qu'elle ne peut pas parler.

« Ah! mon Dieu, ma mère, elle est
» muette.. Pauvre jeune femme.. — Muette!

» s'écrie la vieille... Quoi! ma chère, vous » ne pouvez pas parler?... Que je vous plains, » ma pauvre enfant... muette!.. seriez-vous » sourde aussi? »

Les gestes de sœur Anne indiquent qu'elle les entend parfaitement. « Ah ! c'est bien heu» reux, vraiment, » reprend la vieille en s'approchant de la jeune voyageuse, tandis que chaque enfant regarde sœur Anne avec curiosité, croyant qu'une muette n'est pas un être comme un autre.

» C'est donc par accident que vous êtes » muette, ma petite; y a-t-il long-temps..... » Est-ce par une maladie... Cela peut-il se se » guérir?... — Ma mère, dit la jeune femme, » donnons d'abord à cette pauvre femme tout » ce dont elle a besoin; faites-la reposer, ra» fraîchir.. vous la questionnerez ensuite. »

On s'empresse de faire asseoir sœur Anne devant le feu; un enfant lui prend son paquet, un autre son bâton; la vieille mère lui apporte à manger, car la jeune femme ne peut pas quitter l'enfant qu'elle nourrit. Sœur Anne, vivement émue des soins que l'on a pour elle, en

témoigne sa reconnaissance par des gestes si touchans, que les habitans de la maisonnette en sont tout attendris. « Ce n'est donc pas partout » comme à mon village, » pense la jeune voyageuse ; « ici, loin de me chasser, de me repous- » ser, ils me font du bien... me traitent » comme leur enfant... Le monde n'est donc » pas si méchant!... »

Cette réception ranime le courage de la jeune fille; mais elle ne peut satisfaire à toutes les questions de la grand'mère. Les villageoises croient, d'après ses signes, qu'elle va retrouver son mari. « Il est sans doute à la ville? » lui dit la vieille. Sœur Anne fait un signe affirmatif; et comme la ville la plus proche est Grenoble, les paysannes pensent que c'est là qu'elle se rend.

Après être restée plusieurs heures sous ce toit hospitalier, sœur Anne veut se remettre en route ; mais auparavant elle sort de son petit sac une de ses pièces d'or qu'elle présente à la jeune femme.

« Gardez, gardez, ma chère, lui dit celle- » ci; nous ne voulons rien pour ce que nous

» avons fait. Vous êtes si à plaindre d'être privée de la parole, que vous mériteriez d'être accueillie et logée partout pour rien; mais, » malheureusement, tout le monde ne pense » pas de même; il y a des cœurs durs, insensibles... Vous allez à la ville; là, votre argent » vous sera nécessaire, on ne vous l'y refusera » pas. »

Sœur Anne témoigne à la jeune femme toute sa reconnaissance. Elle l'embrasse tendrement ainsi que son nourrisson, puis sort de la maisonnette, et on lui indique la route de Grenoble, où l'on présume qu'elle se rend.

La jeune voyageuse ne va pas vîte : sa grossesse, son peu d'habitude de la marche, le paquet de hardes qu'elle porte, la forcent à s'arrêter souvent. Alors elle s'assied sur un arbre renversé, sur une pierre ou sur le bord d'un fossé. Là, elle attend que ses forces soient revenues pour se remettre en chemin.

Quelquefois, pendant qu'elle se repose, des voyageurs passent devant elle. Les gens en voiture ne la regardent pas; quelques hommes à cheval lui jettent un regard; mais les piétons

s'arrêtent et lui adressent quelques mots. Comme ils ne reçoivent pas de réponse, ils s'éloignent, les uns en la croyant stupide, les autres en la traitant d'impertinente, parce qu'elle ne daigne pas leur parler. Sœur Anne regarde les passans d'un air de surprise; elle sourit au paysan qui lui propose de monter sur son cheval, et baisse les yeux lorsqu'un autre se fâche de ce qu'elle ne lui répond pas; les plus curieux font comme les autres : ils finissent par la laisser là.

Vers la fin du jour, sœurAnne, qui a suivi exctement la route qu'on lui a indiquée, se trouve devant Grenoble. La vue d'une grande ville lui cause une nouvelle surprise, qui augmente à chaque pas qu'elle fait dans ces rues où elle voit du monde mis bien plus élégamment que dans son village. Tout l'étonne, tout l'embarrasse, elle ne marche qu'en tremblant. Ces grandes maisons, ces boutiques, ce mouvement de gens qni vont et viennent, ce bruit continuel, l'air singulier avec lequel on la regarde, tout augmente sa confusion. Pauvre fille! que serait-ce donc si tu étais à Paris!...

Mais il est nuit, il faut chercher un asile. Sœur Anne n'ose entrer nulle part, toutes ces maisons lui paraissent trop belles, elle craint qu'on ne veuille pas l'y recevoir. Pendant longtemps elle erre à l'aventure dans ces rues qu'elle ne connaît pas; mais la fatigue l'accable, elle se décide à frapper quelque part. La pauvre petite ne sait pas ce que c'est qu'une auberge ; elle croit que partout, en payant, on lui donnera à coucher.

Elle frappe à la porte d'une maison assez modeste. On lui ouvre, elle entre en tremblant. « Que demandez-vous? » lui crie un vieux tailleur qui sert de portier. La jeune fille le regarde tristement, et lui fait des signes pour se faire entendre; mais le portier, sans remarquer ces signes, se contente de répéter sa question. Ne recevant pas de réponse, il se lève avec colère, court à sœur Anne, la prend par le bras et la met à la porte en disant : « Ah! tu ne » veux pas dire où tu vas... mais on n'entre pas » comme çà ici, ma petite. »

Cette réception n'était pas encourageante, la pauvre orpheline est encore dans la rue, des

larmes sont près de s'échapper de ses yeux; elle rappelle son courage et va frapper ailleurs. Là, on la traite de mendiante, et on ne la reçoit pas davantage. Elle n'y tient plus, ses sanglots l'étouffent; elle va s'asseoir et pleurer sur un banc de pierre, placé devant une porte; mais bientôt cette porte s'ouvre; un vieux couple en manchon, en pelisse et en douillette, en sort suivi d'un domestique qui porte un falot, en passant ils ordonnent à sœur Anne de quitter le banc qui tient à leur maison, en la traitant de fainéante, de mendiante, de paresseuse, et la menaçant, si elle ne s'éloigne pas, de la faire mettre en prison. Sœur Anne se lève en tremblant, et va traîner plus loin sa fatigue et sa douleur; et les vieux époux s'éloignent enchantés de ce qu'ils viennent de faire, en se promettant de se plaindre de l'audace des malheureux, dans le cercle où ils vont passer la soirée.

La jeune fille, accablée de fatigue, peut à peine se soutenir, et ne sait plus où porter ses pas. La conduite que l'on tient avec elle, lui donne une bien triste idée du séjour des villes. Il faut cependant qu'elle trouve un abri pour

la nuit. Elle aperçoit une maison qui lui semble plus éclairée ; la grande porte est ouverte ; plusieurs personnes vont et viennent. Elle prend dans sa main une de ses pièces d'or, et n'ose entrer qu'en la présentant. Cette fois elle s'est bien adressée : c'est dans une auberge qu'elle vient d'entrer, et la vue de la pièce d'or lui fait avoir un accueil favorable.

Quand l'hôtesse s'aperçoit que la jeune voyageuse ne peut pas lui répondre, elle pense devoir parler pour deux; et, tout en la conduisant dans une petite chambre où est un lit, lui vante les agrémens de sa maison, la manière dont son auberge est tenue; lui demande d'où elle vient, où elle va, et s'interrompt bientôt pour s'écrier : « Ah! mon Dieu, que je suis » bête!... je vous demande cela comme si vous » pouviez me répondre. » Puis elle recommence ses questions le moment d'après, en disant : « Mais c'est cruel!... Je ne comprends » pas vos signes, je ne les comprends pas du » tout... C'est égal, mon enfant, vous serez ser» vie à la minute... Ah! si mon neveu était » ici!... lui qui sait les mathématiques,

» comme il m'aurait bien vîte expliqué vos
» signes!... Mais il est parti; le pauvre gar-
» çon!... Il est employé maintenant au télé-
» graphe de Lyon.»

Enfin l'hôtesse a quitté sœur Anne, et celle-ci, après avoir fait un léger repas, peut se livrer au repos dont elle a tant besoin. Dors, pauvre fille, et puissent des songes heureux te faire un moment oublier tes souffrances!

Comme sœur Anne a entendu plusieurs fois son hôtesse lui répéter : Vous êtes dans la meilleure auberge de Grenoble, elle sait maintenant le nom de la ville dans laquelle elle se trouve, et se rappelle que Frédéric a aussi prononcé ce nom devant elle. Ce souvenir la détermine à ne point quitter cette ville sans l'y avoir cherché; et le lendemain matin, après être parvenue à faire comprendre à son hôtesse qu'elle veut encore passer ce jour à Grenoble, elle sort de l'auberge et se met en route pour visiter cette ville qui lui paraît immense.

Sœur Anne, tout en marchant, regarde chaque maison, chaque fenêtre. Si Frédéric était là, elle pense qu'il la verrait passer, qu'il l'ap-

pellerait ou courrait après elle. Quelquefois elle s'arrête croyant reconnaître sa tournure... mais elle s'aperçoit bientôt de son erreur. Elle passe ainsi la journée entière, et ne revient à l'auberge que lorsque la nuit ne permet plus de distinguer devant soi.

« Vous avez parcouru notre ville, » lui dit l'hôtesse, « elle est fort jolie, ma foi... fort » jolie, notre ville de Grenoble...... Mais » cela n'est pas aussi grand que Lyon, et Lyon » lui-même n'approche pas de Paris. »

Au nom de Paris, la jeune voyageuse fait un mouvement de joie, et serrant fortement le bras de l'hôtesse, lui indique que c'est là qu'elle veut aller. Mais celle-ci ne la comprend pas bien. « Vous allez à Lyon, je gage, lui dit-elle, » ce n'est pas fort loin; quinze bonnes lieues, » pas davantage; il est certain que dans votre » état, vous ne pouvez pas aller vite. Cepen- » dant en trois ou quatre jours au plus, vous » pouvez être arrivée. »

Sœur Anne remonte tristement dans sa chambre; comment pourra-t-elle trouver le chemin de Paris, si elle ne peut faire comprendre que

c'est là qu'elle veut aller? Cette pensée la désespère... mais elle a supplié sa mère de la guider dans son voyage; elle prie de nouveau, et l'espérance renaît dans son ame; sans elle que resterait-il aux malheureux!

Le lendemain, la jeune fille se prépare à quitter l'auberge; l'hôtesse lui présente un mémoire auquel la pauvre petite ne peut rien comprendre; mais elle donne une pièce d'or, et il ne lui revient que peu de chose. Les habitans des villes font payer chaque révérence, chaque politesse!.... On avait été très-poli avec sœur Anne; aussi son séjour à l'auberge lui coûta un peu cher.

On lui a indiqué le chemin de Lyon, et la voilà de nouveau en route, son petit paquet et son bâton à la main. Mais de Grenoble à Lyon ne peut-elle point s'égarer dans ces sentiers montagneux et couverts de bois... Elle s'en remet à la Providence du soin de la conduire. Elle marche une partie du jour, et le soir, épuisée de fatigue, quoique n'ayant fait que très peu de chemin, elle entre dans une ferme où l'on consent à la coucher dans une grange.

Mais pourvu qu'elle puisse passer la nuit à l'abri du froid, elle dormira sur la paille comme sur le duvet ; la marche lui procure enfin quelques heures de sommeil.

Son séjour dans la ferme n'a pas du moins épuisé sa bourse, que la jeune voyageuse commence à sentir la nécessité de ménager ; car c'est presque le seul talisman pour se faire donner un asile. Ils sont rares les gens hospitaliers !... Les plus humains croient faire beaucoup pour le pauvre voyageur, en lui donnant une légère aumône et un morceau de pain !... mais ils ne le reçoivent point sous leur toit. Il est bien loin, ce temps où l'on se trouvait honoré de donner asile à un étranger, sans s'informer quel était son rang et sa fortune ; où l'on partageait avec lui son feu, son repas et son lit ! Autres temps, autres soins !... Nous sommes devenus très-fiers, nous ne voulons plus rien partager. En revanche, nous avons de bons amis qui viennent manger notre soupe, boire notre vin, quelquefois même en conter à notre femme, et qui, en sortant de notre maison, vont dire mille méchancetés de nous ;....

mais c'est par excès d'attachement, et de crainte que nous n'ayons d'autres amis qu'eux.

Vers le milieu de la seconde journée qui suit son départ de Grenoble, sœur Anne, tout occupée de ses souvenirs, n'a point remarqué qu'elle s'écartait de la route qu'on lui avait indiquée. Ce n'est que lorsqu'elle sent le besoin de se reposer qu'elle porte ses regards autour d'elle, et cherche le village dont, d'après les indications qu'on lui a données le matin, elle ne devrait plus être éloignée.

Le site où elle se trouve est âpre et désert; aucune maison ne s'offre à sa vue. Elle monte sur une éminence, et ne découvre devant elle qu'une immense forêt de sapins. Sur sa gauche, un torrent, qui roule quelques glaçons, va se perdre dans un ravin profond et tortueux; à sa droite, une montagne aride, des rochers, mais point d'habitation.

La jeune fille commence à craindre de s'être égarée; elle reste quelques momens indécise sur le parti qu'elle prendra; mais à droite et à gauche, les chemins paraissent trop mauvais, elle ne veut point retourner sur ses pas, et se

décide à suivre la route qui mène à la forêt. Après avoir marché encore une demi-heure, elle se trouve devant ces superbes sapins, que le temps n'a point courbés, et dont les branches, quoique dépouillées de leur parure, semblent encore s'élever avec fierté vers la nue, et braver les vents et les frimas.

Une route assez belle est percée dans la forêt, sœur Anne n'hésite point à s'y engager. Elle espère que ce chemin, dans lequel on trouve la trace des voitures et des chevaux, la conduira au village ou à la ville prochaine. Elle surmonte sa fatigue, afin de faire en sorte d'arriver avant la nuit... Elle s'avance dans cette route, où elle n'aperçoit personne, et qui, bordée de chaque côté par la forêt, a quelque chose de sombre qui attriste l'ame du voyageur.

La pauvre muette, dont les yeux cherchent la fin de cette longue route, n'aperçoit que les sombres sapins, et rien qui annonce l'approche d'un village. Son cœur se serre, la nuit commence à couvrir la terre de ses ombres, déjà l'œil ne peut plus percer sous ces sentiers qui

se croisent à droite et à gauche, et bientôt sœur Anne, dont les forces trahissent le courage, sent qu'il lui est impossible d'aller plus loin.

Il faut donc se décider à passer la nuit dans la forêt; ce n'est point la peur qui fait palpiter le cœur de la pauvre voyageuse, elle ne sait pas ce que c'est que des voleurs, il n'y en a jamais eu dans son bois. Mais par le froid qu'il fait, et dans sa situation, passer toute la nuit dans une forêt!... sans abri pour attendre le jour!... Il le faut, cependant. Elle va s'asseoir au pied d'un gros arbre : elle a toujours soin, en quittant une ville ou un hameau, de se munir de quelques provisions. Elle mange du pain et des noix sèches, puis s'entortillant de son mieux dans ses vêtemens, et posant sa tête sur son paquet de hardes, elle attend le sommeil, que la fatigue qu'elle a éprouvée dans cette journée ne tarde pas à lui procurer.

Il est minuit quand la jeune fille rouvre les yeux, et la lune, qui brille au-dessus de la route sur le bord de laquelle elle s'est endormie, éclaire le tableau singulier qui l'attend à son réveil.

Quatre hommes entourent sœur Anne : tous quatre, vêtus comme de misérables bûcherons, en vestes et en larges pantalons, que soutiennent de fortes ceintures, ont de grands chapeaux, dont quelques-uns sont rabattus, tandis que les autres, relevés par-devant, laissent voir des figures qui n'annoncent ni la douceur ni l'humanité. Leurs cheveux, flottant sans ordre, et leurs barbes longues, ajoutent à l'expression sinistre de leurs traits; chacun d'eux tient à la main un fusil, sur lequel il s'appuie, tandis que dans sa ceinture est passé un couteau de chasse et une paire de pistolets.

Deux de ces hommes sont courbés vers sœur Anne; un autre, à genoux, tient une lanterne sourde, qu'il approche du visage de la jeune fille, tandis que le quatrième, tout en la regardant aussi, semble prêter l'oreille pour s'assurer si tout est tranquille sur la route.

La vue de ces quatre figures, occupées à la considérer, cause à sœur Anne un saisissement involontaire; et, quoiqu'ignorant la grandeur du péril qui la menace, elle éprouve un effroi dont elle ne peut se rendre compte, et referme

les yeux pour éviter les regards attachés sur elle.

« Que diable avons-nous trouvé là! » dit l'un des voleurs penché vers sœur Anne, « je
» crains bien que ce ne soit pas grand'chose de
» bon... je ne sais pas même si c'est la peine
» de nous arrêter... — Eh pourquoi donc pas?
» dit celui qui tient la lanterne, cela vaut tou-
» jours mieux que rien.... Tiens, vois-tu,
» Pierre, elle a un paquet sous sa tête... —
» Quelques misérables hardes... ne vois-tu pas
» que c'est une femme qui travaille aux
» champs...— Ha çà, est-elle morte ou dort-
» elle? dit un troisième.... Voyons, Leroux,
» pousse-la donc un peu... Est-ce que nous
» passerons la nuit à regarder cette malheu-
» reuse?... — Mort de ma vie! il me semble
» que nous n'avons rien de mieux à faire, car
» la route est bien tranquille; n'est-il pas vrai,
» Jacques? »

Jacques était celui qui, un peu plus éloigné, semblait avoir l'oreille au guet. A ces mots de ses camarades, il se rapproche du groupe qui entoure la jeune fille en disant : « Malédic-

» tion!..... la nuit sera encore mauvaise!.....

» — Pas tant, » dit Leroux qui considère toujours la jeune fille, « morbleu! elle est jolie » cette femme!... »

C'est en ce moment que sœur Anne rouvre les yeux et se décide à implorer la pitié des hommes qui l'entourent et dont elle n'a point compris le langage, ne soupçonnant pas leur profession.

« Tenez, regardez, s'écrie Leroux, la voilà » qui s'éveille... elle a de beaux yeux vrai- » ment.... Je suis curieux de savoir ce qu'elle » va dire... »

Sœur Anne promène ses regards supplians sur ceux qui l'entourent, et, joignant les mains vers eux, semble implorer leur pitié.

« Oh! ne crains rien, dit Pierre, nous ne te » ferons pas de mal!... mais d'où viens-tu? où » vas-tu? pourquoi t'avises-tu de coucher dans » notre forêt? »

La jeune fille, qui prend les voleurs pour des bûcherons, tâche de leur faire comprendre qu'elle s'est égarée. « Comment, mille morts! » c'est une femme et elle ne veut pas parler,

» s'écrie Jacques, qu'est-ce que cela veut dire?...
» Est-ce la peur qui te rend muette? Allons,
» parle donc, morbleu!... »

Sœur Anne se lève et fait de nouveaux signes pour faire comprendre qu'elle ne parle pas. « Quel diable de femme est-ce là! » s'écrie Pierre, tandis que Leroux approchant toujours sa lanterne de la petite, dit en poussant un gros rire : « Oh! oh! camarades!... muette ou non,
» la poule a trouvé son coq, et l'œuf ne tardera
» pas à tomber. »

Cette plaisanterie est accueillie par un rire féroce des trois autres voleurs; et tous quatre ne cessent point de contempler la jeune muette qui, ne devinant pas la cause de leur gaieté, mais ne pouvant soutenir leurs regards, baisse timidement les yeux vers la terre et reste tremblante au milieu d'eux.

« Allons, laissons cette femme, reprend
» Pierre, c'est une pauvre sourde-muette... il
» ne faut pas nous en embarrasser... — Une
» sourde, » répond Leroux, dont les yeux brillent d'une expression effrayante, « c'est un vrai
» trésor qu'une femme comme cela... celle-ci

» est jolie... elle me plaît... j'en ferai ma com-
» pagne dès qu'elle se sera débarrassée de son
» fardeau... —Allons, Leroux, tu veux rire...
» — Eh non, mille tonnerres!... une sourde-
» muette, songez donc que c'est précieux dans
» notre état. »

Sœur Anne, toute tremblante, n'entend pas bien la conservation des voleurs; mais remarquant leur indécision et craignant qu'ils ne veuillent point lui accorder un asile, dont elle sent qu'elle a plus besoin que jamais, car le froid a engourdi tous ses membres, elle tire son trésor de son sein. Elle sait que la vue de l'argent aplanit toujours toutes les difficultés, elle tire une pièce de son petit sac et la présente, d'un air suppliant, à l'un des voleurs.

« Oh!... elle a de l'argent... et elle nous
» l'offre... c'est fort bien, c'est fort bien, par-
» bleu; donne... donne, la fille... » En disant ces mots, Pierre s'empare de la bourse que tenait sœur Anne, qui demeure interdite en se voyant arracher son trésor, tandis que les voleurs comptent avec avidité ce qu'il y a dans le petit sac.

« Trois pièces d'or, ma foi!... » s'écrie Jacques, et la figure des brigands exprime une joie féroce. « C'est plus que nous n'avons ga-
» gné depuis cinq jours!... — Quand je vous
» disais que la trouvaille n'était pas mauvaise,
» reprend Leroux. Allons, camarades, emme-
» nons cete femme dans notre retraite et allons
» nous réjouir!... »

En disant ces mots, le voleur prend sœur Anne par le bras et l'entraîne vers le milieu de la forêt; Jacques se charge du paquet, Pierre le suit, et Franck, le quatrième brigand, prenant la lanterne des mains de Leroux, va en avant pour éclairer la marche de ses compagnons.

La jeune fille avançait sans résistance au milieu des voleurs; ne devinant point l'horreur de sa situation, elle pensait qu'ils la conduisaient à leur demeure près de leurs femmes et de leurs enfans. Cependant, les traits farouches de ces quatre hommes, leurs manières brusques et hardies, les armes qu'ils portaient et la singularité de leurs discours, inspiraient à la pauvre petite une terreur dont elle n'était pas

maîtresse. Souvent, pour se rassurer, elle jetait sur eux un regard timide, espérant trouver sur leurs figures l'expression de la compassion et de la pitié ; mais lorsqu'elle levait les yeux, elle rencontrait aussitôt ceux de Leroux attachés sur elle et brillant d'une ardeur grossière. Les traits de cet homme ajoutaient encore l'effroi que ses manières causaient à la jeune fille : ses cheveux était crépus et de la couleur de son nom, que ses compagnons lui avait donné à cause de cela; ses yeux, d'un gris pâle, roulaient avec une vivacité étonnante dans leur orbite; sa bouche, sur laquelle errait toujours un sourire féroce, était surmontée d'épaisses moustaches de la couleur de ses cheveux, et une large cicatrice, qui prenait au-dessus du nez et descendait jusqu'au bas de l'oreille gauche, achevait de donner à sa figure quelque chose d'effrayant. Cet homme, un bras passé autour du corps de la jeune muette, la soutenait en la faisant marcher dans les sentiers de la forêt, tandis que les autres bandits, par leur air et leurs discours, augmentaient à chaque instant la frayeur de sœur Anne.

Les voleurs habitaient une misérable cabane, située dans le fourré de la forêt; ils y passaient, le jour, pour de pauvres bûcherons, ayant soin alors de cacher leurs armes dans un caveau qu'ils avaient creusé sous leur retraite. Mais la nuit ils s'armaient jusqu'aux dents, et se rendaient sur la route, où ils attaquaient les voya geurs, lorsqu'ils se croyaient en nombre suffisant.

Sœur Anne est surprise du chemin qu'il faut faire pour arriver à l'habitation de ces hommes, et plus encore des sentiers, à peine praticables, dans lesquels il faut passer. Enfin, après plus d'une heure de marche, on la fait descendre dans un fond et marcher entre d'épaisses broussailles. Bientôt on distingue une petite lumière qui sort d'une cabane, et les voleurs sifflant à plusieurs reprises, une femme ne tarde pas à leur ouvrir la porte.

La vue d'un être de son sexe a un moment rassuré sœur Anne ; mais lorsqu'elle regarde celle qui vient de paraître sur le seuil de la cabane, elle sent s'évanouir son espoir. L'aspect de la compagne des voleurs ne devait pas, en

effet, ramener le calme dans l'ame du malheureux voyageur : cette femme, d'une taille élevée, était d'une maigreur effrayante, et ses traits, fortement prononcés, avaient une expression de cruauté froide et calme qui semblait annoncer la plus complète insensibilité; son teint était livide; un fichu rouge couvrait sa tête et quelques lambeaux de vêtemens cachaient à peine son corps décharné.

« C'est nous.... nous voilà, Christine. » crient les voleurs en approchant de la cabane, « nous avons fait une prise, nous t'amenons » une compagne avec laquelle tu ne te dispu- » teras pas!...»

A ces mots, Christine faisant quelques pas dans la forêt et arrachant la lanterne des mains de Franck, va la mettre devant la figure de sœur Anne, et après l'avoir examinée attentivement pendant quelques minutes, dit d'une voix sombre : « Qu'est-ce que c'est que cela?...

» — Une femme, tu le vois bien... mais une » femme rare!.... une sourde-muette. — » Sourde-muette!... belle trouvaille, ma foi?... » et que voulez-vous faire de cela?... — Çà

» ne te regarde pas, » dit Leroux d'une voix qui retentit dans les échos de la forêt, « c'est » pour moi que j'ai pris cette femme.... elle » me plaît, elle me convient comme cela. Ne » t'avise pas de la regarder de travers, ou je » t'accroche au plus haut sapin de la forêt! »

Christine ne paraît pas effrayée de cette menace, elle continue à regarder la jeune fille, et s'apercevant de son état, un sourire ironique vient animer ses traits et elle murmure entre ses dents : « Tu seras sûr au moins d'avoir un » enfant. »

Un soufflet, qui fait reculer de trois pas la compagne des voleurs, est la seule réponse de Leroux à cette remarque de la hideuse Christine; celle-ci se rapproche d'un air menaçant; mais Pierre se met entre eux : « Allons, en- » fans, dit-il, c'est assez jouer comme cela, » il ne faut pas que la nouvelle venue mette » le désordre ici!... En avant, Christine, et » songe à nous donner vivement à souper, » nous avons faim comme des loups. »

Pendant cette altercation entre les voleurs et leur compagne, l'infortunée muette éprouve

un sentiment de frayeur, un effroi jusqu'alors étranger à son cœur : la vue de cette femme, le propos de ces hommes, dont elle commence à deviner la férocité; l'aspect de cette horrible retraite, tout se réunit pour lui donner une idée des dangers qui l'environnent; mais que fera-t-elle? que deviendra-t-elle? elle voudrait bien, maintenant, être loin de cette demeure, quitte à supporter dans la forêt toute la rigueur du froid. Mais il n'y a plus moyen de s'éloigner, et on ne lui rend pas son trésor; on lui a pris son argent et ses hardes; n'est-ce que pour un moment?.... elle n'ose l'espérer, et à chaque instant elle a quelque nouveau sujet de terreur.

Tout son corps frissonne, ses dents se choquent, ses genoux se dérobent sous elle. « Voyez, » dit Leroux en la soutenant, cette mégère a » fait peur à ma jolie voyageuse... Allons, » rassure-toi, ma petite, et entrons nous » chauffer. »

Les voleurs entrent dans la chaumière qui est divisée en deux parties : la première est celle où se tiennent habituellement les habitans de

cet horrible séjour ; c'est là qu'ils mangent et qu'ils se reposent sur des bottes de paille jetées dans un coin. Une cheminée dans laquelle est allumé un grand feu, échauffe cette pièce, qui est la plus grande et la plus belle de la cabane. Celle d'à côté, qui n'a pas de cheminée, mais seulement une croisée donnant sur la forêt, sert de chambre à Christine, et on y dépose les provisions ainsi que le bois qui alimente le foyer.

En entrant dans cette demeure sale et noircie par la fumée, à l'aspect de cette paille étalée dans un coin, de ces armes pendues le long des murs, de ce feu qui éclaire cette pièce, et devant lequel sont disposés plusieurs quartiers de viande qui rôtissent pour le souper des voleurs, sœur Anne n'a plus la force d'avancer, et Leroux la porte devant le feu, en lui disant : « Remets-toi, réchauffe-toi, et le souper te » redonnera des forces... — Imbécille, qui » lui parle comme si elle pouvait l'entendre, » dit Jacques. — C'est vrai, mais on oublie » toujours cela... — Et comment savez-vous » qu'elle est sourde? dit Franck ; elle fait sem» blant peut-être... Elle pourrait n'être que

» muette... — Alors il faudrait qu'on lui eût
» coupé la langue, dit Leroux ; mais il est
» bien facile de voir qu'elle l'a tout entière ;
» et puisqu'elle ne peut pas parler, c'est parce
» qu'elle est sourde. Ah ! vous ne comprenez
» pas çà, vous autres ; mais, moi, qui ai voyagé,
» je suis moins bête que vous, et je sais que
» les sourds-muets ne sont muets que parce
» qu'ils n'entendent pas. D'ailleurs examinez
» cette femme... Il est bien facile de voir
» qu'elle n'entend rien de ce que nous disons. »

Depuis son entrée dans la chaumière, sœur Anne, abattue par la terreur, les souffrances et la fatigue, semblait en effet insensible à tout ce qui se passait autour d'elle. Cependant elle entendait fort bien la conversation des brigands ; mais en apprenant qu'ils la croient sourde, un secret pressentiment l'engage à ne pas détruire leur erreur. Persuadés qu'elle ne peut les entendre, ils ne se gêneront pas pour parler devant elle de leurs projets, de leurs desseins ; elle saura ce qu'elle doit craindre ou espérer, et peut-être, sans le vouloir, lui fourniront-ils l'occasion de s'échapper. Cet espoir soutient le

courage de la jeune fille, et elle tâche de cacher l'émotion que lui causent les discours des voleurs.

Les brigands ont quitté leurs armes, et, en attendant que le souper soit prêt, ils s'entretiennent de leurs hauts faits. La pauvre petite voit avec horreur qu'elle est au milieu de scélérats capables de tous les crimes. Mais c'est dans l'excès même de son désespoir qu'elle puise son courage; et, connaissant enfin l'étendue des périls qui la menacent, elle sent que ce n'est que par la ruse et l'adresse qu'elle pourra s'y soustraire. Si la mort ne frappait qu'elle, elle ne la redouterait pas; mais elle veut sauver l'existence de l'être qu'elle porte dans son sein; l'amour maternel a produit des actes d'héroïsme : c'est encore ce sentiment qui soutient sœur Anne et lui donne la force de supporter son affreuse situation.

Christine dresse une table au milieu de la chambre, et la couvre de viande, de verres et de bouteilles; les voleurs s'asseyent autour et se mettent à souper en se livrant à leur brutale joie. Sœur Anne reste assie devant le feu, Leroux place devant elle du vin, du pain et de la

viande rôtie; elle le remercie d'un geste de tête, et s'efforce de manger un peu, pour reprendre des forces et cacher sa terreur.

« Vous voyez bien cette femme-là, » dit Leroux à ses camarades, « eh bien ! je gage » qu'elle est douce comme un agneau.. j'en » ferai tout ce que je voudrai !... — Ne te fie » pas à la mine, » dit Christine en s'asseyant auprès des voleurs; « avec ces airs-là on enjôle » les hommes.... mais les figures sont trompeuses... — La tienne ne l'est pas, car tu as » bien l'air de la sœur de Lucifer !... »

Cette plaisanterie fait rire tous ces messieurs; ils remplissent leurs verres et les vident rapidement; plus ils boivent, plus ils parlent; l'horrible Christine leur tient tête; Leroux seul, occupé de sœur Anne, conserve un peu plus de sang-froid.

« D'où pouvait venir cette femme? dit l'un » des voleurs; elle n'a pas l'air de travailler » aux champs... — Parbleu, c'est quelque » fille que l'on aura séduite ! son amant l'a » quittée, et elle court le monde pour le » retrouver..... c'est l'histoire de toutes les

» demoiselles qui écoutent les galans ! »

Sœur Anne essuie des larmes qui vont couler de ses yeux, car son cœur lui dit que cet homme ne s'est pas trompé.

« Morgué, dit Christine, si j'avais une fille » et qu'elle eût le malheur de faire un faux » pas.. je l'étranglerais de mes mains!... — » Voyez-vous cà ! dit Jacques; c'est dommage » que tu n'aies point d'enfans, ils auraient été » beaux !

» — Que cette femme soit ce qu'elle vou- » dra, dit Leroux, elle ne sortira plus d'ici... » et toi, Christine, ne va pas lui manquer, ou » rappelle-toi ce que je t'ai promis! — Je me » moque bien de ta mijaurée.-. tiens, tu ferais » bien mieux de tâcher de la consoler... on » dirait qu'elle pleure maintenant... donne- » lui donc un baiser.

» — Et nous donc! disent les autres voleurs, » échauffés par les fumées du vin; nous la » consolerons aussi... allons embrasser cette » jolie m uette, il faut l'égayer un peu. »

En disant ces mots, les trois camarades de Leroux se sont levés pour aller vers sœur Anne; mais celui-ci se plaçant entre eux et elle, e

prenant un pistolet de chaque main, arrête ses compagnons, en leur criant d'une voix formidable : « N'approchez pas, corbleu, ou je vous
» tue !... cette femme est à moi, c'est moi qui
» l'ai trouvée sur la route, lorsque vous pas-
» siez comme des imbécilles sans l'apercevoir ;
» c'est moi qui ai voulu l'amener ici, j'ai dé-
» claré que j'en ferais ma femme, et, mort de
» ma vie! le premier qui la toucherait mourrait
» de ma main. »

Ces mots arrêtent les voleurs, ils connaissent leur compagnon, ils savent que l'effet suivra de près la menace, et se contentent de rire de la jalousie de Leroux, tandis que sœur Anne, que cette scène a glacée d'effroi, se recule dans le coin de la salle et se jette à genoux devant les voleurs.

Leroux va près d'elle, tâche de la tranquilliser; mais, de crainte de nouvelle entreprise de la part de ses camarades, il la fait passer dans l'autre pièce, et, lui montrant un mauvais grabat, lui fait signe de s'y reposer, puis sort en refermant la porte sur elle.

Sœur Anne est seule dans cette petite pièce,

où il n'y a pas de lumière : mais la cloison, mal jointe, laisse percer celle de la pièce voisine et permet de distinguer auprès de soi. La jeune fille, qui a feint de se coucher sur le grabat, se relève bientôt, et, prêtant une oreille attentive, écoute ce que disent les voleurs; ils continuent de boire et de chanter. Si pendant ce temps elle pouvait s'échapper!... Elle tâtonne autour d'elle.... elle sent une fenêtre.... elle doit donner sur la forêt, et la pièce est au niveau du sol, il sera donc facile de se sauver par là... Mais bientôt sa main touche de forts barreaux qui s'opposent à son passage.... Pauvre petite! elle éprouve un déchirement plus cruel que toutes les souffrances qu'elle a endurées jusqu'alors. Au moment de croire recouvrer sa liberté, perdre cette dernière espérance... ne plus entrevoir le moyen de sortir de cet affreux repaire, c'est mourir une seconde fois!.... Elle tombe anéantie sur la couchette, et tâche d'étouffer dans ses mains les gémissemens qui s'échappent de son sein.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

SOEUR ANNE.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE JUDENNE,
Rue du Rempart des Moines, 19.

SOEUR ANNE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment,
Chagrins d'amour durent toute la vie!

TOME QUATRIÈME.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN, CATTOIR ET COMP.

1837.

SOEUR ANNE.

CHAPITRE PREMIER.

L'étranger.

La nuit se passe ainsi, les voleurs se sont endormis devant le feu, et, heureusement pour sœur Anne, leur infâme compagne en a fait autant, et n'est point venue reprendre sa place sur la couchette où la jeune fille passe la nuit, l'oreille au guet, frémissant au moindre bruit qui se fait dans la chambre voisine et priant le Ciel de lui envoyer des libérateurs.

Au point du jour les voleurs s'éveillent, ils se hâtent de cacher leurs armes, puis se rendent dans la forêt pour y travailler comme les bûcherons. Avant de s'éloigner, Leroux va voir

sœur Anne, il lui sourit, lui passe la main sous le menton, et murmure entre ses dents : « Ce » soir, ma belle, je te dirai deux mots. » Il faut que l'infortunée reçoive ces horribles caresses !... Ce n'est pas sans effort qu'elle retient son indignation; mais il est parti, il suit ses compagnons en recommandant à Christine de veiller sur la jeune femme.

Quand sœur Anne est seule avec la compagne des voleurs, il faut qu'elle supporte l'humeur de cette mégère, qui, jalouse de sa présence, cherche à s'en venger en accablant la jeune fille de mauvais traitemens, trop sûre que celle-ci ne pourra pas s'en plaindre. Elle se rit de ses larmes, de ses prières, et la pauvre petite sent qu'il faudra mourir si elle ne peut bientôt se sauver de cet horrible séjour.

A la nuit, les quatre brigands reviennent, ils mangent un morceau, puis reprennent leurs armes, Leroux seul ne les imite pas. « Eh » bien, est-ce que tu ne te prépares pas à venir » en course avec nous? » lui disent ses compagnons. « — Non, non... pas encore... j'irai » vous rejoindre... mais ce soir je suis bien aise

» de dire deux mots à ma petite muette. »

En disant cela, un affreux sourire brillait dans les yeux du bandit, qui les reportait à chaque minute sur sœur Anne.

« Ah! bon, j'entends! dit Pierre; nous te » passons cela pour aujourd'hui, mais il ne faut » pas que l'amour fasse oublier le devoir. — Et » s'il passait quelque bonne chaise de poste, dit » Jacques, nous ne serions pas en état d'atta- » quer... — Bah!... il ne va pas justement vous » en venir ce soir; d'ailleurs je vous dis que je » vous rejoindrai!... — Bon, bon, nous nous » passerons bien de lui, dit Franck, et s'il » vient quelque bonne prise ce sera pour nous » et il n'en aura rien. — C'est trop juste, ca- » marades. »

Les voleurs s'éloignent, regardant en riant la jeune muette, qui ne devine pas encore le danger qui la menace, ni ce que signifie le sourire des brigands. Cependant, en voyant que Leroux ne suit pas ses compagnons, elle se sent frémir et ses yeux se portent sur Christine, comme si elle espérait un appui dans cette femme, mais celle-ci, après l'avoir regardée aussi d'un air moqueur

ainsi que Leroux, rentre dans la seconde pièce, dont elle ferme avec force la porte sur elle.

Sœur Anne a fait un mouvement pour suivre la compagne des voleurs; mais, lorsqu'elle en voit l'impossibilité, elle retombe sur la paille sur laquelle elle était assise, un tremblement convulsif l'agite... elle est seule avec le brigand.

Leroux s'assied devant la cheminée, dont il attise le feu, puis il allume une pipe, et fume pendant quelques momens, ne s'interrompant que pour boire et pour regarder sœur Anne. Celle-ci est tremblante dans le coin de la pièce où elle est assise, afin d'être le plus loin possible du voleur, qui jette sur elle des regards enflammés, en s'écriant de temps à autre : « Fort » bien, mille tonnerres!... des yeux superbes.... » de belle dents.... elle sera mieux encore dans » quelques mois, mais c'est égal... Et ces ni- » gauds, qui ne voyaient pas cela... Oh! oh! » je ne vous la céderai pas, camarades!..... » nous n'avons pas souvent de telles prises... »

Ces paroles ajoutent à l'effroi de la pauvre muette; il redouble encore lorsque Leroux, qui n'est pas resté uniquement pour fumer et boire,

lui fait signe de s'approcher de lui, elle feint de ne pas le comprendre et baisse les yeux. Alors le voleur se lève et s'avance vers elle.... La jeune fille respire à peine!... Le brigand se jette près d'elle sur la paille; elle veut se lever et s'éloigner de lui... mais il la retient avec force, en passant son bras autour de sa taille, et approche de sa tête son horrible figure... La pauvre petite met sa main devant ses yeux pour ne point voir ceux du bandit.

« Eh, eh! on dirait qu'elle tremble, » dit Leroux en laissant échapper quelques éclats d'une joie féroce, « vraiment, ma chère, il ne » te va pas de faire la cruelle... on voit bien que » tu ne l'as pas toujours été!... »

En disant ces mots, il s'approche davantage, voulant prendre un baiser sur les lèvres de la jeune fille; mais celle-ci, retrouvant son courage, le repousse avec force, et, profitant de sa surprise, se lève vivement et va se placer à l'autre bout de la chambre, mettant devant elle la table sur laquelle soupent les voleurs.

Leroux la regarde avec étonnement, mais il se contente de sourire de nouveau en disant :

« Ah! tu fais la méchante!... c'est vraiment
» drôle!.. Est-ceque tu penserais me résister? »

Le voleur se lève, marche vers sœur Anne, d'un coup de pied envoie la table à l'autre bout de la chambre; puis saisissant la jeune muette, qui se débat en vain, il l'enlève dans ses bras et la reporte sur la paille qu'elle vient de quitter. Sœur Anne rassemble tout son courage, toutes ses forces pour résister au brigand qui veut triompher d'elle, et qui, après avoir ri de la défense qu'elle lui oppose, devient enfin furieux de la résistance opiniâtre qu'il trouve dans cette jeune femme. Cette lutte horrible dure depuis long-temps, mais l'infortunée sent ses forces diminuer... Les larmes, les sanglots l'étouffent, elle va devenir la proie du scélérat qui la presse... lorsque tout-à-coup on frappe à coups redoublés à la porte de la cabane.

« Au diable ceux qui viennent maintenant!
» s'écrie le voleur; les camarades le font exprès;
» mais je ne leur ouvrirai pas. »

Dans ce moment une voix étrangère se fait entendre et prononce ces mots : « Ouvrez, de grâce.
» Sauvez-moi, vous serez bien récompensés... »

Cette voix n'est pas celle d'aucun des compagnons de Leroux. Le voleur demeure interdit. Il écoute avec effroi, tandis que sœur Anne se jette à genoux et remercie le ciel qui vient de la sauver.

Christine sort vivement de l'autre pièce et court à Leroux d'un air inquiet : « On frappe, » entends-tu! c'est une voix étrangère...—Eh » oui! morbleu, je l'entends bien... Va regar- » der par la fenêtre, tâche de voir si c'est un » homme seul. » Christine va et revient bientôt en disant : « Oui, il est seul. — En ce cas, » ouvrons, dit Leroux; mais de la prudence en » attendant le retour de nos amis. »

Après avoir replacé la table au milieu de la chambre, Leroux reprend sa pipe, va s'asseoir devant le feu, et Christine ouvre la porte de la masure à la personne qui vient de frapper.

L'étranger qui entre dans la chaumière est un homme âgé, dont la mise annonce l'aisance et les manières un rang distingué; mais il est sans chapeau, ses vêtemens sont en désordre, et la pâleur de son visage annonce l'effroi qui l'agite; il se précipite dans l'intérieur de la ca-

bane et ne semble respirer que lorsqu'il en voit la porte se refermer sur lui.

« Pardon... pardon, braves gens, » dit-il en s'adressant à Leroux et à Christine, « je vous » ai dérangés, j'ai troublé votre repos sans » doute!... mais en m'accordant un asile vous » me sauvez la vie.

» — Comment donc cela, Monsieur? dit » Leroux d'un air d'intérêt. — Je viens d'être » attaqué, mes amis... là-bas sur la route qui » traverse la forêt; j'étais dans ma voiture avec » mon domestique, le postillon fouettait les » chevaux... Tout-à-coup des brigrands sortent » de la forêt, et, s'élançant à la tête des che- » vaux, tirent, à bout portant, sur le postillon; » le malheureux est tombé mort!... La voiture » s'arrête, ils m'en font descendre, ainsi que » mon demestique, et l'un des voleurs y monte » pour la visiter; c'est pendant ce temps que, » profitant d'un moment où ces misérables » n'avaient pas les yeux sur moi, je me suis » enfoncé dans la forêt, choisissant toujours » les sentiers les plus épais... enfin je suis

» parvenu jusqu'ici; la lumière que j'ai vue
» m'a guidé et j'ai frappé à votre porte...

» — Vous avez fort bien fait, Monsieur, » dit Leroux en regardant Christine d'un air significatif. « Asseyez-vous là devant le feu; re-
» mettez-vous, chauffez-vous...

» — Ah! vous êtes trop bon, » dit le voyageur en allant s'asseoir devant la cheminée,
» mais mon malheureux domestique!.. qu'en
» auront-ils fait!. sera-t-il donc aussi leur vic-
» time ?... — Oh ! ce n'est pas présumable !...
» Après l'avoir volé, ils l'auront laissé libre...
» Ils n'ont tué le postillon que pour le forcer à
» s'arrêter... Oh ! je connais cela... on vole si
» souvent dans cette maudite forêt!... — Je
» n'aurais pas dû prendre cette route... ce n'é-
» tait pas mon chemin!... Mais j'ai voulu con-
» naître ce pays !... — Et ces coquins, vous
» ont-ils volé, vous, Monsieur? — Non, grâce
» au ciel; ils allaient le faire, sans doute,
» quand je me suis sauvé... J'ai du moins con-
» servé mon porte-feuille et ma bourse... —
» C'est, ma foi, fort heureux, » dit Leroux en regardant de nouveau Christine. « Allons, Mon-

» sieur, il faut prendre votre parti et tâcher d'ou-
» blier cet événement... Nous vous traiterons
» de notre mieux, car il ne faut pas songer à
» sortir d'ici avant le jour; ce serait fort im-
» prudent!... — Ce n'est pas non plus mon in-
» tention, et si vous me permettez de rester...
» — Comment donc! mais avec grand plai-
» sir!... Allons, Christine, alerte, prépare le
» souper de notre hôte. »

Pendant toute cette conversation, sœur Anne n'a pas cessé d'examiner l'étranger, dont la figure, quoique sévère, lui inspire de l'intérêt et du respect. Elle frémit en songeant que cet homme n'a échappé à un péril que pour tomber dans un autre. Connaissant maintenant toute la scélératesse des habitans de la masure, elle tremble pour les jours du voyageur; et ses regards, constamment attachés sur lui, semblent vouloir lui faire connaître les dangers qui l'environnent.

Mais l'étranger n'a pas encore vu la jeune fille qui est assise à terre dans un coin de la chambre; à peine remis de l'émotion qu'il vient d'éprouver, il se rapproche du feu et ne

jette que rarement quelques regards autour de lui.

« C'est vraiment fort heureux que les voleurs » ne vous aient pas poursuivi, » dit Leroux en offrant au voyageur un verre de vin. « — Mais ce qui, je crois, m'a sauvé, c'est que dans ce « moment j'ai entendu un grand bruit de che- » vaux... — Ah! vous avez entendu un bruit » de chevaux? » demande Leroux avec inquiétude. « — Oui... je l'ai cru, du moins... J'é- » tais si troublé... C'étaient peut-être d'autres » brigrands ou la maréchaussée qui doit être à » leur poursuite... — Mais... en effet, cela » pourrait bien être... — J'ai fait la guerre » autrefois, mais j'avoue que je n'aime pas la » rencontre des voleurs : contre de tels miséra- » bles la valeur est souvent inutile... D'ail- » leurs, je n'avais pas d'armes sur moi... — » Ah! vous n'avez pas d'armes?... — Non, » mes pistolets étaient dans la voiture, mais ils » ne m'ont pas laissé le temps de les pren- » pre... »

Leroux paraît réfléchir. Depuis que l'étranger lui a dit qu'il avait cru entendre sur la

route un grand bruit de chevaux, il n'est plus aussi tranquille.

« Vous êtes bûcheron, sans doute, dit le » voyageur. — Oui, Monsieur, je suis bû- » cheron… et voilà ma femme, » dit Leroux en montrant Christine qui dressait le souper sur la table. « — Et vous n'avez pas peur, au » milieu de cette forêt? — Ah! de quoi vou- » lez-vous que nous ayons peur, nous autres!… » — Nous ne sommes pas assez riches pour » tenter les voleurs!… Allons, Christine, dé- » pêche-toi… Monsieur aura besoin de se re- » poser quand il aura soupé. — Oh! ne la » pressez pas tant. »

L'étranger, qui est plus calme, commence à regarder avec plus d'attention autour de lui, et, en examinant la pièce où il est, il aperçoit enfin sœur Anne, assise sur un tas de paille, et dont les yeux sont fixés sur les siens avec une expression qui ne permettait pas de ne point la remarquer.

Le voyageur, surpris, considère quelque temps avec intérêt les traits pâles et flétris de

la jeune muette, et semble étonné de la façon singulière dont elle le regarde.

« Quelle est cette jeune fille? » dit-il en s'adressant à Christine; « je ne l'avais pas encore » aperçue. — Cà!... oh! ce n'est pas grand'chose! répond la grande femme d'un ton sec. « — Est-ce » que ce n'est pas votre enfant? — Non, Mon- » sieur, dit Leroux, c'est une malheureuse » sourde-muette que j'ai trouvée dans la fo- » rêt, et que nous avons recueillie par charité... » elle est sur le point d'être mère... j'en ai eu » pitié. — Cela vous fait honneur, Monsieur ; » cette infortunée! si jeune!... avec des traits » si doux... vous n'avez pu savoir d'où elle ve- » nait, ni le nom de ses parens ?... — Que » diable voulez-vous qu'on sache d'une femme » muette et sourde!... Au reste, peu m'im- » porte! elle est aussi, je crois, presque im- » bécille, mais je la garderai ici. »

En entendant ces mots, sœur Anne se lève et s'avance doucement vers l'étranger, qu'elle regarde toujours avec un air d'intérêt mêlé de compassion. « Eh bien! que fait-elle donc ? » dit Leroux, la pauvre fille a vraiment perdu

» la raison. Allons, Christine, fais-la rentrer » dans l'autre chambre, il est temps qu'elle » aille se reposer. »

Christine pousse rudement la petite muette pour la faire aller dans la seconde pièce. Ce n'est qu'à regret que sœur Anne se décide à s'éloigner... elle ne voudrait pas perdre de vue ce voyageur auquel elle porte le plus vif intérêt, mais il faut obéir. Elle marche lentement vers l'autre pièce en regardant toujours l'étranger, qui semble ému de son attention à le considérer, et la suit des yeux jusqu'à ce que la porte de la chambre du fond se referme sur elle.

Christine est entrée avec sœur Anne dans la seconde chambre; elle regarde à la croisée, et semble inquiète de ne point voir revenir les voleurs. La jeune muette s'est jetée sur la couchette, non pour chercher le repos, mais pour rêver au moyen de sauver l'étranger en l'avertissant du danger qu'il court s'il reste dans la cabane. Mais comment pourra-t-elle s'approcher et se faire comprendre?... Dans ce moment Leroux vient aussi dans la chambre dont

il ferme la porte sur lui avec précaution, puis il s'approche de Christine, et, grâce à l'idée qu'ils ont que sœur Anne ne peut les entendre, celle-ci est bientôt au fait de leurs projets.

« Eh bien! tu ne les entends pas venir, dit » Leroux. — Non, je n'entends rien... — C'est » bien singulier, depuis le temps que cet homme » est arrivé, que peuvent-ils faire encore dans » la forêt? Je ne suis pas tranquille... ce voya- » geur a parlé de chevaux, de maréchaussée... » si nos amis étaient arrêtés... — Diable!..... » nous auraient-ils vendus?... — Écoute, » quand cet étranger aura soupé et dormira, » je sortirai pour tâcher de savoir des nouvelles. » Si les camarades sont dans la forêt, je sais » où je les trouverai. S'ils sont pris ou partis, » nous profiterons du sommeil de l'étranger » pour nous en défaire, et, avec ce qu'il a sur » lui, nous ne ferons pas mal de nous mettre » aussi à l'abri du danger en quittant la forêt. » — C'est bien pensé; fais souper cet homme, » qu'il s'endorme, puis à ton retour nous agi- » rons... en attendant, je vais me jeter sur le » lit et me reposer un peu. — Oui, oui, sois

» tranquille, je t'éveillerai quand j'aurai be-
» soin de toi. »

Leroux va rejoindre le voyageur, et la hideuse Christine se jette sur la couchette à côté de sœur Anne. Il faut que celle-ci sente auprès d'elle cette femme qui calcule un meurtre avec la froideur la plus révoltante; mais la pauvre petite ne bouge pas, elle a entendu toute la conversation de ces monstres, elle n'a pas perdu un mot de leurs projets et elle espère encore sauver l'étranger : une seule pensée l'agite, c'est la crainte que les trois autres voleurs ne reviennent, car alors tout serait perdu, il faudrait voir périr le malheureux voyageur ou mourir avec lui.

A peine Christine est-elle sur le lit, qu'un ronflement prolongé annonce son sommeil. Sœur Anne se lève alors doucement, s'éloigne de la couchette et va appliquer ses yeux contre une fente de la cloison par où elle peut voir dans l'autre pièce.

L'étranger soupe tranquillement, Leroux tâche de lui tenir compagnie; mais à chaque instant, il écoute avec inquiétude s'il n'en-

tend pas de bruit dans la forêt, et paraît désirer que le voyageur veuille bientôt se reposer. Sœur Anne peut à son aise considérer les traits du vieillard, et plus elle le regarde, plus elle éprouve pour lui un sentiment d'intérêt, d'attachement qui ne semble pas naître seulement de la situation dans laquelle il se trouve. Au moindre bruit causé par le vent qui agite les arbres ou fait tomber les branches sèches, la jeune fille éprouve une terreur mortelle, croyant voir revenir les trois brigands, tandis qu'au contraire la joie se peint alors dans les regards de Leroux, qui court écouter à la porte, espérant entendre ses compagnons.

« Attendriez-vous du monde ? lui dit l'é-
» tranger. — Non, Monsieur, non, personne...
» c'est la crainte des voleurs qui me fait écou-
» ter ainsi... mais je commence à croire qu'ils
» ne vous ont pas poursuivi et vous pourrez
» dormir tranquillement. — Je vais me reposer
» jusqu'au point du jour, alors vous voudrez
» bien me servir de guide pour trouver le pro-
» chain village. — Oui, Monsieur, avec grand
» plaisir... mais dormez à votre aise, le jour

» est encore éloigné... Voilà le seul lit que je
» puisse vous offrir, c'est de la paille fraîche...
» Je suis fâché de ne pouvoir vous coucher
» mieux que cela, mais nous sommes si pau-
» vres !... — Oh ! je serai fort bien, ne vous
» inquiétez nullement de moi. »

En disant cela l'étranger va s'étendre sur la paille où il cherche le repos, et Leroux reste devant le feu, tournant la tête de temps à autre, pour regarder si le voyageur s'endort. La jeune muette, l'œil toujours fixé contre l'ouverture de la cloison, ne perd de vue ni l'étranger ni le voleur, et prie le ciel pour que Christine ne s'éveille pas.

Enfin le voyageur paraît sommeiller, et Leroux se lève pour aller prendre ses armes dans le caveau, dont l'ouverture est fermée par une planche et masquée par un monceau de paille, Sœur Anne frémit... Si le voleur allait sur-le-champ assassiner le vieillard... Mais non, après avoir refermé le caveau, il sort doucement de la masure en murmurant : « Allons au rendez-
» vous ordinaire, et, s'ils n'y sont pas, reve-
» nons vite ici. »

Leroux ouvre doucement la porte de la cabane et disparaît. Le moment d'agir est arrivé: la jeune muette rassemble tout son courage et sort de la chambre en marchant avec précaution, de crainte d'éveiller Christine, puis en referme la porte à double tour, afin de l'empêcher de sortir, dans le cas où elle s'éveillerait. La flamme qui brille encore dans l'âtre éclaire seule la chambre où dort le voyageur. Sœur Anne va près de lui et lui prend le bras qu'elle serre avec force. Le vieillard s'éveille... il voit avec étonnement cette jeune fille penchée vers lui, et dont tous les traits expriment la plus affreuse anxiété; il va parler... elle pose vivement un doigt sur sa bouche, et regardant autour d'elle avec terreur, ses regards lui recommandent le plus profond silence... L'étranger se lève et attend avec inquiétude l'explication de cette scène mystérieuse.

Sœur Anne court au caveau... Elle parvient à en soulever l'ouverture, prend dans l'âtre un morceau de bois enflammé dont elle se sert pour l'éclairer, puis, faisant signe au voyageur d'approcher, lui fait voir dans l'intérieur du caveau

des armes, des vêtemens de toute espèce, et le sang dont ils sont couverts atteste comment les voleurs s'en sont emparés.

Le voyageur frémit : « Grand Dieu! dit-il, » suis-je donc dans le repaire des brigands!... » La jeune fille fait un signe affirmatif, puis court vers la paille, et lui indique que pendant son sommeil on doit revenir pour l'assassiner.

L'étranger s'empare aussitôt d'une paire de pistolets qu'il trouve à l'entrée du caveau : « Du moins, dit-il, je vendrai chèrement ma » vie... Mais toi, pauvre femme... comment » vas-tu faire?... »

Sœur Anne ne lui laisse pas le temps d'achever : elle court ouvrir la porte de la cabane, et lui indique qu'il faut se hâter de fuir et qu'elle l'accompagnera. L'étranger la prend par la main... ils sortent de la masure... En ce moment la compagne des voleurs, qui a entendu du bruit, se lève et veut sortir de sa chambre; se voyant enfermée, elle crie, appelle Leroux, court vers la fenêtre qui donne sur la forêt, et aperçoit l'étranger et la jeune fille qui passent alors devant elle.

« Malédiction!... ils vont fuir... » s'écrie Christine, en s'efforçant d'ébranler les barreaux de la fenêtre. Le vieillard dirige sur elle un de ses pistolets; mais sœur Anne l'arrête en lui faisant comprendre que le bruit de cette arme attirerait les voleurs. L'étranger sent qu'elle a raison; ils fuient, et, laissant l'horrible femme les accabler d'imprécations, ils sont bientôt éloignés de la demeure des brigands.

Après avoir erré pendant près d'une heure dans les détours de la forêt, tremblans, au moindre bruit, de rencontrer Leroux et ses compagnons, les fugitifs distinguent les pas de plusieurs chevaux... Ce ne peut être que la maréchaussée envoyée à la recherche des brigands. L'étranger et la jeune fille se dirigent du côté d'où part le bruit.. Bientôt un homme passe près d'eux en fuyant : c'est Leroux que poursuit un cavalier. Un autre homme à cheval accourt et s'écrie en voyant l'étranger : « Voilà mon maître!... Grâce au ciel, les co-» quins ne l'ont pas tué. » Le voyageur indique aux gardes la retraite des brigands, puis, montant sur un cheval que lui amène son do-

mestique, prend en croupe la jeune femme qui l'a sauvé, et ils s'éloignent au grand trot de la forêt.

Pendant la route l'étranger ne cesse de remercier sa libératrice qui rend grâce au ciel de ce qu'elle n'est plus au pouvoir des voleurs.

Le domestique apprend à son maître que, quelques momens après sa fuite dans la forêt, la maréchaussée a paru. Les brigands n'ont plus songé qu'à se sauver; mais, atteints bientôt, deux sont morts en se défendant. Alors prenant les deux chevaux que les voleurs avaient déjà dételés de la chaise, le domestique était monté sur l'un et s'était joint aux gardes qui battaient la forêt pour tâcher de retrouver son maître.

Le péril passé est bientôt oublié. On arrive à un bourg assez considérable, et les voyageurs frappent à une ferme où l'on s'empresse de les recevoir et de leur prodiguer tous les soins. C'est surtout la jeune muette qui a besoin de prompts secours. La situation affreuse dans laquelle elle s'est trouvée depuis deux jours, le danger auquel elle vient d'échapper, l'effort de courage qu'elle vient de faire dans cette nuit

sur le général des yeux supplians et déjà pleins de larmes.

« Allons, allons, calme-toi, morbleu, » dit le général en prenant la main de sa nièce......
» te voilà déjà aux champs, comme si je devais
» faire ton malheur : est-ce que tu ne veux pas
» te marier?... — Mais... je ne dis pas cela,
» mon oncle. — Alors, pourquoi donc cet ef-
» froi en apprenant que je songe à te donner
» un mari? — Mais.... c'est que... je veux...
» je ne voudrais pas... — Tu veux? tu ne vou-
» drais pas!... Hom! les femmes ne peuvent
» jamais parler clairement... Pourquoi ne pas
» me dire tout de suite que tu ne veux épouser
» que Frédéric? — Ah! mon oncle... vous sa-
» vez... — Il faudrait que je fusse aveugle pour
» ne pas voir cela; et ce beau monsieur qui s'a-
» vise d'aimer ma nièce... et qui soupire, qui
» se désole au lieu de venir tout bonnement me
» demander sa main... — Ah! mon cher on-
» cle.... vous voudrez donc bien?... — Par-
» bleu, est-ce que j'ai l'habitude ne pas vou-
» loir ce qui te plaît.... — Mais ce mariage
» avec ce colonel?.. — C'est un conte inventé

» par mon vieil ami, je ne sais pas trop pour-
» quoi; mais enfin il est venu me trouver et
» m'a supplié de le laisser dire cela : il a bien
» fallu le laisser agir, quoique je ne com-
» prenne rien à tous ces mystères, et qu'il me
» semble que lorsque deux jeunes gens s'ai-
» ment et se conviennent, il n'y a pas besoin
» de marches et de contremarches pour les ma-
» rier. N'importe, Montreville a sa tactique,
» dont il ne veut pas s'écarter. Ne va pas dire
» cela à Frédéric surtout, car son père m'en
» voudrait; mais à son retour, qui doit être
» prochain, je mets fin à ces mensonges, et je
» t'unis à ton amant qui finirait par se rendre
» malade à force de soupirer. »

Constance embrasse son oncle et le quitte, encore embellie par la certitude du bonheur. Bientôt Frédéric revient près d'elle et s'informe avec inquiétude de ce que lui a dit le général.

Constance tâche de dissimuler sa joie : la femme qui aime le plus n'est pas fâchée quelquefois d'inquiéter un peu son amant, car dans les tourmens qu'il éprouve elle voit de nouvelles preuves de son amour.

terrible; tous ces événemens ont accablé l'infortunée qui n'est plus en état de se soutenir. On la porte dans un bon lit, les habitans de la ferme apprenant la situation dans laquelle se trouvait cette jeune femme et ce qu'elle a fait pour sauver le voyageur, lui témoignent le plus tendre intérêt, et l'étranger ne se livre au repos que lorsqu'il est certain que rien ne manque à sa libératrice.

Le lendemain on a ramené la voiture trouvée sur la route : l'étranger pourrait partir, mais sœur Anne est en proie à une fièvre ardente; il ne veut pas s'éloigner sans être rassuré sur son existence. Le meilleur médecin des environs est mandé : l'inconnu prodigue l'or pour que la jeune muette ait tous les secours que réclame son état. Il passe une partie de la journée dans sa chambre, il joint ses soins à ceux des habitans de la ferme.

Sœur Annè voit tout ce que l'étranger fait pour elle, et son cœur en est vivement touché. Malgré le mal qui l'accable, elle s'empare d'une des mains du voyageur et la presse avec reconnaissance.

« Pauvre femme, dit l'étranger vivement » ému, je ne vous quitterai pas que je ne sois » tranquille sur vos jours... J'aurais voulu » vous emmener dans ma voiture et vous con- » duire à votre destination... Que puis-je faire » pour vous?... Vous m'entendez, je le vois » bien; vous n'êtes privée que de la parole; » mais savez-vous écrire? » La jeune muette fait un signe négatif, puis, tout-à-coup, un souvenir semble la ranimer; elle fait un mouvement avec la main, comme si elle voulait tracer des caractères. Le vieillard lui présente une plume, du papier... elle ne peut s'en servir; il lui donne un morceau de craie; se soulevant alors de son lit, elle se penche sur une table placée auprès, et parvient, non sans effort, à tracer avec la craie le nom de *Frédéric*, puis, désignant ce nom en secouant tristement la tête, ses yeux semblent dire : Voilà tout ce que je sais...

Le voyageur paraît vivement surpris en lisant le nom que la jeune femme vient de tracer sur le bois. Il semble réfléchir quelques momens, ses yeux se reportent sur sœur Anne

avec plus d'intérêt.... mais la jeune muette y trouve moins de douceur et une expression de sévérité qu'elle ne peut définir.

« Et votre nom, dit l'étranger, ne savez- » vous pas l'écrire? » Sœur Anne fait un signe de tête, et trace de nouveau le nom de Frédéric.

Le voyageur paraît fortement préoccupé tout le reste de la journée; lorsqu'il regarde la jeune fille, il tombe dans de profondes rêveries. Pendant cinq jours l'état de sœur Anne laisse craindre pour sa vie, et l'étranger ne quitte point la ferme. Au bout de ce temps un mieux sensible se déclare, le médecin répond des jours de la malade, mais il annonce que, pendant longtemps, sa faiblesse devant être extrême, il y aurait de l'imprudence à elle à quitter la ferme avant le moment qui doit la rendre mère.

En apprenant cela, les yeux de sœur Anne se remplissent de larmes; elle craint d'être à charge aux bonnes gens qui l'ont reçue; mais l'étranger s'empresse de la consoler. « J'ai » pourvu à tout, » lui dit-il, « attendez en ces » lieux le rétablissement de votre santé; et, si

» rien ne vous appelle ailleurs, restez avec les
» habitans de cette ferme... ils vous aiment;
» ici, vous serez heureuse. »

Sœur Anne secoue tristement la tête, puis indique qu'il faut qu'elle aille bien loin. L'étranger, qui a déjà donné vingt-cinq louis aux villageois pour tous les soins qu'ils prendront de la jeune femme, met encore une bourse remplie d'or dans les mains de sa libératrice... Celle-ci veut la refuser, et ne sait comment lui témoigner sa reconnaissance.

« Vous ne me devez rien, mon enfant, » lui dit le vieillard, « songez que vous m'avez
» sauvé la vie, et que, tant que je vivrai, c'est
» moi qui vous devrai de la reconnaissance.
» Tenez, prenez aussi ce papier; il renferme
» mon nom et mon adresse. Si jamais vous êtes
» dans le malheur, faites-le moi savoir, et
» comptez toujours sur ma protection. »

Sœur Anne prend le papier, qu'elle serre précieusement dans la bourse que l'étranger vient de lui donner. Celui-ci, après l'avoir encore regardée avec attendrissement, dépose un baiser sur son front, puis, se dérobant aux té-

moignages de sa reconnaissance, monte en voiture et s'éloigne, après avoir laissé dans la ferme des marques de sa générosité.

L'étranger est parti : sœur Anne en est long-temps attristée... Son cœur volait vers cet inconnu ; déjà elle réunissait dans son ame son image à celle de Frédéric ; mais la tendre amitié qu'elle sentait pour l'un, ne nuisait en rien à l'amour qu'elle éprouvait pour l'autre.

——

CHAPITRE II.

Le mariage se fait.

Frédéric ne passe plus un jour sans voir Constance ; depuis que les deux amans se sont avoué réciproquement leur amour, à chaque instant ce sentiment semble augmenter encore. Mademoiselle de Valmont aime avec cet abandon d'un cœur qui ne cherche plus à cacher ce qu'il éprouve. Elle est fière de l'amour qu'elle inspire à Frédéric, et met tout son bonheur à le partager.

Frédéric, plus ardent, plus impétueux, cède au sentiment qui l'entraîne, mais, en aimant, il ne doit pas être aussi heureux ; il a besoin

de s'étourdir... de repousser des souvenirs qui troublent son bonheur : semblable à ces gens qui ne regardent plus en arrière de crainte d'y trouver des sujets d'effroi, Frédéric chasse les pensées qui le reportent à une époque encore récente. Il veut ne s'occuper que de Constance; il sent bien que désormais elle doit l'emporter sur toute autre : à quoi donc serviraient quelques soupirs qui ne consoleront pas celle qu'il abandonne?... On se dit cela, mais malgré soi, dans le sein du bonheur même, il existe au fond de l'ame quelque chose qui nous reproche le mal que nous avons fait.... à moins cependant que nous n'ayons pas d'ame, et il y a beaucoup de gens chez lesquels on en chercherait en vain.

Le comte de Montreville est absent depuis quinze jours. Frédéric ignore le but du voyage de son père; mais il n'a plus envie de profiter de son absence pour partir de son côté. Pourrait-il maintenant quitter Constance un seul jour? Quoiqu'elle l'ait rassuré sur le mariage dont on lui a fait peur, Frédéric n'est pas encore tranquille; il supplie son amie de ques-

tionner son oncle à ce sujet. Constance n'ose parler de cela au général ; mais vaincue par les sollicitations de Frédéric, elle se décide enfin à le questionner, et un matin va en rougissant le trouver dans son cabinet.

« Mon oncle... on m'a dit que vous aviez » des projets sur moi, » dit Constance en baissant les yeux. Le général la regarde en souriant, puis tâche, pour lui répondre, de prendre un ton sérieux, mais cela ne va pas à sa physionomie : « Qui vous a dit, Mademoiselle, » que j'avais des projets sur vous! — Mon on- » cle... c'est M. Frédéric, qui le sait de son » père. — Ah! diable, M. Frédéric s'occupe » de cela... et quels sont donc ces projets, Ma- » demoiselle? — Mon oncle, vous devez le sa- » voir mieux que moi... — Ah! c'est vrai, tu » as raison. Eh bien! oui, j'ai des projets. — » Pour mon établissement, mon oncle? de- » mande Constance en tremblant. — Oui, » pour te marier enfin.

» — Me marier!... Il serait possible!..... » Ah! mon oncle... » Et l'aimable fille lève

« Eh bien ! dit Frédéric avec impatience, » vous ne me répondez pas ? Vous avez cependant parlé à votre oncle au sujet de ce mariage... Est-il vrai qu'il en ait conçu le projet ?... — Mais oui, il songe à me marier... » — J'avais donc raison, » s'écrie le jeune homme en faisant un bond qui fit trembler Constance ; « il y pense ; on m'avait dit la vérité... Mais on ne vous ravira pas à mon » amour... — Mon ami... calmez-vous... — » Que je me calme quand on veut vous marier !... Constance, si votre oncle est un tyran, je vous enlève... Nous fuyons ensemble » au bout du monde !... au bout de l'univers !... » Vous, vous seule suffirez à mon bonheur !... » Ce soir, si vous y consentez, nous partirons... » Comment, Mademoiselle, vous riez en voyant » mon désespoir... — Ah ! Frédéric, quelle » mauvaise tête vous avez ! — Ah ! Mademoiselle veut me donner maintenant des leçons » de sagesse... Il me semble que ce mariage » ne vous afflige pas beaucoup... C'est donc » comme cela que vous m'aimez ?... — Méchant !... quel reproche !... Ah ! mon ami,

» parce que mon amour est plus tranquille
» que le vôtre, ne croyez pas qu'il ait moins
» de force. — Mais ce mariage que projette vo-
» tre oncle? — Et si c'était avec vous, Mon-
» sieur, qu'il songeât à me marier... — Avec
» moi!... »

Tous les traits de Frédéric s'animent d'une expression nouvelle, et Constance pose un doigt sur sa bouche en lui disant : « Chut!...
» silence, mon ami! mon oncle m'avait bien
» défendu de parler... mais puis-je vous voir
» long-temps de la peine!... — Quoi, Cons-
» tance, il se pourrait... Ah! quel bonheur!
» votre oncle est le meilleur des hommes!.....
» ah! laissez-moi aller me jeter à ses pieds...
» — Non pas vraiment! .. pour qu'il me gronde.
» Mais je ne pourrai donc jamais vous rendre
» raisonnable... Asseyez-vous là, Monsieur,
» auprès de moi.... — Mais enfin quand donc
» pourrai-je lui dire que je vous aime? — Au
» retour de votre père... il ne tardera pas sans
» doute. Savez-vous s'il est allé loin?... —
» Mais... non... je ne crois pas... je ne suis pas
» certain... — Eh bien, mon ami, vous voilà

» tout pensif... — Moi ! non, je vous jure. Tant
» que nous n'avons pas été certains de notre bon-
» heur, je vous ai pardonné ces airs rêveurs,
» ces momens de tristesse qui vous prennent
» quelquefois auprès de moi; mais songez bien,
» Monsieur, que je ne veux plus ces mines-là...
» Mon ami, vous n'avez pas de chagrin, pas
» de peines secrètes que vous ne puissiez con-
» fier à Constance, n'est-il pas vrai? — Non sans
» doute! — Promettez-moi que vous me direz
» tout... tout absolument, que j'aurai votre
» confiance entière... Est-ce que deux époux
» doivent se cacher quelque chose... — Oui,
» ma chère Constance, je vous le promets, je
» vous dirai toutes mes pensées. »

Frédéric ment un peu en ce moment, mais ce mensonge est excusable, et dans cet instant une confidence entière ne causerait pas un grand plaisir à Constance qui est persuadée que son amant ne songe qu'à elle, et qui, malgré son air calme, sa douceur et sa confiance, aime trop éperduement Frédéric pour ne pas être susceptible de jalousie, sentiment qui,

chez les femmes, est presque toujours adhérent à l'amour.

Le comte de Montreville revient à Paris après une absence de près d'un mois. En toute autre circonstance Frédéric aurait été surpris de la longueur d'un voyage qui pouvait être terminé en quinze jours, mais près de Constance il ne s'est pas occupé de cela. Cependant, en revoyant son père, tous les souvenirs du Dauphiné reviennent à son esprit, il demeure embarrassé devant lui, il voudrait et n'ose le questionner.

De son côté, le comte ne paraît pas le même qu'avant son départ : comme s'il était fortement préoccupé d'un événement récent, il est souvent rêveur, pensif, et, en regardant son fils, semble aussi craindre et désirer une explication. Enfin Frédéric se hasarde le premier à questionner son père, et, contre son attente, celui-ci, en lui répondant, n'a plus ce ton sévère, cet air froid qu'il prenait autrefois en abordant ce sujet.

« Vous avez été en Dauphiné, dit Frédéric,
» vous avez été à Vizille?... — Oui, dit le

» comte, j'ai parcouru les environs de ce vil-
» lage... le bois dans lequel vous avez séjourné
» si long-temps... — Et... vous avez vu cette...
» jeune fille? — Non, je ne l'ai pas vue, depuis
» quelques jours elle avait quitté sa chaumière,
» qu'un vieux pâtre seul habitait. — Quoi!
» sœur Anne n'est plus dans sa retraite... se pour-
» rait-il!... et Marguerite..... — La vieille
» femme est morte depuis plusieurs mois. —
» Sœur Anne est partie... pauvre petite... que
» peut-elle être devenue... dans sa situation,
» comment pourra-t-elle se conduire, se faire
» comprendre... Ah! malheureuse... — Que
» voulez-vous dire?» s'écrie le comte en fixant
sur son fils des yeux où se peignait l'expression
du plus vif intérêt, « quelle est donc la situa-
» tion de cette jeune fille?... qui la rend tant
» à plaindre?... répondez, Frédéric? — Mon
» père, sœur Anne depuis l'âge de sept ans a
» perdu l'usage de la parole; un événement
» affreux, une frayeur épouvantable ont ôté à
» cette pauvre petite la possibilité de se faire
» entendre.

» Grand Dieu!» dit le comte, vivement

frappé de ce qu'il vient d'apprendre, « c'est » elle!... je l'avais deviné !... »

Mais Frédéric n'a pas entendu les derniers mots que son père vient de prononcer. Il est tout occupé de sœur Anne, qu'il croit voir errante, sans secours, sans abri, au milieu des bois, des campagnes; repoussée dans la plupart des auberges, et partout en proie à la misère et au malheur. Il songe que tout cela est son ouvrage, que s'il n'avait pas cherché à inspirer à cette jeune fille une passion violente, elle aurait vécu tranquille dans le fond de sa retraite, ne désirant point les plaisirs qu'elle ne connaissait pas, et ne se créant point un bonheur, une existence différente. Dans ce moment les re mords accablent Frédéric, et il se reproche vivement sa conduite avec une femme dont il a cessé d'être amoureux, mais qui lui est toujours chère.

Depuis long-temps le comte et son fils sont plongés dans leurs réflexions. Le comte rompt enfin le silence en s'adressant à Frédéric d'une voix émue :

« Rassurez-vous sur le sort de cette jeune

» fille… je l'ai retrouvée… — Vous l'avez re-
» trouvée, mon père, se pourrait-il?… — Oui,
» dans une ferme, aux environs de Grenoble.
» Je l'y ai laissée… et j'ai fait en sorte de la
» mettre à l'abri de la misère… — Mais com-
» ment, vous ne pouviez la connaître… — Son
» malheur, sa jeunesse… elle m'intéressait
» vivement… quelque chose me disait que c'é-
» tait la personne que je cherchais, je n'en
» doute plus depuis que vous m'avez dit qu'elle
» est muette. Je vous le répète, ne vous in-
» quiétez plus de son avenir, je l'ai laissée chez
» de bonnes gens, qui l'aiment, et où elle sera
» bien; j'aurai soin d'ailleurs de veiller sur son
» sort. »

Le comte se garde bien de dire à son fils son aventure dans la forêt et tout ce qu'il doit à sœur Anne; en apprenant qu'elle lui a sauvé la vie, il craint que Frédéric ne sente se rallumer pour elle son premier amour, il ne veut pas surtout que Frédéric sache que la jeune muette est sur le point d'être mère, cette connaissance pourrait déranger les projets qu'il a formés. Enfin le comte, quoiqu'il s'intéresse

maintenant à sœur Anne, et se promette d'assurer son existence et celle de son enfant, n'en désire pas moins voir s'accomplir le mariage de son fils avec la nièce de son vieil ami, et, pour cela, juge très-nécessaire de cacher tout ce qui a rapport à la pauvre orpheline.

En arrivant à Paris il a expressément défendu à son domestique de parler de l'aventure de la forêt et de la jeune femme qu'ils ont laissée à la ferme.

L'assurance que son père vient de lui donner que sœur Anne était entourée de bonnes gens et désormais à l'abri du besoin, a calmé le chagrin de Frédéric. En amour les remords ne durent guère, et le sentiment nouveau est toujours là pour chasser les souvenirs de l'ancien. C'est auprès de Constance que le jeune homme va oublier entièrement la pauvre fille des bois, c'est en faisant de nouveaux sermens d'amour qu'il perd le souvenir de ceux qu'il a faits à une autre.

Le retour du comte de Montreville doit amener le prochain mariage des jeunes gens. Frédéric le désire, Constance l'espère, et le géné-

ral le veut, parce qu'il trouve qu'il ne faut pas laisser les amans soupirer trop long-temps.

Tout le monde est d'accord, quel obstacle pourrait retarder le bonheur des deux amans? Le mariage est arrêté. Le général se fait une fête de danser à la noce de sa nièce, quoiqu'il n'ait jamais dansé de sa vie; le comte ne désire pas moins saluer Constance du doux nom de fille, et les amans... Ah! vous savez bien ce qu'ils désirent, cela se devine, mais cela ne se dit pas.

Tout occupé de son prochain bonheur, Frédéric n'a plus que bien rarement de ces souvenirs qui donnaient à ses traits une expression de tristesse; quand par hasard il lui échappe un soupir, un regard de Constance éloigne aussitôt ces pensées données à d'autres temps. Mademoiselle de Valmont est si aimable, l'approche du bonheur la rend si belle, qu'il est impossible de ne point l'adorer.

Enfin est arrivé ce jour qui doit unir Frédéric et Constance. Le comte de Montreville est tellement satisfait qu'il permet à son fils d'inviter à son mariage toutes les personnes qu'il dési-

rera. Frédéric ne se connaît point de meilleur ami que Dubourg, qui, au milieu de ses folies, lui a souvent donné des preuves d'un véritable attachement. D'ailleurs, depuis que Dubourg a hérité de sa tante, il est devenu beaucoup plus raisonnable. A la vérité il est toujours gêné vers le milieu du mois, mais il n'a pas hypothéqué son revenu et a remplacé l'écarté par le domino, jeu où l'on s'échauffe beaucoup moins.

Ménard n'est pas non plus oublié, le bon homme aime tendrement Frédéric; il a été un peu trop indulgent dans le voyage, mais le comte a pardonné cela, et d'ailleurs le précepteur a toujours eu les meilleures intentions. Quant à son penchant pour la table, dans le monde cela passe souvent pour une qualité.

Constance est parée avec goût et élégance, mais on ne peut s'occuper de sa toilette en voyant ses grâces et sa beauté, car le bonheur qui embellit tout, ajoute encore aux charmes d'une jolie figure. Les hommes ne peuvent que l'admirer; quant aux femmes, elles voient d'un coup-d'œil toutes les parties du costume, et

pourraient, au besoin, nous dire comment est placée chaque épingle, et combien de plis la robe fait par derrière et par devant; notre perspicacité n'ira jamais jusque-là.

Frédéric est rayonnant d'amour, il ne perd pas Constance de vue, c'est le plus sûr moyen de n'avoir aucun fâcheux souvenir. Frédéric est fort bien aussi, sa figure est noble et douce, et si les hommes admirent Constance, les dames ne la plaignent pas d'épouser Frédéric.

Le général et le comte éprouvent la satisfaction la plus vive d'unir leurs enfans. Dans sa joie, M. de Valmont est plus gai, plus expansif que le comte de Montreville; mais celui-ci sourit à tout le monde, et, pour la première fois, il a embrassé tendrement son fils.

M. Ménard s'est habillé avec soin, et conserve une tenue très-sévère jusqu'au moment du dîner. Quant à Dubourg, enchanté d'être au mariage de son ami, et voulant se mettre dans les bonnes grâces du comte, il prend toute la journée une mine tellement raisonnable, qu'il a l'air d'avoir le *spleen*, et s'étudie à se donner une démarche si posée, qu'on croirait qu'il a

soixante ans. Toutes les fois que le comte se trouve près de lui, il parle des faux plaisirs du monde, du bonheur de la retraite et des jouissances qui attendent le juste après sa mort. Cela devient si fort, que le général dit à Frédéric :

« Quel diable d'homme que ton Dubourg!
» Est-ce qu'il passe son temps dans les cime-
» tières? Je me suis approché de lui une fois ou
» deux pour causer, il m'a cité cinq ou six
» passages des *Nuits d'Young*, et du Petit-
» Carême de Massillon; voilà un jeune homme
» bien gai pour une noce! »

Frédéric va près de Dubourg et l'engage à se laisser aller à son caractère habituel; mais celui-ci est persuadé que sa conversation, son air et sa tenue enchantent M. de Montreville, et il n'y a pas moyen de le faire sourciller.

Un dîner magnifique est préparé dans l'hôtel du comte, d'où les jeunes mariés doivent partir le soir pour retourner à l'hôtel du général, dans lequel ils vont habiter. Le général étant souvent en voyage, n'a besoin que d'un petit

appartement, et cède aux nouveaux époux les trois quarts de sa maison.

Les mariages, dans la haute société, n'ont point la gaieté des noces bourgeoises; c'est ce qui dédommage la classe bourgeoise de ne pas être de la haute société. Cependant une gaieté douce préside au repas. M. Ménard s'en donne comme à la table de M. Chambertin; mais Dubourg ne mange pas; il refuse de presque tous les mets, parce qu'il présume que c'est beaucoup plus comme il faut. Impossible de lui faire accepter un verre de Champagne ni de liqueurs : « Je n'en prends jamais, » répond-il avec un flegme imperturbable. Le comte de Montreville le regarde avec étonnement, tandis que Ménard, qui est près de lui, lui dit à chaque instant : « Vous en preniez » cependant... je vous en ai vu prendre assez » souvent!...dites donc que vous êtes malade, » à la bonne heure.

» — Ton ami est terriblement sobre! » dit le général à Frédéric, « c'est un anachorète » que tu nous as amené. »

Après le repas, la danse remplit la soirée.

Les nouveaux époux se livrent à ce plaisir qui donne la patience d'en attendre d'autres; aussi la danse est-elle toujours nécessaire pour terminer gaiement une noce.

Mais Dubourg ne danse pas ; il se contente de se promener avec raideur dans les salons, tenant sa tête comme s'il avait un torticolis, et ne s'arrêtant jamais auprès d'une table d'écarté.

« Vous ne jouez pas, M. Dubourg? » lui dit le comte d'un air riant. « —Non, M. le comte,
» j'ai entièrement renoncé à ces jeux d'argent,
» je n'aime plus que les échecs; c'est le jeu des
» gens raisonnables, le seul qui me convienne.
» —Vous ne dansez pas ?—Jamais ; je n'aime
» que le menuet, danse noble et posée. C'est
» bien dommage qu'on ne le danse plus....—
» Diable, M. Dubourg, vous êtes donc bien
» changé; vous étiez un peu étourdi autre-
» fois!... —Ah! M. le comte, autre temps,
» autres soins; avec les années on devient sage.
» —Les années?... mais il n'y a pas encore un
» an que vous faisiez *Hippolyte* et que vous
» vouliez faire jouer *Thésée* à ce pauvre Mé-

» nard. — Ah! M. le comte, depuis ce temps
» il s'est fait en moi une bien grande révolu-
» tion. Je n'aime plus que l'étude... la science...
» ah! la science surtout!.. car, comme dit
» Caton : *Sine doctrinâ vita est quasi mortis*
» *imago.* »

Le comte s'éloigne de Dubourg en souriant, et celui-ci est persuadé qu'il est fort satisfait de lui. Cette journée est passée ; Ménard a regagné son petit logement, en repassant dans sa mémoire tous les morceaux délicats qu'il a mangés. Dubourg n'est pas plus tôt hors de l'hôtel, qu'il saute et court comme un écolier qui n'est plus sous les yeux de son maître ; Frédéric et Constance sont heureux !.... des témoins importuns ne sont plus là pour contraindre les élans de leur tendresse... car le monde pèse aux amans ! et c'est avec impatience qu'ils attendent le mystère et la solitude. Frédéric peut enfin emmener sa femme ; le premier jour des noces, un époux est un amant qui enlève sa maîtresse.

CHAPITRE III.

Sœur Anne est mère. — Long séjour à la ferme.

Sœur Anne est toujours dans la ferme où l'a laissée le comte de Montreville, car nous savons maintenant que l'étranger qu'elle a sauvé de la chaumière des voleurs n'était autre que le père de Frédéric, qui revenait de Vizille, où il avait été s'informer du sort de la jeune fille que son fils avait abandonnée. Mais le comte n'avait trouvé dans le bois que le vieux pâtre, et celui-ci ignorait de quel côté sœur Anne avait porté ses pas en quittant sa cabane. A toutes les questions qu'on lui adressait, il ne pouvait que répondre : « Elle est partie, elle a

» voulu s'en aller, je ne sais où elle est allée!...

En s'éloignant du bois, le comte avait parcouru les environs de Grenoble, et c'était en retournant à Lyon que sa voiture avait été arrêtée dans la forêt.

Sœur Anne, malgré le désir qu'elle a de continuer son voyage, sent bien qu'elle n'est plus en état de se mettre en route : le moment approche où elle va être mère, où elle pourra presser contre son cœur le fruit de ses amours. Cette pensée adoucit un peu ses tourmens; l'espoir de voir son enfant la distrait quelquefois de ses peines, et, dans la ferme, chacun cherche à lui rendre la tranquillité, à ramener le sourire sur ses lèvres. Les habitans de cette demeure sont de braves gens qui portent à la jeune muette le plus vif intérêt. Sans en être récompensés, ils auraient montré pour elle le même attachement; mais l'or ne nuit jamais, et la somme que le comte de Montreville leur a donnée, en les engageant à continuer de garder sœur Anne, est, pour eux, considérable.

La jeune femme, qui sent bien devoir pro-

longer son séjour chez eux, leur présente la bourse que lui a remise le vieux monsieur quelques momens avant de s'éloigner, mais les villageois ne veulent plus rien accepter. « Gar-
» dez cet or, lui dit la fermière, gardez-le, mon
» enfant; cet homme respectable que vous avez
» sauvé des brigands, a pourvu à tout, il nous
» a trop payés même!... nous n'avions pas be-
» soin de cela pour vous rendre service; vous
» êtes si douce, si gentille et si malheureuse!..
» pauvre petite femme!.. ah! je devine en par-
» tie votre situation!... quelque séducteur
» aura abusé de votre inexpérience, de votre
» innocence!... il vous a trompée, puis vous a
» laissée là!... Voilà l'histoire de toutes les
» jeunes filles qui n'ont point de parens pour
» les garantir des piéges de tous ces beaux mes-
» sieurs... Ne pleurez pas, mon enfant!... je
» suis bien loin de vous condamner!... vous
» êtes moins coupable que toute autre!... mais
» c'est celui qui vous a quittée qui mériterait
» d'être puni... Dans la situation où vous êtes,
» vous abandonner... ah! il faut qu'il ait le
» cœur bien dur!... »

En entendant ces mots, sœur Anne fait un mouvement précipité comme pour empêcher la fermière d'en dire davantage; elle pose un doigt sur sa bouche, et, secouant la tête avec force, semble démentir ce que la villageoise vient de dire.

« Allons, dit la fermière, elle ne veut pas » que l'on dise du mal de lui!... elle l'aime » encore!... voilà bien les femmes! toujours » prêtes à excuser celui qui leur a fait le plus » de mal! Mais ne vous inquiétez plus de votre » sort, mon enfant; restez avec nous, nous vous » chérirons comme notre fille, nous aurons » bien soin de vous; ici vous êtes pour jamais à » l'abri de la misère. »

Sœur Anne presse tendrement la main de la fermière, mais ses yeux ne lui font pas une promesse que son cœur n'a pas l'intention de tenir. Frédéric règne toujours au fond de ce cœur brûlant, et l'espoir de le retrouver n'abandonne pas la jeune fille.

Peu de temps après le départ de l'étranger, sœur Anne, se rappelant qu'il lui a remis un papier, le prend dans la bourse où elle l'a serré

et le présente à la fermière, impatiente de savoir ce qu'il contient; la villageoise lit : Le comte de Montreville, rue de Provence, à Paris. Le papier ne contenait pas autre chose, et sœur Anne ne se doute pas que c'est le nom du père de Frédéric, car il n'a jamais, devant elle, prononcé le nom de sa famille; mais elle entend avec joie nommer Paris; elle tâche de faire comprendre à la fermière que c'est là qu'elle veut se rendre, et replace avec soin le papier dans sa bourse. « C'est l'adresse de cet étranger, » dit la fermière, oh! cet homme-là ne res- » semble pas à tout le monde!... il est recon- » naissant; il n'oubliera jamais le service que » vous lui avez rendu, et je suis certaine que, » si vous alliez à Paris, il vous y recevrait bien; » mais qu'iriez-vous faire dans cette grande » ville?... Croyez-moi, ma chère enfant, res- » tez avec nous, vous serez plus heureuse. »

Sœur Anne est charmée de posséder ce papier sur lequel est le nom de la ville où elle compte se rendre un jour; avec ce billet elle pourra se faire comprendre, et rend grâce au ciel de cette circonstance qui lui permettra de

trouver ce Paris dans lequel elle espère trouver aussi son amant.

Après deux mois de séjour dans la ferme, sœur Anne met au monde un fils... Avec quelle ivresse elle contemple son enfant; avec quels transports elle entend ses premiers cris! Il faut être mère pour comprendre les jouissances que ce moment procure. Déjà dans les traits de son enfant elle croit retrouver ceux de Frédéric; à chaque instant elle le considère, le couvre de baisers, son fils ne la quitte plus; malgré sa faiblesse, c'est elle qui le nourrit. Les villageois n'ont point cherché à s'opposer au désir qu'elle a témoigné d'allaiter son fils; car pour une mère, c'est une source de jouissances sans cesse renaissantes, et sœur Anne semble les goûter plus vivement qu'une autre. Elle est si heureuse, si fière lorsqu'elle tient son enfant sur son sein, que ce bonheur la distrait de ses peines. Elle n'oublie pas Frédéric, mais son ame n'est plus en proie à une sombre tristesse, la vue de son enfant ramène souvent le sourire sur ses lèvres, elle sent que, pour son fils, une mère peut tout supporter.

Quelques semaines après son accouchement, sœur Anne témoigne le désir de se remettre en voyage ; mais les habitans de la ferme s'opposent à son projet. « Y pensez-vous ? » lui dit la fermière, « vous mettre en route en nourris-
» sant votre enfant ! Songez que ce n'est plus
» votre vie seulement, c'est la sienne que vous
» exposeriez. Croyez-vous en cherchant de
» nouveau des fatigues, des dangers, pouvoir
» offrir à ce pauvre petit un sein dans lequel il
» puiserait la vie ? Non, Madame, non, cela
» est impossible ; bientôt cet enfant perdrait la
» santé, l'existence, si vous persistiez dans vo-
» tre projet. »

Compromettre l'existence de son fils !... cette idée fait frémir la jeune muette. Il n'est pas de sacrifice qu'elle ne fasse pour son enfant ; c'en est un bien grand pour elle de suspendre son voyage, mais ce que vient de dire la fermière la décide sur-le-champ à rester à la ferme, jusqu'à ce que son fils ne puisse plus se ressentir des peines qu'éprouvera sa mère.

« Allons, allons, vous resterez, » dit la fermière, qui lit dans les yeux de sœur Anne qu'elle

ne résiste pas. « C'est bien, mon enfant, vous
» êtes raisonnable. Dans un an... dans dix-huit
» mois, si votre fils est assez fort... alors, nous
» verrons; mais jusque-là, il ne faut point son-
» ger à voyager. »

Sœur Anne a pris son parti, et, tout en songeant encore à Frédéric, elle ne s'occupe plus que de son enfant. Pour prix de ses soins, elle voit son fils acquérir chaque jour de nouvelles forces; sur ses joues brille la santé, sur ses lèvres, un doux sourire, et déjà ses petits bras semblent entourer avec reconnaissance celle qui lui donna le jour.

En traçant devant les villageois le nom de Frédéric, sœur Anne est parvenue à faire comprendre que c'est ce nom qu'elle veut que l'on donne à son fils. Les villageois n'appellent plus l'enfant autrement; et la jeune mère éprouve un sentiment de plaisir toujours nouveau chaque fois que ce nom frappe son oreille; combien son bonheur sera plus grand encore lorsque son enfant y répondra!

La jeune muette est depuis six mois chez les bons fermiers, lorsqu'un jour un courrier ap-

porte à la ferme un paquet, contenant vingt-cinq louis et un billet du comte de Montreville, adressé aux villageois. Dans sa lettre il recommande de nouveau la jeune femme à leurs soins, en les prévenant que tous les six mois il leur enverra pour elle une pareille somme.

La fermière se hâte d'apprendre à sœur Anne ce que fait pour elle le comte de Montreville, et les yeux de la jeune mère se remplissent des larmes de la reconnaissance. «Quel brave » homme! » dit la villageoise... «Ah! j'étais bien » sûre qu'il ne vous oublierait pas!... Morgué, » je vous le répète, si plus tard il vous prend » encore l'envie d'aller à Paris, c'est chez ce » comte-là qu'il faudra vous rendre tout de » suite!... Dame, mon enfant, c'est qu'un » comte, c'est un seigneur!... un homme puis- » sant!... Celui-là est bien riche, à ce qu'il pa- » raît, et si votre séducteur est dans Paris, il » vous le fera retrouver ben vite, et peut-être » ben que, par les bons conseils qu'il lui don- » nera, il l'engagera à ne plus vous quitter.»

Sœur Anne témoigne qu'elle pense comme la fermière, et qu'elle fera tout ce qu'elle vient

de dire. Elle la force ensuite à accepter la somme envoyée par le comte, et se trouve plus heureuse en pensant qu'elle n'est point à charge aux bonnes gens qui lui portent tant d'intérêt.

Le temps s'écoule. Sœur Anne idolâtre son fils. Il lui tient lieu de tout ce qu'elle a perdu; elle revoit en lui ce frère qu'elle chérissait, et dont la mort lui a causé une révolution si funeste ; elle revoit Frédéric, ce sont ses traits que son fils lui offre. Elle étudie les moindres désirs de son enfant, elle épie son regard, son sourire, et, dans ces soins si touchans, trouve moins long le temps qui s'est écoulé depuis qu'elle n'a revu son amant, et celui qui doit se passer encore avant qu'elle se rapproche de lui.

Le petit Frédéric promet d'avoir la beauté, la douceur de celle dont il tient le jour ; déjà il balbutie ce nom si doux à l'oreille d'une mère, et sœur Anne sent alors combien il est nécessaire qu'elle ne prive pas son enfant des soins qu'on lui prodigue à la ferme. Si son fils ne connaissait qu'elle, le pauvre enfant ne

parlerait pas; car la voix est aussi un art dans lequel il faut un maître.

Le comte fait parvenir un second envoi d'argent à l'époque qu'il a désignée. Son messager s'informe toujours de la situation de la jeune muette, de la santé de son enfant, et engage sœur Anne à ne point quitter la ferme où elle goûte une existence tranquille, où elle peut prodiguer tous ses soins à son fils.

Mais sœur Anne n'a point renoncé au désir de se rendre à Paris. Malgré les remontrances de la fermière, elle veut tout tenter pour retrouver Frédéric. L'amour qu'elle sent pour son fils ne diminue pas ses regrets d'être éloignée de son amant; il semble au contraire qu'en considérant son enfant, dont elle admire la beauté, elle éprouve un plus vif désir de l'offrir à son père. « S'il le voyait! pense-» t-elle, pourrait-il ne pas l'aimer..... Non, » il ne songerait plus alors à se séparer de » moi. »

Le petit Frédéric a vingt mois. Depuis longtemps il ne puise plus sa nourriture dans le sein de sa mère. Il commence à essayer ses

premiers pas ; chaque jour sa marche est moins chancelante ; sœur Anne le guide, le soutient. Elle remarque l'augmentation de ses forces, de ses facultés. Semblable au jardinier qui considère les changemens qu'une nuit a apportés dans ses jeunes plantes, une mère voit chaque jour avec délices ceux qui annoncent les progrès de son enfant.

Tranquille sur la santé de son fils, à l'abri du besoin par la somme que le comte lui a donnée à son départ, et ne doutant pas d'ailleurs, qu'en arrivant à Paris, elle trouvera en lui un protecteur et un ami, sœur Anne est résolue à entreprendre ce voyage, et un matin, elle présente à la fermière le papier que lui a laissé le comte... C'était annoncer qu'elle voulait partir.

Les habitans de la ferme essayent encore de la faire changer de résolution ; mais cette fois sœur Anne est inébranlable ; elle veut partir, elle veut aller à Paris ; son cœur lui dit qu'elle y trouvera Frédéric.

« Pourquoi emmener votre enfant? » lui dit la fermière ; « laissez-le avec nous, vous sa-

» vez combien nous l'aimons. » Mais sœur Anne ne comprend pas qu'une mère puisse se séparer une seule minute de son fils ; elle serre le sien contre son sein, et fait signe qu'elle ne le quittera jamais. « Du moins, dit la fermière, puis-» que vous voulez absolument aller à Paris, » vous ne voyagerez plus à pied comme une » mendiante. Je vais, avec ma carriole, vous » conduire jusqu'à Lyon, et là, je vous embar-» querai dans une diligence qui vous conduira » avec votre enfant à votre destination. En ar-» rivant, vous montrerez l'adresse que vous » avez, on vous conduira chez ce M. de Mon-» treville : cet homme-là ne vous abandonnera » pas!... Et quand vous voudrez revenir près » de nous, il saura vous en procurer les » moyens. »

Sœur Anne témoigne à la bonne fermière toute la reconnaissance que lui inspirent ses bontés. Le voyage étant décidé, on s'occupe des préparatifs : les villageois ont acheté à la jeune femme du linge, des habillemens et tout ce qu'il faut à son fils ; ils veulent encore lui offrir de l'argent ; mais la bourse que possède

sœur Anne contient cinquante louis; cette somme lui paraît énorme! et bien plus que suffisante pour exister à Paris, lors même que le comte de Montreville ne l'y protégerait pas; elle ne veut rien prendre de plus; et les vêtemens qui la couvrent lui semblent magnifiques en comparaison de ceux qu'elle portait dans son bois. Son cœur éprouve un sentiment de joie, lorsqu'elle considère son costume simple, mais de bon goût, qui est celui d'une jeune fermière du Dauphiné. « Il me trouvera plus » belle, se disait-elle; peut-être m'aimera-t-il » davantage!... »

Tous les apprêts sont terminés : la fermière a fait atteler son cheval à sa carriole, dans laquelle elle se place près de sœur Anne, qui tient son fils sur ses genoux. On part de grand matin, et le soir même on arrive à Lyon. La fermière y arrête une place pour la jeune mère, dans une diligence qui part le lendemain pour Paris; elle la recommande au conducteur, afin qu'il veille sur elle pendant le voyage.

Le moment du départ est arrivé : ce n'est pas sans répandre des larmes, que la bonne

fermière se sépare de la jeune muette et du petit Frédéric. « Vous avez voulu nous quitter, mon » enfant, » dit-elle à sœur Anne, « je crains » bien que vous n'ayez eu tort!.. Vous allez » dans une ville immense!.. On n'y aura pas » pour vous la même amitié que dans notre » village!... Mais ne nous oubliez pas... Faites- » nous donner de vos nouvelles par ce monsieur » de Montreville qui paraît vous aimer beau- » coup; et, si quelque jour vous étiez malheu- » reuse, ah! revenez bien vite chez nous, vous » y serez toujours reçue comme notre enfant. »

Sœur Anne embrasse tendrement la bonne fermière, puis monte avec son fils dans la voiture qui doit la conduire à Paris.

——

CHAPITRE IV.

La diligence.—Sœur Anne à Paris.

Une jeune femme qui, jusqu'à l'âge de seize ans, n'est point sortie de sa chaumière; qui, par sa situation, est plus que toute autre étrangère au monde et à ses usages, doit éprouver mille sensations nouvelles en se voyant, pour la première fois, entourée de personnes étrangères, dans ces maisons roulantes qui vous emportent à travers les villes et les champs.

Telle est la situation de sœur Anne, qui n'a encore que dix-huit ans et demi, lorsqu'elle part pour Paris avec son fils, âgé de vingt-et-un mois. Assise dans le fond de la voiture, tenant son enfant sur ses genoux, elle n'ose lever les

yeux sur les personnes qui voyagent avec elle, et rougit lorsqu'elle s'aperçoit qu'on l'examine

Sa jeunesse, sa beauté, son amour pour son fils, devaient la rendre intéressante aux yeux de toute personne sensible. Mais on trouve peu de sensibilité dans une diligence; les gens qui entourent sœur Anne n'en paraissent pas abondamment pourvus. A sa gauche est un marchand qui ne cesse de parler de ses affaires avec un autre négociant placé en face de lui. Le cours de la Bourse, le prix du sucre, du café, de la cochenille, les opérations qui ont eu lieu aux dernières foires occupent tellement ces messieurs, qu'ils ne trouvent pas même le temps de demander excuse à leurs voisines, lorsqu'en gesticulant, ils leur mettent leur coude dans les côtes, ou leur tabatière sous le nez. A sa droite, notre jeune mère a un monsieur d'une quarantaine d'années, au regard oblique, à la mine sèche et longue, qui parle peu, mais semble écouter et chercher à connaître ses voisins. En face, est une dame de cinquante ans, en vieille robe de soie tachée, coiffée d'un mauvais chapeau de velours, sur lequel se balancent

des plumes qui ressemblent à des arêtes, et dont le visage enluminé est surchargé de rouge, de mouches et de tabac. Cette dame, avant que la voiture ait roulé dix minutes, a déjà appris à ses voisins qu'après avoir fait les ingénues à Strasbourg, les princesses à Caen, les amoureuses à Saint-Malo, les bergères à Quimper, les reines à Nantes, les mères-nobles à Noisy-le-Sec, et les jeunes-premières à Troyes, elle va remplir l'emploi des grandes-coquettes au théâtre des Funambules à Paris, d'où elle compte obtenir incessamment, pour la Comédie-Française, un ordre de début qu'elle sollicite depuis trente-six ans.

Enfin, auprès de la débutante est un gros monsieur qui dort presque toujours, et ne se réveille que pour dire : « Aye! nous allons » tomber!... J'ai cru que nous versions!.. » voisin extrêmement aimable en diligence.

Pendant les premiers momens du voyage, sœur Anne n'entend qu'un bruit confus de mots auxquels elle ne comprend rien; les marchands mêlant leur indigo et leur cochenille aux aventures arrivées à la grande-coquette, qui ne s'ar

rête que pour priser et dire à son voisin le dormeur : « Prenez donc garde, Monsieur... vous » vous jetez sur moi... Ayez donc les égards » dus à mon sexe!... — Aye! nous allons tom- » ber... » dit alors le gros monsieur en se frottant les yeux.

Après s'être occupé de soi, on finit toujours par s'occuper des autres : le monsieur au regard louche a déjà fait compliment à sœur Anne de la beauté de son fils, et cela lui a valu un doux sourire de la jeune muette, car on est certain de plaire à une mère en donnant des éloges à son enfant.

La dame au vieux chapeau considère à son tour sœur Anne, et dit : « Elle est fort bien, » cette petite dame... figure très-intéressante... » C'est justement le costume que je portais dans » *Annette et Lubin*, en mil-sept-cent-quatre- » vingt-douze, comme cela m'allait!.... Il fau- » dra que je rejoue ce rôle-là aux Funam- » bules. »

Les deux marchands jettent un coup-d'œil sur sœur Anne; mais comme le petit Frédéric tient dans ses mains un morceau de sucre,

cela les ramène nécessairement sur les variations que vient d'éprouver cette denrée.

« L'enfant est gentil, dit la comédienne ; il » a déjà de l'expression dans les traits... S'il » était à moi, je le mettrais au théâtre... Dans » un an, il pourrait faire le petit *Joas* d'*Athalie*, et, dans deux, il saurait faire les grands » écarts de Polichinelle vampire. Ah! voilà » comme on élève les enfans maintenant! C'est » superbe!... Tous ceux qui résistent sont, à » douze ans, des *Forioso!* »

Sœur Anne ne sait pas ce que c'est que *Forioso* et le petit *Joas*, mais elle voit que l'on considère son enfant, et son cœur éprouve ce sentiment de plaisir et de fierté si naturel chez une mère. Cependant, bientôt les questions s'adressent à elle.

« Vous allez à Paris, dit la comédienne, » est-ce pour le faire vacciner?... L'a-t-il été » dans votre endroit?... Qu'allez-vous faire à » Paris?.. Votre mari vous a-t-il devancée?.. »

A toutes ces questions, la dame ne recevant aucune réponse, commence à prendre de l'humeur et à trouver fort insolente la conduite de

la jeune femme. « Est-ce que vous ne m'en-
» tendez pas, *Madame?* » reprend-elle d'un ton ironique. « Quand je vous adresse la pa-
» role, il me semble que vous pouvez bien me
» faire l'honneur de me répondre. »

Sœur Anne fait un signe de tête négatif en baissant tristement les yeux. « Eh bien!...
» qu'est-ce à dire!... » s'écrie la vieille débutante; « je crois qu'elle ose me signifier qu'elle
» ne veut pas me répondre!... Apprenez, pe-
» tite mijaurée, que je saurai bien vous faire
» parler!... et que *Primerose Bérénice de*
» *Follencourt* n'est pas faite pour souffrir une
» insulte!... Je me suis battue plus d'une fois
» en scène... J'ai fait des rôles d'homme, et je
» sais tirer l'épée, entendez-vous, petite imper-
» tinente!... »

Sœur Anne, effrayée du ton de la vieille dame et des regards courroucés qu'elle lui lance, jette sur son voisin de droite un coup-d'œil suppliant, et celui-ci, qui la considère avec curiosité, dit à la comédienne :

« Madame, vous avez tort de vous fâcher...
» — Qu'est-ce à dire! j'ai tort... — Sans

» doute, le silence de cette jeune femme n'est » pas naturel... Depuis qu'elle est en voiture » elle n'a pas dit un seul mot, même à son en- » fant... je crois qu'elle est muette... — » Muette!... une femme muette!... c'est im- » possible, Monsieur. »

Mais sœur Anne s'empresse de faire signe que c'est la vérité; aussitôt la vieille actrice pousse un cri d'étonnement si fort que son voisin se réveille. « Elle est muette!... se » pourrait-il!.. Monsieur, entendez-vous... elle » est muette!... — Aye!... j'ai bien cru que » nous versions!... — Ah! quel homme insup- » portable vous êtes!... Il me donnera des at- » taques de nerfs avec ses versemens... Pauvre » ange... chère mignonne... vous êtes muette, » ma bonne amie... Ah! que je vous plains! que » vous devez souffrir!... J'aimerais mieux être » sourde et aveugle. Pauvre petite! qu'elle est » intéressante!.. que de grâces!... ne pas pou- » voir parler!.... Et comment cela vous est-il » arrivé, mon enfant? »

Sœur Anne, presqu'aussi étonnée de l'amitié que lui témoigne la comédienne qu'elle l'a

été de sa colère, tire de son sein sa bourse, en sort le papier qu'elle porte toujours sur elle, et le présente à son voisin qui lit bas et se contente de dire : « C'est l'adresse de la maison où elle » va. — Sans doute pour être nourrice sur » lieu... Ah! qu'elle ferait bien mieux de » jouer la pantomime.. La jolie tête! comme » elle serait bien dans *Philomèle et Térée!* »

Le voisin de sœur Anne ne répond plus à la vieille actrice; il semble préoccupé depuis qu'il a vu la bourse pleine d'or que la jeune mère a tirée de son sein pour montrer l'adresse du comte. Depuis ce moment il redouble d'attentions, de prévenances avec sœur Anne; il caresse le petit Frédéric, et pousse la galanterie jusqu'à lui acheter du sucre d'orge et du pain d'épice à la première station. Sœur Anne, dont le cœur simple et pur ne voit que des amis et des protecteurs, ne remarque pas la fausseté qui règne dans les regards de son voisin, et se sent au contraire disposée à lui accorder toute sa confiance. Pauvre petite!... Que vas-tu faire à Paris...

Le second jour du voyage, le monsieur lou-

che dit à sœur Anne : « Je connais beaucoup
» à Paris le comte de Montreville chez lequel
» vous allez... c'est un de mes amis. Si vous le
» désirez, je vous conduirai moi-même chez
» lui. »

La jeune muette marque au monsieur qu'elle accepte avec reconnaissance, et la vieille actrice qui s'aperçoit que sœur Anne sourit à son voisin, se pince les lèvres en la regardant d'un air dédaigneux ; puis murmure entre ses dents : « Cela va bien... en voiture on » fait vîte connaissance. » Voilà comme on suppose toujours le mal, surtout quand on a fait mal toute sa vie. Quant à sœur Anne, elle regarde la comédienne avec étonnement : elle ne conçoit rien à une femme qui, en moins de vingt-quatre heures, lui a montré de la colère, de l'amitié et du dédain.

Enfin la diligence est entrée dans la grande ville : sœur Anne est éblouie, étourdie de tout ce qu'elle aperçoit ; elle se croit dans un monde nouveau, car étant arrivée à Lyon le soir et repartie le lendemain de bon matin, elle n'a pas vu cette ville dont la grandeur, la richesse et

la population auraient pu lui donner une idée de Paris.

Le monsieur sec et louche, qui est toujours aux petits soins pour la jeune muette et son fils, les fait descendre de la diligence, et, pendant que la grande coquette des Funambules arrange son chapeau et ses plumes un peu froissées par la voiture, pendant que les deux marchands courent à la Bourse, et que le gros monsieur s'éloigne en disant : « Tiens, nous » n'avons pas versé.. c'est drôle : je croyais que » nous verserions.... » l'homme obligeant fait venir un fiacre; on y place les paquets de sœur Anne; elle y monte avec son enfant, et le monsieur y monte avec elle.

L'inconnu a parlé au cocher : il dit à la jeune voyageuse : « Nous allons chez M. le comte de » Montreville ; je suis enchanté de vous con- » duire moi-même dans sa maison, car dans ce » Paris où vous êtes étrangère, vous pourriez » vous trouver fort embarrassée, ne pouvant » vous faire entendre. »

Sœur Anne remercie le monsieur; la pauvre petite ne se doute pas qu'elle est tombée entre

les mains d'un intrigant, d'un misérable escroc qui, après avoir fait dans toutes les grandes villes de petites gentillesses qui l'ont forcé à fuir, revient à Paris dans l'espoir qu'une absence de huit ans l'aura fait oublier de ses anciennes dupes, et qu'il pourra en faire de nouvelles. Mais il était impossible que la jeune muette ne donnât pas dans le premier piége qu'on voudrait lui tendre. Douce, confiante, étrangère à la ruse, elle ne soupçonnait jamais le mal. Son aventure de la forêt lui aurait fait craindre des voleurs dans un bois, mais elle ne pouvait lui apprendre à se défier de ceux que l'on rencontre dans le monde, et qu'il est beaucoup plus difficile de reconnaître, parce qu'ils s'y couvrent du masque de la probité, ce qui les rend souvent plus dangereux que ceux qui nous attaquent sur les grands chemins.

Le fiacre qui conduisait les voyageurs s'arrête devant une belle maison. Le monsieur s'empresse de descendre en disant à sœur Anne : « Attendez un moment : voilà l'hôtel du comte, » mais il faut s'assurer s'il y est maintenant; » et aussitôt il entre dans la maison; puis revient

au bout de quelques minutes d'un air contrarié : « Ma chère dame, ce que je craignais est » arrivé : le comte de Montreville est à la cam- » pagne; il ne reviendra que dans deux jours. »

La figure de la jeune fille semble dire : que vais-je faire pendant ce temps?..... où vais-je aller? « Tranquillisez-vous, reprend l'homme » obligeant; je ne veux pas vous laisser dans » l'embarras; je vais vous conduire dans une » honnête maison où l'on aura bien soin de » vous. Deux jours sont bientôt passés; alors » vous reviendrez chez M. le comte. »

Sœur Anne lui témoigne de nouveau sa gratitude; elle est touchée de toutes les peines que l'on se donne pour elle, sans cependant en être surprise : elle se figure que c'est ainsi que tout le monde agit dans les grandes villes. Le fiacre repart. Le mouvement de la voiture plaît au petit Frédéric; il rit, il saute sur les genoux de sa mère, et celle-ci, en apercevant ces grandes maisons, ces boutiques et ce monde qui se croise, laisse voir tout l'étonnement qu'elle éprouve. « Oh! vous verrez bien autre chose » encore, dit le monsieur; vous serez surprise

» de mille manières différentes.... ce voyage
» vous sera très-profitable. »

Le fiacre s'est arrêté devant une méchante maison garnie du faubourg Saint-Jacques, et sœur Anne en y entrant trouve que cet honnête asile est bien triste et bien sale; mais elle se laisse conduire par le monsieur qui fait porter son paquet dans une chambre qu'on vient de leur donner, et qui reste bientôt seul avec la jeune mère et son enfant. « Avant de vous quitter,
» dit-il à sœur Anne, je dois vous prévenir qu'il
» y a une petite formalité à remplir : quand
» on vient loger dans un hôtel à Paris, il faut
» déclarer ce que l'on a d'argent sur soi...
» C'est la police qui veut que cela se fasse
» ainsi, afin qu'il ne se perde jamais rien dans
» la ville; parce que si vous déclarez aujourd'hui
» avoir quarante louis, et qu'il vous en soit volé
» un demain, alors on va compter les bourses
» de tous les habitans de la capitale, et celui
» qui a un louis de trop est le voleur. Hein! que
» dites-vous de cela? C'est bien inventé, n'est-
» ce pas? »

Sœur Anne ne comprend pas trop ce que ce

monsieur vient de lui dire; elle le regarde comme pour en attendre une autre explication, et il reprend : « Voulez-vous aller compter » avec la maîtresse de la maison, ou voulez- » vous que j'y aille pour vous... çà vaudra » mieux; donnez-moi votre bourse, ce sera » plus tôt fait. »

La pauvre petite tire sa bourse de son sein, et le monsieur obligeant la prend en disant : « Ne vous impatientez pas; je vais compter ce » qu'il y a dedans. » Puis il sort et donne en bas une pièce d'or à la maîtresse de la maison en lui disant : « Voilà pour payer la dépense » de cette jeune femme qui est muette. » Après cela, le fripon s'éloigne en se flattant que ce dernier procédé est fort délicat; puis il va au Palais-Royal, où trouvant d'autres fripons de sa force, il perd bientôt l'or qu'il vient de voler à une infortunée; puis, ne trouvant plus de dupes qui lui donnent leur bourse, il en escamote une dans la poche d'un gros milord; puis le milord, s'en étant aperçu, fait arrêter le coquin; puis on le conduit à la Préfecture, puis à Bicêtre, puis aux galères, où il s'exerce

encore à voler ses camarades... mais laissons-le là.

Sœur Anne attendait toujours le retour de ce monsieur qui venait de sortir avec sa bourse; la pauvre petite n'avait aucun soupçon, elle ne concevait nulle inquiétude, et jouait tranquillement avec son fils, jetant quelquefois un regard par la croisée, puis se retirant tout effrayée, parce que la chambre était au troisième, et que la jeune muette ne s'était jamais trouvée si élevée au-dessus des passans.

Cependant le monsieur ne revenait point et sœur Anne s'étonnait de sa longue absence, lorsque la maîtresse du logis vient la trouver.

La jeune mère lui tend la main pour ravoir sa bourse, mais la dame se contente de lui demander ce qu'il faut lui servir. « J'aurai grand » soin de vous, ajoute-t-elle; ce monsieur, en » partant, a payé pour votre loyer et toute la » dépense que vous pourrez faire pendant les » deux jours qu'il m'a dit que vous passeriez » chez moi. »

Ce monsieur est parti. Un affreux pressentiment vient enfin éclairer sœur Anne; elle tâche

de se faire comprendre... elle tend sans cesse la main en faisant signe comme si elle comptait de l'argent. « Je vous dis que je suis payée, dit » l'hôtesse, je ne vous demande rien, mon en- » fant, et je vais vous monter à dîner. »

Sœur Anne reste anéantie; ce n'est pas seulement son or qu'elle regrette, elle n'en connaît pas encore toute la valeur; mais dans sa bourse était l'adresse du comte de Montreville, et le misérable l'a emportée avec tout ce qu'elle possédait. Que deviendra-t-elle?.. comment pourra-t-elle maintenant trouver la maison de son protecteur!

Pendant la journée, la jeune femme conserve encore quelque espérance : elle se flatte que l'inconnu reviendra; mais la nuit est venue, et l'homme obligeant n'a point reparu. Sœur Anne pleure en pressant son fils sur son sein; ce n'est plus pour elle seule qu'elle tremble, et sa peine n'en est que plus vive. Déjà elle voit son enfant privé du nécessaire, manquant de nourriture, elle frémit! elle entrevoit toute l'horreur de leur situation, et se repent maintenant d'avoir quitté la ferme, car la pensée

que son fils souffrira aussi abat tout son courage.

Elle passe encore dans sa chambre le second jour de son arrivée à Paris; le misérable qui l'a dépouillée lui a dit que le comte était absent pour deux jours, elle attend donc au lendemain pour chercher monsieur de Montreville. Elle se flatte qu'elle reconnaîtra la maison devant laquelle le fiacre s'est arrêté. La pauvre petite croit se retrouver dans cette ville immense où elle vient pour la première fois!... elle ignore que le fripon qui l'a volée a fait arrêter la voiture devant un hôtel qui n'était point celui du comte.

Le lendemain elle prend son fils sur son bras, et de l'autre le paquet qui contient ses effets, puis quitte sa demeure, où l'hôtesse ne cherche pas à la retenir, parce qu'on n'a payé la dépense que pour deux jours. Sœur Anne se recommande à la Providence et tâche de ranimer son courage en s'aventurant dans cette ville qu'elle ne connaît pas. A chaque moment les voitures l'effraient, les chevaux lui font peur, les cris des marchands à éventaires l'étourdis-

sent, la vue de tout ce monde qui va, vient, se croise, et souvent la presse brusquement, la trouble à tel point qu'elle ne sait plus où elle en est. La pauvre petite entre sous une porte cochère et se met à pleurer. La portière de la maison lui demande le motif de son chagrin, mais sœur Anne ne peut que verser des larmes, alors la portière s'éloigne de mauvaise humeur en disant : « C'est bien la peine de s'apitoyer » sur le sort de gens qui ne veulent pas vous » dire ce qu'ils ont. »

La jeune fille, après avoir long-temps pleuré, se remet en route, mais elle a marché quatre heures et n'en est pas plus avancée, elle voit toujours des rues, des maisons, des boutiques, mais elle ne sait de quel côté se diriger et fait souvent beaucoup de chemin pour revenir au point d'où elle est partie. Et cette maison du comte comment la reconnaître!... elle commence à croire que cela n'est pas possible. La fatigue l'accable, car elle porte toujours son enfant sur ses bras... bientôt le besoin se fait sentir et vient augmenter l'horreur de sa situation.

Elle s'assied sur un banc de pierre, les gens qui passent jettent un regard sur elle... mais ils continuent leur chemin; ils s'arrêteraient si, au lieu d'une femme qui pleure sur son enfant, ils voyaient un chat se battre avec polichinelle.

Heureusement que l'on est alors dans le milieu de l'été, le temps est superbe, et l'approche de la nuit ne force point à quitter la promenade. La jeune muette est entrée dans la boutique d'un pâtissier; elle donne des gâteaux à son enfant, puis présente tristement un de ses effets en paiement; mais on le lui rend en la regardant avec pitié et surprise, car la mise de sœur Anne n'annonçant pas la misère, on ne conçoit pas qu'elle se trouve sans argent.

Elle a essayé de se remettre en route, mais la nuit redouble ses alarmes, et, malgré les réverbères qui éclairent les rues, le bruit des chevaux lui semble encore plus effrayant; elle tremble à chaque moment d'ètre renversée avec son fils par ces voitures qui souvent l'entourent de tous côtés, elle prend de nouveau le parti d'aller s'asseoir sur un banc.

Sœur Anne se trouve alors dans la rue Mont-

martre, plusieurs fois dans la journée elle a passé par la rue de Provence et devant l'hôtel de M. de Montreville, mais la pauvre petite ne le connaît pas ; il lui serait maintenant impossible de retrouver sa demeure, elle est prête à se livrer au désespoir, mais elle presse son fils contre son cœur et en le couvrant de baisers tâche de reprendre des forces. L'enfant lui sourit et joue avec ses cheveux, il est dans l'âge où l'on ne connaît point le malheur quand on est dans les bras de sa mère.

La soirée s'avance, déjà les boutiques se ferment, les piétons sont moins nombreux, les voitures mettent de plus longs intervalles à se succéder. Sœur Anne lève les yeux et regarde autour d'elle avec un peu plus d'assurance. Où demandera-t-elle une retraite pour la nuit?... elle se trouve perdue au milieu de ces habitations, elle n'ose s'adresser nulle part!... Son regard suppliant s'attache sur les personnes qui passent devant elle... quelques hommes s'arrêtent pour la considérer. « Elle est jolie ! » disent-ils, mais elle leur présente son enfant, et ils s'éloignent aussitôt. « Grand Dieu ! pense

» l'infortunée, les habitans de Paris n'aiment » donc pas les enfans... ils s'en vont bien vite » dès que je leur montre le mien. »

Sur les minuit des soldats passent dans la rue, ils s'approchent, elle frissonne... L'un d'eux s'avance en lui disant : « Allons, allons, » que faites-vous là avec votre enfant? rentrez » chez vous, ou je vous emmène au corps-de- » garde. »

Le ton dur de l'homme qui vient de lui parler la fait trembler, elle se lève précipitamment et s'éloigne en serrant son enfant dans ses bras. Mais, à peine a-t-elle fait cent pas, qu'elle s'aperçoit qu'elle a oublié sur le banc de pierre le paquet qui contient ses effets, elle court aussitôt pour le chercher..... elle retrouve la place où elle était assise, mais hélas! déjà ses effets n'y sont plus... malheureuse! c'était sa dernière ressource!

Elle ne trouve point de larmes pour ce dernier malheur, un poids énorme semble arrêté sur sa poitrine, elle s'éloigne avec son enfant, elle n'ose plus penser... Elle marche plus vivement et sans savoir où elle va... elle serre son

fils avec plus de force, tous ses membres sont agités par une contraction nerveuse..... elle a presque perdu le sentiment de ses maux. Elle vient de descendre la rue Montmartre, elle arrive au boulevard... des arbres frappent sa vue, son cœur se dilate... La pauvre petite se croit sortie de cette ville où le sort la poursuit, elle se croit de nouveau près de ses champs, de ses bois, et, courant précipitamment vers le premier arbre qui se présente, elle se serre tout contre, le touche avec ivresse et ses larmes se font un passage.

Elle s'assied enfin sous le feuillage dont l'aspect vient de ranimer son cœur, elle couvre son enfant avec le tablier qu'elle porte, et se décide à attendre le jour en cet endroit.

Le jour est revenu sans que la jeune muette ait goûté un moment de repos, elle songe au sort qui l'attend, elle voit qu'il faudra implorer la charité publique pour elle et son fils. Seule, elle attendrait la mort, mais pour son enfant, elle peut tout supporter. Après avoir été si bien dans la ferme, entourée de gens qui l'aimaient, qui chérissaient son fils, être ré-

duite à demander son pain!... Combien elle se répent d'avoir quitté ce séjour tranquille ! c'est surtout en regardant son enfant qu'elle s'accuse : « Pauvre petit, pense-t-elle, tout ce » que tu souffriras sera mon ouvrage!... Mais » suis-je donc si coupable d'avoir voulu te ren- » dre ton père!... Ah! si du moins je pouvais » retrouver cet asyle! si je pouvais revoir ces » bons villageois, qui me traitaient comme » leur fille! Je sens qu'il faut renoncer à l'es- » poir de revoir Frédéric!... mais si ma douleur » m'ôte la vie, que deviendra mon fils dans » cette ville immense!... »

La pauvre mère pleure en considérant le petit Frédéric qui dort encore. Quelques paysans qui vont au marché lui offrent en passant du pain, des fruits; une laitière lui fait boire de son lait ainsi qu'à son enfant; tous les cœurs ne sont pas insensibles; les Parisiens même donnent volontiers aux pauvres, et s'ils ne le font pas plus souvent, c'est qu'ils craignent de s'attrister devant un malheureux.

Pendant une partie de la journée, sœur Anne parcourt encore la ville pour tâcher de trouver

la demeure de son protecteur; souvent elle voit passer des hommes qui ont la tournure, la mise de Frédéric, alors elle se hâte, elle double le pas pour les atteindre, et lorsqu'elle est près d'eux elle reconnaît son erreur; les uns la regardent avec étonnement, les autres en ricanant... elle s'éloigne toute honteuse et le cœur brisé. « Mon Dieu! se dit-elle, je ne pourrai » donc jamais le rencontrer!... »

Vers la fin de la journée les provisions qu'on lui a données le matin sont épuisées, il faut tendre la main et implorer la pitié des passans. Sœur Anne a besoin de regarder son fils pour trouver la force de demander du pain. Si du moins ceux qui font le bien le faisaient avec grace, les infortunés seraient moins à plaindre, mais c'est d'un air dur ou dédaigneux, c'est presque en les grondant que bien des gens donnent aux malheureux. « Hélas, » pense sœur Anne en versant des larmes, « pourquoi » donc me font-ils un crime d'être pauvre! »

Il lui tarde de quitter Paris, les habitans des campagnes lui semblent plus humains, plus doux; auprès d'eux elle se sent moins hon-

teuse. Mais quel chemin prendre pour retrouver la ferme hospitalière, il faut donc s'en remettre à la Providence, qui, jusqu'à présent, ne lui a pas été favorable. Pauvre petite! puisse-t-elle te guider enfin vers le terme de tes maux!

Ignorant le chemin qu'elle doit prendre, mais voulant absolument sortir de la ville, sœur Anne se décide à suivre un homme qui marche à côté d'une petite carriole recouverte en toile. En effet, cet homme ne tarde pas à prendre un faubourg, puis à sortir par une des barrières de la ville. En suivant toujours la carriole, qui ne va qu'au pas, la jeune mère se trouve enfin dans la campagne, elle respire plus librement, elle embrasse son fils, et, implorant pour lui le secours du ciel, elle se dirige vers un village pour y demander l'hospitalité.

——

CHAPITRE V.

Le hasard les rapproche.

Frédéric aime toujours sa femme, peut-être avec moins d'emportement, de délire que dans le premier mois de leur union; mais la facilité qu'un mari a d'être avec sa compagne, n'a point éteint son amour; car, chaque jour il découvre en Constance de nouvelles qualités, de nouvelles vertus. Les charmes de la figure séduisent, mais ne suffisent pas pour enchaîner; heureux l'époux qui trouve dans sa femme des attraits sur lesquels le temps ne peut rien !

Constance paraissait susceptible d'un seul défaut, bien cruel lorsqu'on ne sait pas s'en rendre maître, mais qu'elle renfermait avec

soin dans son sein. Elle était jalouse ; l'excès de son amour pour Frédéric lui faisait quelquefois concevoir de secrètes alarmes. Lorsqu'il était rêveur, pensif, Constance devenait inquiète, et mille craintes s'élevaient dans son esprit. Qui pouvait occuper son époux, l'attrister, le faire soupirer... car il soupirait encore quelquefois. Avant leur mariage elle attribuait à son amour pour elle la mélancolie qui souvent obscurcissait le front de Frédéric... Mais maintenant qu'ils sont unis, maintenant qu'ils peuvent se livrer à toute leur tendresse, que rien ne trouble leur bonheur, pourquoi Frédéric soupire-t-il encore ? pourquoi est-il quelquefois rêveur ? Voilà ce que se dit Constance ; mais l'aimable femme se garde bien de laisser voir ce qu'elle éprouve à son époux ; elle serait désolée de faire paraître le moindre soupçon. Quoique jalouse, elle ne tourmentera pas son mari ; elle sera toujours aussi tendre, aussi douce, aussi aimante, et, si elle souffre, elle le cachera avec soin, afin de ne pas affliger celui qu'elle aime plus que la vie.

La mort du général vient au bout d'un an

troubler leur bonheur. Monsieur de Valmont était aimé de tous ceux qui l'entouraient, et tendrement chéri de sa nièce, à laquelle il avait tenu lieu de père. L'amour de son époux put seul adoucir le chagrin de Constance, vivement affligée de la perte de son oncle. M. de Montreville mêla ses regrets à ses larmes, il perdait un véritable ami; mais dans la vieillesse on montre souvent plus de courage qu'au printemps de la vie pour supporter la mort de ceux que l'on aimait. Est-ce l'âge qui rend égoïste? Est-ce que le cœur, devenu insensible aux feux de l'amour, se ferme aux transports de l'amitié? ou ne serait-ce pas plutôt l'idée que la séparation doit être moins longue et qu'on rejoindra bientôt ceux que l'on a perdus?

Constance était unique héritière de son oncle; le général était fort riche et possédait plusieurs fermes et différentes terres que Frédéric voulait connaître. Il avait formé le projet de faire une tournée dans ses nouvelles propriétés, et Constance devait rester à Paris, afin de ne point laisser seul M. de Montreville, attristé de la perte de son ami. Mais comment quitter sa

femme avant que sa douleur soit moins vive? Le voyage n'était point pressé, Frédéric le remettait de mois en mois, et Constance, qui n'avait pas encore quitté son mari un seul jour, ne pouvait se décider à le laisser partir.

Quelque temps après la mort du général, Frédéric apprenant que M. Ménard, tourmenté souvent par la goutte, n'a plus d'élèves et n'est point heureux, se rend chez son ancien précepteur et lui propose de venir habiter avec lui. « J'ai besoin, lui dit-il, d'un homme sage,
» habile, qui veuille bien prendre connais-
» sance de mes affaires, surveiller les comptes
» de mes régisseurs, se charger de correspon-
» dre avec eux. Mon cher Ménard, soyez cet
» homme-la. Songez bien que ce n'est pas
» comme intendant, mais comme ami, que je
» vous demande chez moi; et si le ciel me
» donne des enfans, vous serez auprès d'eux ce
» que vous étiez près de leur père. »

Ménard accepte avec reconnaissance, et bientôt il est installé chez Frédéric où Constance lui témoigne beaucoup d'égards et d'amitié; elle aime l'ancien précepteur parce qu'il

chérit son mari; et Ménard, vivement touché des attentions que la jeune femme a pour lui, s'écrie souvent en lui baisant la main avec respect : «Ah ! Madame, faites donc des enfans!...
» je serai leur précepteur, et ils seront aussi
» gentils que monsieur votre époux, qui est
» mon élève et qui me fait honneur.»

A cela Constance sourit... elle ne demanderait sans doute pas mieux : mais on n'a pas toujours tout ce qu'on désire.

Dubourg n'a pas non plus abandonné son ami. Frédéric lui a dit : « Viens chez moi
» quand tu voudras ; ton appartement sera
» toujours prêt. » Dubourg profite de cette permission, non pour aller loger chez Frédéric, à Paris, mais pour habiter quelquefois sa maison de campagne. C'est surtout vers la dernière moitié du trimestre que l'on voit plus souvent Dubourg, qui touche ses rentes par quartier, mais ne peut jamais parvenir à en faire durer un plus de six semaines; alors il va manger chez Frédéric, s'il est à Paris, ou prendre l'air à sa campagne, en lui disant : «Grace
» à toi, mon ami, avec mes seize cents livres

» de rente je vis comme si j'en avais le double ;
» je dépense mon revenu en six mois, et c'est
» toi qui fais les frais de l'autre moitié de
» l'année. »

Le caractère gai de Dubourg plaît aussi à Constance, et Frédéric voit toujours avec plaisir venir son ami ; car il sait bien que cet ami-là ne dira jamais à sa femme un mot qu'elle ne doit pas entendre, et que, malgré ses principes légers, il ne la regardera que comme une sœur. On peut passer quelques travers à celui qui respecte l'amitié. Il y a tant d'amis sincères, vertueux, délicats, qui se font un jeu de brouiller les ménages.

Lorsque Dubourg et Ménard se trouvent réunis chez Frédéric, ce qui arrive toujours aux fins de trimestres, l'ancien précepteur ne manque pas de faire l'éloge du ménage qu'il a sous les yeux : « C'est Orphée et Eurydice, c'est
» Deucalion et Pyrrha, c'est Philémon et
» Baucis... Pyrame et Thysbé!... — Oui,
» morbleu, dit Dubourg. Frédéric a une femme
» charmante, une femme qui a toutes les qua-

» lités, un trésor enfin... Ce serait bien le
» diable s'il n'était pas content !.... — Sans
» doute!.... mais si je n'avais pas donné à
» mon élève d'excellens principes de sagesse
» et de morale, peut-être, tout en aimant sa
» femme, ne serait-il pas aussi rangé. Le czar
» Pierre-le-Grand adorait Catherine, ce qui
» ne l'empêchait pas d'avoir des maîtresses;
» nombre de princes ont eu des concubines,
» et j'ai connu de très-bons maris qui cou-
» chaient avec leurs servantes, probablement
» par esprit de propriété. — Mon cher mon-
» sieur Ménard, ne vantez pas si haut la sagesse
» de Frédéric!.... s'il n'avait eu que vous pour
» se conduire... — Vous l'auriez mieux guidé,
» peut-être, témoin quand vous avez voyagé
» avec nous en baron Potoski!... — Allons,
» chut, monsieur Ménard, que ce voyage soit
» oublié, nous n'avons pas été plus sages l'un
» que l'autre. J'espère que devant madame de
» Montreville vous n'avez jamais parlé de la
» petite aventure du bois... de cette passion
» de Frédéric... — Oh! pour qui me prenez-
» vous?... je sais très-bien que ce serait main-

» tenant maladroit... *non est hic locus*, et
» cependant madame de Montreville ne pour-
» rait s'en fâcher; tout ce qui s'est fait avant
» le mariage ne la regarde pas ; elle a trop
» d'esprit pour ne pas rire des petites folies
» que son mari a pu faire étant garçon. —
» Malgré son esprit, il y a des choses qu'une
» femme n'apprend jamais avec plaisir; il faut
» toujours éviter de dire ce qui peut lui faire
» croire qu'une autre a possédé comme elle
» le cœur de son mari. Quoiqu'en épousant
» un jeune homme, une femme sache fort bien
» qu'il a déjà connu l'amour, elle se persuade
» qu'il n'a jamais aimé personne autant qu'elle;
» elle veut être celle qui lui a fait connaître
» le sentiment le plus vif, et ce serait l'affliger
» que de lui ôter cette illusion. — Je com-
» prends très-bien : c'est comme un cuisinier
» auquel on veut bien laisser croire qu'on n'a
» jamais mangé un meilleur macaroni. —
» C'est cela même. Oh! vous êtes étonnant
» pour les comparaisons. D'ailleurs je crois la
» jeune femme susceptible de devenir jalouse;
» elle aime son mari à un tel point!... — Au

» fait, je crois que vous avez raison. J'ai re-
» marqué qu'un jour elle paraissait moins
» gaie qu'à l'ordinaire... je présume que c'est
» parce que son mari s'amusait depuis un quart
» d'heure à caresser un chat... — Que le diable
» vous emporte avec vos chats!... soupçonner
» Constance d'une telle sottise ! — Comment
» sottise? mais il y a des hommes qui préfè-
» rent leur chien à leur femme, comme il y a
» des femmes qui aiment mieux leur serin que
» leur mari... ce n'est pas pour mon élève que
» je dis cela, mais... — Mais madame de Mon-
» treville vous a-t-elle demandé quelquefois,
» comme à moi, si Frédéric avait toujours eu
» des momens de tristesse... de mélancolie?...
» — Ah ! oui, oui, je me souviens que l'autre
» soir encore elle m'a dit tout bas : Frédéric
» soupire, lui connaissez-vous quelque cha-
» grin?... en devinez-vous le motif? — Eh
» bien ! que lui avez-vous répondu? — Par-
» bleu ! je lui ai répondu : Madame, c'est qu'il
» a sans doute une mauvaise digestion, et alors
» la respiration est gênée ; cela m'arrive sou-
» vent. Depuis ce temps-là elle ne m'a plus

» questionné sur ce sujet. — J'en suis bien
» persuadé. »

Quoique Frédéric soit heureux, il n'a pas oublié la jeune muette du bois, et c'est son souvenir qui le jette quelquefois dans de profondes rêveries. Il voudrait connaître le sort de sœur Anne, mais il n'ose en parler à son père. Le comte lui a dit qu'il veillait sur elle, et Frédéric sait qu'il peut se fier à sa parole; mais ne point savoir où elle est, ce qu'elle fait, ne point savoir si elle l'aime toujours... L'ingrat ose en douter, car il a bien fait tout ce qu'il fallait pour cela! Cependant, plus son amour pour Constance devient calme, paisible, plus le souvenir de sœur Anne se présente fréquemment à sa pensée; un sourire, une caresse de sa femme lui fait aisément oublier la jeune muette... mais plus tard son image revient encore... il semble que le cœur de l'homme ait toujours besoin de souvenirs ou d'espérances.

Depuis près de deux ans Frédéric est l'époux de Constance; leur seul chagrin est de n'avoir point d'enfant. Frédéric désirerait un fils, Cons-

tance voudrait offrir à son époux un gage de sa tendresse, et M. Ménard souhaite ardemment qu'il lui arrive de petits élèves.

Le comte de Montreville n'habite point avec ses enfans, mais il vient souvent chez eux; il a toujours pour domestique celui qui l'accomgnait lorsqu'il fut attaqué dans la forêt, et auquel il a défendu de parler de cette aventure. Mais un soir, en causant avec les gens de l'office, le valet oublie la défense de son maître, et, comme chacun conte une histoire de voleurs, il ne manque pas de parler des périls qu'il a courus ainsi que M. le comte, qui a été sauvé, comme par miracle, par une jeune femme muette. Le valet de Frédéric est présent lorsqu'on raconte cette histoire; le lendemain, en habillant son maître, il lui demande si ce qu'a dit Dumont est vrai, parce qu'il croit que Dumont est un menteur, et que jamais M. le comte n'a dit avoir été attaqué par des voleurs, et sauvé par une jeune femme muette.

Ces derniers mots attirent l'attention de Frédéric : un secret pressentiment lui dit qu'il s'a-

git de sœur Anne, il ne répond rien à son valet, et se hâte de se rendre à l'hôtel de son père. Le comte est absent, mais Dumont y est; Frédéric peut lui parler seul, c'est justement ce qu'il voulait. Aux premières questions, Dumont rougit, il se rappelle la défense du comte, mais il n'y a plus moyen de se taire. D'ailleurs, en disant tout au fils de son maître, il ne croit pas commettre une bien grande faute, et ne conçoit pas pourquoi M. de Montreville a voulu faire un mystère de cette aventure.

Frédéric se fait dépeindre la jeune fille que son père a conduite à la ferme; dès les premiers mots, il ne doute pas que ce ne soit sœur Anne. Il demande mille détails à Dumont; celui-ci dit tout ce qu'il sait. « Crois-tu qu'elle sera « restée dans la ferme? » demande Frédéric. — « Oh oui, Monsieur... elle était trop souf» frante pour continuer son voyage... Et puis, » j'oubliais de vous dire qu'elle était sur le » point de devenir mère... — Que dis-tu ? » Dumont... cette jeune fille... — Fille ou » femme, je n'en sais rien, mais je vous ré» ponds qu'elle était enceinte. »

Sœur Anne aurait un enfant!... Frédéric comprend maintenant pourquoi son père agit avec tant de mystère. Il s'informe exactement du nom du village, de la position de la ferme dans laquelle on a laissé la jeune muette, puis, donnant une bourse à Dumont, il lui recommande, à son tour, le plus grand secret sur cette aventure et sur leur entretien. Dumont promet de ne plus parler, et se perd en conjectures sur la conduite du père et du fils.

Depuis que Frédéric sait que sœur Anne l'a rendu père, il ne goûte plus un moment de repos. Cette idée le poursuit sans cesse, il brûle du désir de voir son enfant. Ses rêveries sont plus fréquentes, plus souvent son front est chargé de nuages, et Constance l'entend soupirer. La jeune femme n'ose questionner son époux; mais en secret elle souffre et se tourmente; elle se flattait d'occuper seule Frédéric, de remplir son ame, d'être l'unique objet de toutes ses pensées; mais elle est près de lui, elle presse sa main dans la sienne... ce n'est pas elle qui peut le faire soupirer.

Quand il lui échappe de demander à Frédé-

rie ce qu'il a, celui-ci s'efforçant de se remettre, la presse contre son cœur en lui disant : « Que veux-tu que je désire encore!... » Mais alors même Constance trouve dans son sourire quelque chose de triste, il ne lui semble pas entièrement heureux.

Frédéric annonce à sa femme qu'il va entreprendre ce voyage qu'il diffère depuis longtemps, mais qui devient indispensable; Constance se flattait que Ménard le ferait à sa place; Frédéric même en avait parlé, mais il a changé de résolution et paraît décidé à partir. Constance n'ose le retenir encore, ni lui proposer de l'accompagner; elle craint de lui être importune, elle craint de le contrarier dans la moindre chose: et d'ailleurs, si Frédéric avait eu envie qu'elle vînt avec lui, il n'aurait eu qu'un mot à dire, elle aurait tout quitté pour le suivre; mais ce mot, il ne l'a pas dit!... Constance gémit en secret, mais elle ne montre à son époux qu'un front calme et des traits rians.

Frédéric l'a tendrement embrassée; il lui a promis de hâter son retour et d'être auprès d'elle dans un mois. Constance tâche de prendre cou-

rage, et Frédéric est parti en la recommandant à Ménard et à Dubourg ; mais Constance n'a pas besoin de distraction; quoique éloigné, Frédéric sera toujours près d'elle.

On est au mois d'août, dans cette belle saison de l'année, où l'on respire avec douceur l'air plus vif des campagnes; Constance veut passer dans sa maison, située près de Montmorency, tout le temps de l'absence de son mari. Là, plus tranquille qu'à Paris, il lui semble qu'elle sera plus libre de penser à lui, de compter les instans qui doivent encore s'écouler avant son retour. M. de Montreville va voir sa bru à sa campagne. Mais à l'âge du comte on a des habitudes, les distractions deviennent un besoin. Le comte aime Paris, où il a un grand nombre de connaissances, et dont la vie animée a toujours flatté ses penchans. Après une semaine de séjour à la campagne, il revient dans sa ville favorite se livrer à ses plaisirs accoutumés.

Constance reste seule avec M. Ménard et les domestiques. On est encore au commencement du trimestre, et Dubourg n'est pas à la cam-

pagne ; mais Constance n'éprouve pas un moment d'ennui ; quand le cœur est bien occupé, la tête n'est jamais vide; le vieux précepteur lui tient fidèle compagnie; il lui parle de l'histoire grecque et romaine, cite ses auteurs latins, s'enfonce quelquefois dans l'histoire ancienne; il n'est pas certain que tout cela amuse beaucoup Constance; mais lorsque M. Ménard a fini de parler, elle lui fait un sourire si aimable que le précepteur est toujours content.

Vers la fin de la journée, Constance se rendait au belvéder : c'était son endroit favori ; c'était là que Frédéric et elle avaient commencé à s'entendre, c'était là qu'elle avait éprouvé les premières impressions de l'amour. Depuis ce temps le belvéder était souvent visité, elle y venait attendre le retour de son époux. Constance, assise sur cette éminence, dominait dans la vallée, et voyait dans la campagne qui environnait les murs de son jardin.

Un beau soir, en promenant ses regards sur le chemin qui passe devant sa maison, Constance aperçoit une jeune femme assise au pied d'un arbre, et tenant un enfant en bas âge dans ses

bras; cette infortunée, qui paraît dans la plus affreuse misère, considère avec douleur son enfant, et, tout en le couvrant de baisers, semble livrée au plus violent désespoir. Constance se sent vivement émue. Dans ce moment, M. Ménard monte au belvéder. « Tenez, lui » dit-elle, regardez donc cette pauvre femme... » comme elle embrasse son enfant... Mais elle » semble bien affligée... La voyez-vous?... — » Dans l'instant, Madame, dit Ménard, je cher- » che mes lunettes... où diable les ai-je four- » rées? »

Dans ce moment, la pauvre femme lève les yeux, et, apercevant Constance, son regard devient si expressif, si suppliant, qu'il est impossible de ne pas le comprendre. « Ah!... elle » pleure! s'écrie Constance... Attendez... at- » tendez, pauvre femme... je descends... »

Constance quitte précipitamment le belvéder, tandis que Ménard regarde de tous côtés, en cherchant ses lunettes.

A quelques pas de là, une petite porte donne sur la campagne; Constance l'ouvre et se trouve bientôt près de l'infortunée qu'elle veut secou-

rir. En approchant de la pauvre femme, elle se sent encore plus touchée, car tous les traits de la mendiante annoncent la souffrance et le désespoir; mais c'est surtout pour son enfant qu'elle implore la pitié de Constance. En la voyant, elle le lui présente, et de grosses larmes coulent de ses yeux rougis par le malheur.

« Pauvre petit, dit Constance, qu'il est » pâle... maigre... Mais les jolis traits!.. » Et elle prend l'enfant dans ses bras, en disant à la mère : « Venez, je vais vous donner de quoi » vous remettre... Suivez-moi. »

L'infortunée fait quelques pas, mais elle retombe bientôt... Elle n'a plus la force de marcher. « Grand Dieu! dit Constance, dans quel » état est cette malheureuse mère!... Monsieur » Ménard, venez donc m'aider à la conduire » jusqu'à la maison...

» — Me voici... me voici, Madame... Elles » étaient dans la poche de mon gilet, » dit Ménard en arrivant. « Oh! oh! voilà une per» sonne qui semble avoir besoin d'auxiliaire...
» —Soutenez-la... aidons-la à marcher... Pau» vre femme! qu'elle me fait de peine! Mon

» Dieu ! est-il possible qu'il y ait des gens aussi
» malheureux !... — Très-possible, certaine-
» ment, madame; mais il faudrait savoir *causa*
» *causarum*. »

Avec l'aide de Ménard et de Constance, qui, tout en tenant l'enfant, soutient encore la mère, la pauvre femme parvient à arriver jusqu'à la maison. Là, Constance s'empresse de lui donner tout ce qu'elle croit pouvoir lui faire du bien, ainsi qu'à son enfant; et pendant que la pauvre mendiante reprend des forces, elle la considère avec intérêt. « Voyez donc, dit-elle à
» M. Ménard, elle est toute jeune encore... et
» déjà si à plaindre... Ses traits sont doux...
» touchans... Pauvre mère... d'où donc venez-
» vous?.. Que comptez-vous faire mainte-
» nant? »

A ces questions, l'infortunée ne répond rien... On en devine la cause : c'était sœur Anne et son fils que Constance venait de secourir.

Depuis dix jours que la jeune muette était sortie de Paris, elle errait au hasard dans la campagne. Forcée de chercher sans cesse un asile et du pain, souvent rebutée, souvent se

privant de nourriture pour en conserver à son fils, sœur Anne sentait chaque jour s'affaiblir ses forces et son courage; le désespoir s'emparait de son esprit... il minait toutes ses facultés, et l'infortunée attendait la mort en embrassant son enfant, lorsque le hasard, qui l'avait conduite devant la demeure de madame de Montreville, permit que celle-ci l'aperçût et volât à son secours.

Constance, étonnée de ne point recevoir de réponse à ses questions, venait de les renouveler... lorsque sœur Anne, portant sa main sur ses lèvres, et secouant tristement la tête, fit comprendre sa cruelle situation.

« O ciel!... elle ne peut pas parler... Pau-
» vre femme!... Et seule, avec son enfant,
» sans argent... sans guide... sans pouvoir
» même demander sa route... Ah! c'est trop!...
» c'est trop de peine à la fois. »

Et Constance, se penchant vers sœur Anne, laisse couler des larmes que lui arrache la vue de son infortune, tandis que la jeune muette, touchée d'une pitié à laquelle elle n'est plus accoutumée, prend la main de sa bienfaitrice,

la couvre de baisers, et la presse sur son cœur.

« Ma foi, » dit Ménard en tirant son mouchoir; car le bon précepteur n'avait pu voir sans attendrissement ce tableau; « ma foi...
» je conviens que la position était critique...
» D'ailleurs la langue est fort nécessaire dans
» tout le cours de la vie, et quiconque n'a point
» de langue, ou ne peut pas s'en servir, est
» comme un renard sans queue, un papillon
» sans ailes, ou un poisson sans nageoires. »

Constance continue à donner tous ses soins à sœur Anne et à son fils; l'enfant rit déjà dans ses bras; il est dans l'âge heureux où le chagrin passe devant un gâteau ou un jouet; Constance ne peut se lasser de l'embrasser. « Tenez, dit-
» elle à M. Ménard, regardez donc comme il
» me sourit...—Je le crois bien; vous lui don-
» nez des bonbons. On prend les hommes avec
» des paroles sucrées, et les enfans avec du su-
» cre sans paroles. Les enfans montrent en cela
» plus de sagesse que les hommes. — Les jolis
» traits, les beaux yeux... Je ne sais si c'est une
» illusion, mais il me semble qu'il a les yeux
» de mon mari.—De mon élève?... Oh! il me

» paraît difficile que des yeux de deux ans res-
» semblent à des yeux de vingt-trois.—Pauvre
» petit, je sens que je l'aime déjà… Que je
» serais heureuse d'en avoir un comme cela!…
» —Cela viendra, Madame : Sara avait qua-
» tre-vingt-dix ans, lorsqu'elle donna le jour à
» Isaac. Vous avez encore du temps devant
» vous. »

Sœur Anne éprouvait une bien douce jouissance en voyant Constance caresser son fils. Madame de Montreville ne pouvait se lasser de le considérer, car elle trouvait dans ses traits quelque rapport avec ceux de son époux. M. Ménard regardait sœur Anne avec commisération; il était bien loin de se douter que cette pauvre mendiante était cette jeune fille qu'il avait aperçue dans le bois de Vizille, assise auprès de Frédéric. Comment aurait-il pu la reconnaître?… il ne l'avait vue qu'un moment, et alors elle était rayonnante de plaisir et d'amour, alors ses traits charmans n'étaient point flétris par les larmes et la douleur; la fatigue d'une route pénible, des souffrances sans cesse renaissantes, n'avaient point encore rendu sa

démarche chancelante. Enfin, Ménard n'avait jamais su que la jeune fille était muette; il ne pouvait donc, en ce moment, soupçonner qu'elle était devant lui.

« Savez-vous écrire, pauvre femme ? » dit Constance à sœur Anne. Celle-ci lui fait signe que non. « Quel dommage!... J'aurais voulu » savoir le nom de ce joli enfant!... »

La jeune muette regarde vivement autour d'elle. On l'a conduite dans une salle basse qui donne sur le jardin. Elle en sort en faisant signe à Constance de la suivre. Elle casse une branche au premier buisson, puis se penchant vers la terre, elle trace sur le sable, qui couvre les allées du jardin, le nom de son enfant.

« Frédéric! » s'écrie Constance en lisant le nom que sœur Anne vient de tracer. « Quoi! » votre enfant se nomme Frédéric?... Ah! je » sens qu'il m'en sera encore plus cher... Fré- » déric!... mais c'est justement le nom de » mon mari... Qu'en dites-vous, M. Ménard, » n'est-ce pas singulier?

» — Je n'y vois rien de fort extraordinaire, » dit le précepteur. Comme il y a une grande

» quantité de Martin, de Pierre et de Paul, il
» peut se trouver aussi beaucoup de Frédéric.
» Je ne connais que le nom de *Thésaurochry-*
» *sonicochrysides*, inventé par Plaute, qui
» ne soit pas devenu commun... Aussi, si j'a-
» vais eu un fils, je ne l'aurais pas nommé
» autrement, quoique le nom ne soit pas très-
» coulant. »

Constance a pris de nouveau le petit garçon dans ses bras. Elle l'appelle Frédéric, et l'enfant, répondant à ce nom qu'on lui donnait à la ferme, balbutie le mot de *maman*, et semble chercher des yeux les bons villageois qui l'appelaient ainsi.

« Je veux absolument que mon mari voie
» cet aimable enfant, » dit Constance; puis après avoir réfléchi quelque temps, elle s'approche de sœur Anne et lui prend la main, suivant attentivement ses moindres signes, afin de comprendre ses réponses.

« Où alliez-vous avec votre enfant?... Elle
» n'en sait rien!... Malheureuse femme! vous
» n'avez donc plus ni père ni mère?... Ils sont
» morts!... Et le père de cet enfant, votre

» mari, pourquoi n'est-il pas avec vous?...
» Elle pleure!... Pauvre petite! il l'a aban-
» donnée!... Abandonner un si joli enfant...
» une femme si intéressante! si infortunée!
» Ah! c'est affreux!... Il faut avoir un cœur
» bien dur!... Mais consolez-vous, séchez vos
» larmes, je ne vous abandonnerai pas, moi...
» Oui, j'y suis résolue, je veux prendre soin
» de vous, de votre enfant. Vous ne me quit-
» terez plus. Vous logerez près de moi; je vous
» occuperai à des ouvrages d'aiguille, je vous
» apprendrai à travailler; je ferai élever votre
» fils sous vos yeux. Mon mari est bon, sensible,
» généreux; oh! je suis bien certaine qu'il
» ne me blâmera pas de ce que je fais. Il vous
» aimera aussi, et vous finirez vos jours avec
» nous. Entendez-vous, pauvre mère; ne
» pleurez plus... ne tremblez plus pour votre
» enfant... Désormais la misère ne vous attein-
» dra pas!... Eh bien!... voyez donc, M. Mé-
» nard, elle se jette à mes pieds, elle me baise
» la main!... comme si j'étais un Dieu!...
» A quoi donc servirait la richesse, si l'on ne
» savait pas faire un peu de bien?

» — Madame, faire la charité est un des » préceptes de l'Évangile; malheureusement » tout le monde ne le met pas en pratique » comme vous !...

» — Mais il est temps de s'occuper de loger » cette jeune femme, » dit Constance, en ramenant sœur Anne vers la maison. « Après toutes « les fatigues qu'elle a endurées, elle doit » avoir besoin de repos. Où la ferons-nous » coucher?... Ah ! ce petit corps de-logis qui » touche à la serre dans le jardin. Mon mari » voulait en faire un cabinet d'étude, mais il » travaillera dans son appartement. Oui, c'est » cela; M. Ménard, veuillez donner des or- » dres... Qu'on y porte un lit, tout ce qu'il » faut pour ce soir; demain je le ferai arranger » entièrement. Là, elle sera tranquille, elle » aura son fils auprès d'elle, et, dès le matin, » elle pourra le promener dans le jardin. »

M. Ménard est allé dire aux domestiques de préparer un logement dans le pavillon du jardin. Pendant ce temps, Constance reste avec sœur Anne, qui ne sait comment lui témoigner toute sa reconnaissance, et dont les traits sem-

blent déjà moins abattus. Constance, en l'examinant, la trouve à chaque instant plus intéressante; la jeune muette n'a rien de ces mendiantes qui semblent vouloir arracher, à force de plaintes ou d'importunités, quelques secours qu'elles reçoivent avec insensibilité. Sœur Anne est douce, craintive; elle est étonnée de l'intérêt qu'elle inspire; on lit dans ses yeux la reconnaissance qu'elle en éprouve; et il règne dans son air, dans toute sa personne, quelque chose qui, malgré sa misère, semble annoncer qu'elle n'est point née dans les dernières classes de la société.

« Plus je la regarde, dit Constance, plus je
» m'étonne que l'on ait pu l'abandonner... Ses
» traits sont délicats, ses yeux doux et pleins
» de charmes... Comme elle sera bien sous
» d'autres vêtemens... Et toi, cher petit, oh!
» je veux avoir bien soin de toi. »

Ménard vient annoncer que tout est disposé dans le pavillon du jardin pour y recevoir la pauvre femme et son fils. Constance prend sœur Anne sous le bras; elle la conduit au pavillon, regarde si rien ne lui manque pour la

nuit, et la quitte en l'engageant à se livrer au repos et à ne plus se chagriner.

Sœur Anne presse sa main sur son cœur, et Constance s'éloigne tout émue, en disant à Ménard : « Ah! maintenant, je trouverai » moins longue l'absence de Frédéric! Je sens » que le meilleur moyen de se distraire de ses » peines, est de soulager celles des autres. »

— –

CHAPITRE VI.

Arrivée de Dubourg.—L'orage se forme.

Sœur Anne, en s'éveillant le lendemain matin, craint un moment que tout ce qu'elle voit ne soit qu'une illusion. Après avoir souffert ce que la misère a de plus affreux; après avoir erré si long-temps et souvent sans obtenir un asile pour reposer sa tête et celle de son fils; après avoir éprouvé tout ce que peut ressentir une mère qui tremble à chaque instant pour les jours de son enfant, se trouver dans un séjour élégant, commode, couchée dans un bon lit, rassurée sur son sort à venir; au lieu du froid dédain de la pitié, recevoir les soins tou-

chans d'une femme généreuse, qui double le bien qu'elle fait par la grâce qu'elle y met; c'est passer subitement dans une situation si différente, que le cœur ému craint de se livrer au sentiment d'un bonheur auquel il ne peut croire encore.

Sœur Anne embrasse son fils, puis elle se lève et le conduit dans le jardin qui entoure le corps-de-logis où elle loge. Quel délicieux séjour!... quel bonheur de l'habiter, d'y soutenir les premiers pas de son enfant. Le petit Frédéric court déjà seul dans les allées de lilas et de roses; lorsqu'il chancelle, un sable épais amortit sa chute, et l'enfant attend en souriant que sa mère vienne l'aider à courir de nouveau.

Constance est éveillée de bon matin : toute la nuit elle a pensé à la jeune muette et à son fils; le bien qu'elle veut leur faire ne lui permet pas de goûter de repos, car le plaisir a aussi son insomnie; et les femmes mettent, dans tout ce qu'elles veulent faire, plus de sentiment que les hommes. Si pour une parure, un objet frivole, elles paraissent quelquefois fort préoccu-

pées, que d'ame, que de sensibilité ne mettent-elles point dans une bonne action!

Madame de Montreville se hâte de descendre au jardin; elle veut aller voir sa protégée. Elle trouve sœur Anne et son fils sous un bosquet de chèvrefeuille. L'enfant joue aux pieds de sa mère, qui, en voyant Constance, vole au devant d'elle et s'empare d'une de ses mains qu'elle tient long-temps sur son cœur.

« Déjà levée; » dit Constance en embrassant le petit Frédéric, « comment avez-vous passé la » nuit?.... Bien... Tant mieux.... Après tant » de fatigues, vous avez besoin de beaucoup » de repos. Ce pauvre petit!... il me sourit... » on dirait déjà qu'il me reconnaît. Mais je ne » veux pas que vous gardiez ces vêtemens; venez, venez avec moi, je vais vous donner une » de mes robes... Elle vous ira; nous sommes » à peu près de la même taille... Oh! je n'entends pas qu'on me refuse; songez qu'il faut » m'obéir ou je me fâcherai. »

Constance emmène sœur Anne et son fils dans son appartement. Là, elle cherche dans ses robes les plus simples, et force sa protégée à s'en

revêtir. Sous ce nouveau costume, la jeune muette semble prendre des grâces nouvelles, et sa timidité, son embarras n'ont rien de cette gaucherie que tant de gens laissent percer sous des vêtemens qui ne sont pas faits pour eux.

« Elle est charmante ! » dit Constance, qui appelle sa femme de chambre et lui fait arranger bien simplement, mais avec goût, les cheveux de la jeune femme. « Comme elle est bien » ainsi !... Et dans quelques jours, lorsqu'elle » sera entièrement remise de ses fatigues, lors- » que son teint sera un peu plus animé, elle sera » mieux encore. Allons, venez vous voir, et ne » baissez pas les yeux... Est-ce qu'il faut être » honteuse, parce qu'on est jolie? »

Constance conduit sœur Anne devant une psyché. La jeune muette s'y regarde en hésitant d'abord; mais bientôt elle se rassure un peu, elle sourit; un doux sentiment de plaisir colore son visage : une femme peut-elle être insensible à ce qui l'embellit? Sœur Anne, après s'être regardée quelques minutes, va se jeter aux genoux de madame de Montreville.

« Oh! je n'entends plus que l'on se mette à

» mes genoux, » dit Constance en la relevant; « je désire que l'on m'aime et que l'on soit » heureuse : voilà tout. Quant à votre fils, je » veux qu'il soit beau aussi, et j'enverrai cher- » cher à Paris tout ce qu'il faut pour lui. »

M. Ménard, que le souvenir de la pauvre mendiante n'a point empêché de dormir comme à son ordinaire, descend enfin, et reste tout surpris en apercevant sœur Anne si différente de la veille.

« Eh bien, M. Ménard, comment la trouvez- » vous? » lui dit Constance. « —Ma foi, Ma- » dame, je la trouve si bien, que je ne la re- » connais pas.—C'est que sous ses autres habits » vous n'aviez vu que son malheur, sans re- » marquer la délicatesse de ses traits. — Il est » certain que le malheur enlaidit considérable- » ment. D'ailleurs, en tout, l'élégance ajoute » aux charmes. On ne dîne pas si bien quand la » nappe est malpropre, et le vin le plus ordi- » naire semble meilleur dans un verre à patte. »

Toute la journée Constance est occupée de ce qu'elle veut faire pour sœur Anne. L'appartement du premier, dans le pavillon, est ar-

rangé et orné de tout ce qui peut le rendre encore plus agréable. Par les ordres de madame de Montreville, on y porte un joli berceau que l'on place auprès du lit de la jeune mère. Les croisées sont garnies de caisses de fleurs. « Elle » ne peut avoir d'autres plaisirs, dit Constance, » les livres, la musique, lui sont étrangers ; la » pauvre petite ne sait encore rien faire, il faut » bien l'entourer de ce qui lui plaît. »

Pour tant de bienfaits, Sœur Anne ne sait comment peindre sa reconnaissance. Constance s'amuse de l'étonnement que chaque chose nouvelle fait éprouver à la jeune muette. C'est surtout en entendant, pour la première fois, les sons du piano, auxquels Constance mêle sa douce voix, que sœur Anne éprouve un charme, un plaisir qui va jusqu'aux larmes. Le pouvoir de la musique est vivement senti par cette ame brûlante qui ne sait pas cacher ses sensations.

En regardant coudre, broder, sœur Anne soupire et laisse voir le chagrin qu'elle ressent de n'en savoir pas faire autant. Mais Constance se charge de lui montrer ; et la muette a un si grand désir de se rendre utile, qu'en fort peu

de temps, elle fait tout ce qu'elle voit faire.

Huit jours se sont écoulés depuis que Constance a recueilli chez elle sœur Anne et son fils, et chaque instant semble augmenter encore l'attachement qu'elle leur porte. L'enfant a bien vîte aimé Constance, qui le comble de caresses; et sœur Anne, toujours douce, attentive, reconnaissante, prouve à madame de Montreville qu'elle a bien placé ses bienfaits.

Un matin, pendant que la jeune muette promenait son fils dans les jardins, Dubourg arrive à la maison de campagne de son ami; on était alors à plus de la moitié du trimestre; et Constance, qui connaissait un peu, par son mari, les habitudes de Dubourg, s'étonnait de ne point le voir arriver.

« Soyez le bien-venu, » lui dit madame de Montreville; « vous aviez promis à mon mari » de venir me voir pendant son absence : mais » je commençais à être fâchée contre vous. — » Madame, dit Dubourg en souriant, je ne » suis pas de ces amis qui ont la prétention de » faire oublier les maris; mais si je puis vous » distraire un peu, me voici tout à vous jus-

» qu'au trimestre prochain, et toute l'année,
» si je vous étais bon à quelque chose. — Oh!
» vous verrez du nouveau ici... j'ai quelqu'un
» avec moi... Pendant l'absence de Frédéric,
» j'ai fait une connaissance! ..—Vraiment! je
» suis bien sûr que celle-là sera aussi du goût
» de votre mari.—Mais je l'espère bien.

» — Mon cher Dubourg, dit Ménard, Ma-
» dame ne vous dit pas qu'elle a recueilli, pris
» chez elle une pauvre femme et son fils; elle
» ne se vante pas du bien qu'elle fait.—Allons,
» taisez-vous, monsieur Ménard, est-ce que
» cette jeune femme ne mérite pas tout ce que
» j'ai fait pour elle? Pouvais-je mieux placer
» mes bienfaits?—Je conviens qu'elle apprend
» parfaitement à travailler... Je compte inces-
» samment lui apprendre à lire...— Vous ver-
» rez, Dubourg, comme elle est jolie, comme
» elle est intéressante... Et son fils, un enfant
» de deux ans qui est charmant!...—Ah! elle
» a un fils!... — Oui, et je suis sûre que vous
» trouverez, comme moi, qu'il ressemble...
» Mais je veux que vous le disiez vous-même;
» je cours la chercher... »

Constance est déjà dans le jardin. « L'aima-
» ble femme! dit Dubourg, que Frédéric doit
» se trouver heureux!... et cependant le voilà
» déjà qui voyage!...—Mon cher Dubourg, les
» affaires vont avant tout... Une prise, s'il vous
» plaît... Mon élève a hérité, par sa femme, de
» terres, de fermes... il faut bien connaître ses
» propriétés.—Et pourquoi ne pas emmener sa
» femme avec lui? pensez-vous qu'elle n'aurait
» pas été bien aise d'accompagner son mari?
» —Je ne dis pas, mais... il est bon... vous le
» prenez toujours au même endroit?—Hom!...
» pourvu que ce voyage ne cache pas quelque
» projet... Je sais que Frédéric serait désolé de
» causer la moindre peine à sa femme, mais je
» sais aussi que ces hommes si sentimentals
» prennent feu en entendant un soupir!... —
» Je vous dis que mon élève visite ses biens...
» que diable!... Et le domino, commençons-
» nous à être fort?—Beaucoup plus que vous,
» qui ne devinez jamais où est le double six.
» Mais allons rejoindre madame de Montre-
» ville, je suis curieux de voir cette femme dont
» elle prend soin.—C'est une femme avec la-

» quelle il serait difficile de ne point s'accorder,
» car une querelle ne peut naître qu'à l'issue
» d'une discussion; or, quand il n'y a point de
» discussion il ne peut pas naître de querelle,
» et il ne peut pas se former de discussion, puis-
» que... »

Mais Dubourg n'écoute plus Ménard, il est déjà dans le jardin, il aperçoit de loin madame de Montreville, tenant un enfant dans ses bras, et près d'elle une jeune femme vêtue d'une simple robe blanche et coiffée en cheveux; il s'avance... cette jeune femme l'aperçoit... elle court, elle vole au-devant de lui, s'est emparée de son bras, elle le regarde avec anxiété... et Dubourg reste stupéfait, car il vient de reconnaître sœur Anne.

« Mon Dieu!... qu'a-t-elle donc? » dit Constance en s'approchant de Dubourg, qui ne revient pas de sa surprise en retrouvant la jeune muette sous un costume si différent, et près de Constance, qui tient son enfant dans ses bras; « quel effet votre présence vient de
» produire sur elle!... voyez donc comme elle
» vous regarde... elle semble vous question-

» ner... comme ses yeux vous interrogent...
» vous connaissez donc cette pauvre petite?...

» — Mais... non... je... ah!... si, si... je
» l'ai vue autrefois... mais elle est si différente
» d'alors; ce costume... cet enfant... ma foi,
» je ne la reconnaissais pas!... »

Dubourg est troublé, embarrassé, il ne sait ce qu'il doit dire, et sœur Anne lui tient toujours le bras, et ses yeux le supplient de lui parler.

« Comment? vous la connaissez, » dit Constance avec surprise, « mais que vous veut-elle
» donc maintenant?... ne pouvez-vous devi-
» ner ce qui paraît tant l'intéresser? — Oh!..
» pardonnez-moi... je commence à compren-
» dre J'ai connu l'amant de cette pauvre fille...
» et elle me demande de ses nouvelles... —
» Mais répondez-lui donc bien vîte alors...
» voyez... ses yeux sont pleins de larmes... —
» Ma foi... je n'ai rien de bon à lui dire... son
» séducteur est passé en pays étranger.... sans
» doute elle ne le reverra jamais...

» Je ne sais ce qu'il est devenu!... » dit Dubourg en s'adressant à sœur Anne, ainsi que

« vous, je ne l'ai pas revu.. ainsi, ma chère en-
» fant, il faut tâcher de l'oublier!...

Sœur Anne, qui prêtait la plus grande attention à chaque mot de Dubourg, laisse retomber sa tête sur son sein, lorsqu'il a fini de parler; puis donnant un libre cours à ses larmes, va s'asseoir sous un bosquet, où elle se livre à toute sa douleur.

« Pauvre femme, dit Constance, hélas! elle
» aime toujours celui qui l'a abandonnée... qui
» donc a pu abuser de son innocence?... —
» Madame... c'est... un jeune peintre... il
» voyageait alors... pour son instruction... En
» cherchant des sites il a rencontré sœur Anne,
» car c'est ainsi qu'elle se nomme... Elle est,
» je crois, fille de paysans... cependant je ne
» vous l'affirmerai pas, je ne connais point sa
» famille; enfin mon ami l'a vue... il en est
» devenu amoureux... Ces peintres ont l'ima-
» gination exaltée... et il paraît qu'il en est
» résulté un enfant... voilà tout ce que je sais,
» car je n'ai vu cette jeune fille qu'une fois en
» me promenant avec mon ami.

» — Il est bien coupable à mes yeux!... » Vous autres, Messieurs vous traitez cela lé- » gèrement!... séduire une femme, la quitter » ensuite, ce ne sont pour vous que des étour- » deries de jeunesse, dont souvent même vous » vous vantez!... — Oh! Madame, je puis me » flatter de n'avoir jamais séduit personne! — » Je parle en général! mais je suis bien certaine » que mon Frédéric n'a point imité l'exemple » de tant d'étourdis!.... il est trop sensible, » trop aimant pour chercher à abuser un jeune » cœur!.... Voyez quelles suites terribles peu- » vent avoir de tels égaremens. Cette pauvre » petite, se voyant grosse, aura abandonné ses » parens, fui le lieu de sa naissance. Sans res- » source, et privée de cet organe si nécessaire » dans le monde, elle courait au hasard dans » la campagne, dans la ville!... en proie aux » horreurs du besoin !... L'infortunée! com- » bien elle a dû souffrir!... ah! si vous l'aviez » vue, lorsque je l'ai recueillie, elle vous au- » rait fait peine!... mais désormais elle a » trouvé une amie, je ne l'abandonnerai point, » et, si je ne puis la rendre entièrement au bon-

» heur, auprès de moi du moins elle n'aura
» plus à craindre la misère. »

Dubourg ne répond rien, la vue de sœur Anne lui donne trop à penser. « Votre présence
» a renouvelé son chagrin, en lui rappelant son
» séducteur, dit Constance ; éloignez-vous un
» moment, je vais tâcher de la consoler, quoi-
» que je sache bien que pour de telles peines
» il n'y a point de consolation. Si Frédéric
» m'oubliait ! pourrais-je encore goûter un ins-
» tant de bonheur !... mais du moins elle a un
» fils, et ses caresses adouciront sa douleur. »

Constance va porter le petit Frédéric sur les genoux de sa mère, et, pendant ce temps, Dubourg retourne vivement dans la maison où il cherche Ménard, qui ne sait que penser en voyant la mine effarée de son compagnon de voyage.

« Tout est perdu, M. Ménard, » s'écrie Dubourg en s'arrêtant devant le précepteur.
« —Comment... qu'est-ce qui est perdu ? est-ce
» encore la berline du roi Stanislas ou la ta-
» batière du roi de Prusse ? Vous savez bien que
» je ne donne plus là dedans. — Eh ! laissons là

» toutes ces folies... l'événement est fort sérieux,
» il s'agit du bonheur, du repos de Frédéric et
» de sa femme... — Je gage que ce n'est pas
» vrai, il vient encore me faire un conte pour
» m'attraper, mais *non me ludit amabilis*
» *insania!*...—Voulez-vous m'écouter, M. Mé-
» nard! morbleu! comment un homme de votre
» âge n'a-t-il pas su prévenir un tel événement?
» —Qu'est-ce à dire, mon âge... M. Dubourg,
» je vous prie de vous expliquer.—Quoi! vous
» laissez madame de Montreville recevoir, loger
» chez elle...—Qui donc?—Eh morbleu! celle
» pour qui Frédéric a fait mille folies, celle
» qui lui avait tourné la tête, près de laquelle
» il a vécu six semaines dans un bois.... cette
» jeune fille qu'il adorait... qu'il aime peut-être
» encore!... car le cœur de l'homme est indé-
» finissable!... enfin sœur Anne, la petite
» muette du bois, la jeune fille de Vizille, c'est
» elle que madame de Montreville loge dans
» sa maison.—Ah! mon Dieu!... que m'appre-
» nez-vous là? — Comment, vous ne l'aviez
» pas reconnue! — Reconnue!... une femme
» que j'avais aperçue une seule minute et de

» loin... Je ne regarde pas les jeunes filles
» comme vous, Monsieur, et pouvais-je me
» douter... savais-je qu'elle était muette? me
» l'avait-on dit? mais on ne me dit rien, et
» puis on veut que je devine!... que je sache!...
» Ces jeunes gens sont inconcevables! pensez-
» vous que je saurais le latin si on ne me l'a-
» vait pas montré? — Eh bien, vous le savez
» maintenant...—Parbleu! on m'a assez battu
» pour cela!... Dieu! que de coups de règles
» pour l'*Epitome*, et combien de *pensum* pour
» les Fables de Phèdre!...—Par grâce, M. Mé-
» nard, c'est de sœur Anne que je vous parle,
» c'est elle qui est ici, près de la femme de Fré-
» déric... — J'entends bien! j'entends très-
» bien!...—Quand Frédéric reviendra, elle le
» verra... son trouble, les larmes, les caresses
» de cette jeune fille découvriront la vérité...
» songez-vous alors à ce qu'éprouvera madame
» de Montreville, en voyant un époux qu'elle
» adore et qu'elle croit un modèle de fidélité,
» en le voyant retrouver dans sa maison une
» maîtresse, un enfant... un enfant surtout!...
» —Oui, oui, je songe à tout cela!—Eh bien,

» parlez... que faut-il faire?... — Je n'en sais
» rien ! — Il est impossible de laisser sœur Anne
» habiter sous le même toit que Frédéric... —
» Sans doute... c'est fort embarrassant! mais
» elle était si malheureuse!... — Pensez-vous
» que je veuille l'abandonner! Ah! je n'ai que
» seize cents livres de rentes, mais je les lui
» donnerais de bon cœur pour que sa présence
» ne troublât point le repos des deux jeunes
» époux. Oui, je travaillerai s'il le faut, ou je
» passerai chez Frédéric mes trimestres entiers;
» mais cette jeune femme et son enfant seront
» à l'abri du besoin. — C'est très-bien, mon cher
» Dubourg, et si je possédais quelque chose...
» mais je n'ai que mes vieux classiques qui ne
» lui seraient d'aucune utilité puisqu'elle ne
» sait pas lire. — Mais comment parvenir main-
» tenant à faire quitter cette maison à sœur
» Anne... — Voilà ce qui sera fort difficile :
» madame de Montreville aime déjà beaucoup
» la jeune muette; elle est surtout folle de son
» enfant... elle trouve qu'il ressemble à mon
» élève... eh! mais, au fait, je conçois d'où
» vient cette ressemblance... — Je ne sais qu'in-

» venter!... qu'imaginer!... Quand revient
» Frédéric?...—Dans huit jours; nous avons le
» temps!... — Le temps!... ah! ces huit jours
» seront bien vite écoulés..... et s'il trouve sœur
» Anne ici!... — Il me semble pourtant que
» nous pourrions défendre à la petite de par-
» ler.—Eh! je sais bien qu'elle ne parlera pas,
» mais ses gestes, l'expression de ses traits en
» diront assez.—Eh bien je vous jure que très-
» souvent je n'y comprends rien du tout. »

Dubourg met son esprit à la torture pour trouver le moyen d'éloigner sœur Anne et son fils; M. Ménard reste les yeux fixés sur sa tabatière, et fait semblant de chercher aussi, quoiqu'il ne songe alors qu'à un pâté de lièvre arrivé la veille de Paris, et qu'on doit entamer au dîner.

Constance revient avec la jeune muette et son enfant; les traits de sœur Anne annoncent la douleur, mais elle est plus calme, plus résignée; en revoyant Dubourg elle sourit tristement, et lui présente son fils qu'il regarde avec intérêt, effrayé de la ressemblance qu'il remarque déjà entre ses traits et ceux de son père.

« Ne le trouvez-vous pas charmant? dit Con-
» stance. — Oui, Madame, » répond Dubourg en embrassant l'enfant, « je le trouve fort gen-
» til. — Ressemble-t-il à son père?... — Beau-
» coup. — Et vous ne trouvez pas qu'il a dans le
» regard quelque chose de mon mari. — Oh!
» pas du tout!.. — C'est singulier, cela m'avait
» frappée. Il se nomme Frédéric aussi, ce cher
» petit; je crois que je l'en aime davantage. »

Constance prend l'enfant dans ses bras; sœur Anne la regarde avec attendrissement, et Dubourg détourne les yeux pour cacher les sensations que ce tableau lui fait éprouver.

Pendant le reste de la journée, Dubourg se creuse la tête pour savoir comment il pourra faire sortir sœur Anne de chez madame de Montreville, mais il ne peut s'arrêter à aucun projet. Comment emmener la jeune femme loin d'une demeure où on lui prodigue les soins les plus touchans, où son fils est comblé de caresses? Sœur Anne, bien loin d'y consentir, ne verrait dans ce dessein qu'une affreuse ingratitude, et son cœur aimant et reconnaissant est incapable d'en concevoir la pensée. Lui ap-

prendre que le mari de Constance est son séducteur, ce ne serait pas encore le moyen de la faire consentir à s'éloigner; le désir de revoir Frédéric l'emporterait dans son ame sur toute autre considération. Elle se croit unie à son amant par les sermens qu'ils ont faits, pourrait-elle concevoir qu'une autre femme a des droits, sinon plus justes, du moins plus sacrés que les siens?

Dubourg n'ose donc risquer ce moyen, et il se tourmente en vain pour en trouver un autre. Puis il va à Ménard et lui dit : « Eh bien! » avez-vous imaginé un expédient pour engager » sœur Anne à quitter cette maison? » Et Ménard après avoir pris du tabac et réfléchi pendant cinq minutes, emmène Dubourg dans un coin et lui répond à voix basse : « Je ne trouve » rien du tout. »

En causant avec Constance, Dubourg tâche de l'engager à envoyer la jeune muette et son fils demeurer dans une de ses terres éloignée de Paris; mais madame de Montreville repousse avec force cette idée : « Pourquoi donc, dit- » elle, me priverais-je de la société de cette

» jeune femme, de la vue de son fils, que
» j'aime comme s'il m'appartenait? Loin de
» moi, aurait-on pour cette infortunée tous ces
» soins qui adoucissent sa situation!... Non,
» je ne m'en séparerai jamais; chaque jour je
» sens que je m'y attache davantage; si vous
» saviez combien elle est reconnaissante de ce
» que je fais pour elle!... Ah! j'ai lu dans le
» fond de son ame! je n'ai point mal placé mes
» bienfaits, et je suis certaine que Frédéric ne
» me blâmera pas.

» —Ma foi, se dit Dubourg, j'ai fait tout ce
» que j'ai pu!... et quand je me donnerais la
» migraine pour séparer ces deux femmes, je
» crois que je n'y parviendrais pas; laissons
» donc aller les choses et attendons les événe-
» mens. Tout ce que je pourrai faire, ce sera de
» prévenir Frédéric quand il reviendra. »

Le soir du jour où Dubourg est arrivé, madame de Montreville lui dit : « Je veux vous
» rendre témoin du plaisir que la musique fait
» éprouver à cette jeune infortunée; lorsqu'elle
» m'entend chanter et toucher du piano, il
» semble toujours qu'elle va parler... »

Constance prend sœur Anne par la main et la fait asseoir auprès de son piano; la jeune muette est plus triste qu'à l'ordinaire; la présence de Dubourg a renouvelé tous ses chagrins, cependant elle sourit à sa bienfaitrice et fait tous ses efforts pour paraître moins affligée.

Déjà Constance a joué plusieurs morceaux lorsqu'elle s'arrête en disant : « Mais je ne lui » ai pas encore chanté cette jolie romance que » mon mari aime tant!... »

Constance prélude à sa romance; Dubourg fait peu d'attention à la musique, il songe toujours au hasard singulier qui a réuni sœur Anne et l'épouse de Frédéric; M. Ménard est assis dans un coin du salon, où il fait tout ce qu'il peut pour comprendre la mesure, et le petit Frédéric joue aux pieds de sa mère qui écoute attentivement sa bienfaitrice.

A peine Constance a-t-elle dit les premiers mots de la romance, que sœur Anne éprouve un trouble qui semble s'accroître à chaque instant; elle se penche vers madame de Montreville, elle écoute, mais elle respire à peine; tout son corps frémit, toutes ses facultés sont

absorbées par un puissant souvenir... et Constance n'a pas encore achevé son couplet, qu'une pâleur mortelle se répand sur tous les traits de la jeune muette; elle pousse un gémissement plaintif et perd connaissance.

Occupée de sa musique, Constance n'avait pas remarqué le trouble de sœur Anne; mais au gémissement qu'elle vient de pousser elle a volé vers elle. « Grand Dieu! qu'a-t-elle donc? » elle perd connaissance! » s'écrie madame de Montreville, tandis que Dubourg se hâte d'aller soutenir la jeune femme et que M. Ménard court chercher des sels et appeler du monde.

« Concevez-vous ce qu'elle peut avoir?.. » elle m'écoutait avec plaisir, et tout-à-coup » elle s'évanouit... — Madame, » dit Dubourg qui veut profiter de cette circonstance, « ne » vous êtes-vous pas aperçue que cette jeune » femme n'a pas la tête à elle, et qu'il y a des » momens.... où elle semble en délire? — Mais » non, je n'ai jamais vu cela. Depuis qu'elle » est ici elle a toujours été fort raisonnable, et » sa mélancolie me semble très-naturelle.... » Pauvre petite.... elle ne rouvre pas les yeux..

» — Oh! cela ne sera rien… L'émotion qu'elle » a éprouvée ce matin en me voyant est, sans » doute, la cause de cet évanouissement. — Je » le pense aussi. »

Ménard revient armé d'une douzaine de flacons. Pendant long-temps tous les soins sont inutiles, sœur Anne ne recouvre point ses sens, et Constance se désespère; enfin un long soupir annonce que la jeune muette revient à la vie, et bientôt elle ouvre les yeux. Son premier regard est pour son fils : trop jeune encore pour avoir connu le danger de sa mère, il n'a pas interrompu ses jeux. Sœur Anne le prend, l'embrasse, puis, regardant tous ceux qui l'entourent, semble les remercier de leurs soins.

« Venez vous reposer, lui dit madame de » Montreville, cette journée a renouvelé toutes » vos peines; vous avez besoin de les oublier dans » le sommeil. »

Mais, au lieu de suivre Constance, sœur Anne lui prend la main, et la reconduit devant le piano en lui faisant signe de s'y asseoir. « Non, » demain, dit Constance, la musique vous » émeut trop… vous m'entendrez demain. »

Sœur Anne joint ses mains vers elle, et ses regards sont tellement expressifs, ils demandent avec tant de force ce qu'elle désire, que Constance n'a plus le courage de lui refuser; elle se remet au piano, et Ménard dit tout bas: « Cette femme-là aime passionnément la mu-» sique, on aurait bien dû lui apprendre à » solfier. »

Constance commence un air; sœur Anne l'arrête, et, secouant vivement la tête, semble lui dire: ce n'est pas cela. Madame de Montreville en joue un autre, et la jeune muette n'est pas encore satisfaite. Enfin Constance se rappelle qu'elle chantait une romance lorsqu'elle s'est interrompue; elle la chante de nouveau; et à peine a-t-elle commencé que le trouble de sœur Anne, l'attention qu'elle lui prête, annoncent que c'est bien cela qu'elle désirait entendre.

« Voyez donc comme cette romance l'agite, » dit Constance, c'est celle que Frédéric ai-» mait tant... »

Constance n'a pas achevé ces mots, que la jeune femme lui prend la main, la lui serre

avec force, et lui fait un signe affirmatif. Mais madame de Montreville ne la comprend pas, elle regarde Dubourg, qui lui dit tout bas : « Je » vous assure qu'elle a des momens où elle ne » sait plus ce qu'elle fait... Partout elle croit » voir son amant, l'amour lui tourne la tête.»

Le trouble de sœur Anne est un peu calmé; les larmes se sont fait un passage. Elle pleure, mais elle paraît soulagée. Constance la regarde avec attendrissement, en répétant souvent ; « Pauvre petite !..... qu'il est coupable celui » qui t'a abandonnée !... »

Pendant quelques momens, tous ceux qui entourent sœur Anne gardent le silence. Constance, pour calmer la douleur de la muette, a recours à son moyen ordinaire : elle va prendre le petit Frédéric, et le porte dans les bras de sa mère; celle-ci regarde sa bienfaitrice avec reconnaissance, et, après avoir couvert son fils de baisers, se lève et se dispose à regagner son logement.

Constance veut absolument la reconduire jusqu'au jardin; là, elle la quitte en l'engageant de nouveau à prendre courage. « Vos

» peines finiront, lui dit-elle, j'en ai l'espé-
» rance... Oui, votre séducteur reviendra à
» des sentimens plus dignes de l'homme que
» vous aimez; il ne peut vous avoir entière-
» ment oubliée. Dubourg n'est peut-être pas
» bien informé... séchez vos larmes, un jour
» vous le reverrez; et comment pourrait-il vous
» quitter encore lorsque vous mettrez ce cher
» enfant dans ses bras !... »

Ces douces paroles pénètrent jusqu'au fond du cœur de sœur Anne, elle se livre au doux espoir que Constance vient de lui faire entrevoir, et la quitte moins malheureuse. Madame de Montreville regagne lentement son appartement; la vue des peines de celle qu'elle a sauvée de la misère lui fait éprouver une tristesse involontaire; Frédéric n'est pas là pour la distraire, pour lui faire tout oublier; jamais elle n'a été aussi long-temps séparée de lui, et cette absence entretient aussi sa mélancolie.

M. Ménard s'est retiré en disant à Dubourg : « Voici une journée qui a été fort orageuse.
» — Ah ! répond celui-ci, je redoute de bien

» plus terribles orages!... si cette jeune femme
» s'est évanouie rien qu'en entendant cette ro-
» mance que lui chantait Frédéric, que de-
» viendra-t-elle lorsqu'elle le reverra..... et
» lorsqu'elle apprendra qu'il est l'époux d'une
» autre!... Ah! M. Ménard, cette idée m'oc-
» cupe sans cesse!... — Je le crois bien! cela
» m'a ôté l'appétit, à moi! — Tachons de parer
» à cet evénement. — Parons-le, je ne demande
» pas mieux. — Songez qu'il y va du repos,
» du bonheur, et même de l'honneur de votre
» élève, et que ses fautes rejailliront sur vous.
» — Permettez : une faute de syntaxe ou de
» vers latins, à la bonne heure; mais je ne lui
» ai pas enseigné à séduire les jeunes filles ;
» ce sont plutôt vos mauvais conseils qui l'ont
» perverti. — Monsieur Ménard!... — Mon-
» sieur Dubourg! — Allons nous coucher. —
» *Rectè dicis*.»

——

CHAPITRE VII.

Retour de Frédéric.—Constance et sœur Anne.

Depuis dix jours que Dubourg habite chez madame de Montreville; il cherche sans cesse comment il pourra prévenir l'effet que produira sur sœur Anne la vue de Frédéric; il voit chaque jour s'augmenter l'attachement de Constance pour sa protégée, et la reconnaissance de la pauvre mère pour sa bienfaitrice. Les séparer lui semble plus difficile que jamais; Constance répète souvent qu'elle ne pourrait plus se passer de sœur Anne et de son fils, et la jeune muette semble, auprès d'elle, sentir moins vivement ses chagrins.

On attend Frédéric, déjà même il devrait

être de retour ; Constance s'inquiète de ce retard : elle a perdu une partie de sa gaieté, souvent des pleurs mouillent ses paupières ; alors c'est sœur Anne qui s'efforce de la consoler, de lui faire comprendre que son mari reviendra bientôt. « S'il ne m'aimait plus, » dit quelquefois madame de Montreville. Mais la jeune muette la prend par la main, la conduit devant une glace, et semble lui dire : « regar-» dez-vous... peut-on ne pas vous aimer?..... » — Hélas! » lui répond Constance, « on vous » a bien oubliée ! et vous êtes aussi jolie que » moi !... »

Le comte de Montreville qui devait revenir passer quelques jours à la campagne, est retenu à Paris par la goutte. Dubourg n'en est pas fâché ; il ne voudrait pas qu'il fût témoin de la reconnaissance qu'il redoute ; il ne sait pas que le comte connaît aussi sœur Anne.

Enfin Constance reçoit une lettre de son mari ; il lui marque que des affaires imprévues ont retardé son retour ; mais qu'il va faire en sorte de les terminer promptement. La lettre de Frédéric est tendre, expansive ; il paraît

toujours amoureux. Cependant Constance n'est pas satisfaite : rester aussi long-temps éloigné d'elle lui semble déjà annoncer moins d'amour. Frédéric n'est pas là, elle peut pleurer; devant lui, elle cacherait ses larmes. C'est toujours à sœur Anne qu'elle va confier ses peines; c'est dans son sein qu'elle verse des pleurs et trouve des consolations.

Dubourg voit dans ce retard quelques jours de gagnés, et dit à Ménard. « Tâchons d'em-
» ployer ce temps à prévenir l'entrevue des deux
» amans. — Prévenons-la, c'est mon avis. —
» Mais voilà dix jours que je cherche, et je ne
» trouve rien. — Ma foi, je suis plus heureux
» que vous, avant-hier j'ai trouvé quelque
» chose..... — Eh! parlez donc vite en ce
» cas..... — C'est ma recette pour faire du
» punch au lait, que je croyais avoir perdue. »

En quittant sa femme, Frédéric s'est rendu à la ferme pour s'informer du sort de sœur Anne et de son fils, qu'il brûle d'embrasser. Mais en arrivant chez les bons villageois, il apprend que, depuis long-temps, la jeune muette

est partie pour Paris avec son enfant. Frédéric ne sait plus que penser, et ce qui le désespère, c'est qu'un messager de son père ne tarde pas à arriver, apportant, comme de coutume, de l'argent et divers objets pour celle que le comte nomme sa libératrice; ce qui prouve qu'il ne sait pas que sœur Anne a quitté la ferme, et que celle-ci n'a point trouvé à Paris la demeure de son protecteur.

Frédéric est désolé; les habitans de la ferme partagent son chagrin. Ils se repentent d'avoir laissé partir sœur Anne; mais comment auraient-ils pu s'opposer à son dessein ? Qu'est-elle devenue, que fait-elle dans Paris, sans amis, sans protecteur? S'ils savaient que l'infortunée a été indignement dépouillée de ce qu'elle possédait, leur douleur serait bien plus grande encore.

Frédéric ne reste qu'un jour à la ferme ; il repart pour Paris, et tout le long de la route, tâche d'obtenir des renseignemens qui puissent le mettre sur les traces de sœur Anne. Arrivé à Paris, il ne descend pas à son hôtel; il veut que son retour soit un mystère, afin de

le cacher à sa femme, et pour avoir le temps de faire des perquisitions sur la jeune muette et son fils. Pendant plus de huit jours il parcourt cette ville immense, courant dans les quartiers les plus déserts, les plus populeux, montant souvent dans des mansardes, et partout s'informant si l'on a vu une jeune femme muette avec un enfant. Mais ses recherches sont infructueuses; il ne recueille aucun indice qui le mette sur les traces de sœur Anne. Le cœur ulcéré, il se décide enfin à retourner près de Constance; il est bien loin de penser que c'est là qu'il doit trouver ceux qu'il cherche depuis si long-temps.

Tous les jours Dubourg va se mettre en embuscade sur une route, et place M. Ménard en vedette sur une autre, afin de l'avertir s'il voyait arriver Frédéric. Comme il n'y a que ces deux chemins pour venir à la maison de campagne, il se croit certain de ne pas le manquer. Mais un matin, M. Ménard, qui a emporté Horace avec lui, ne voit pas, en lisant une ode, que celui qu'il guette, vient de passer, et Frédéric arrive chez lui, et entre précipitamment dans

l'appartement de Constance, qui, seule alors, pensait à son mari.

Elle lève les yeux, pousse un cri de joie et vole dans ses bras. Toutes les peines de l'absence sont déjà oubliées sur le sein de son époux. Frédéric répond avec tendresse à ces marques d'amour. Après les premiers momens donnés au plaisir de se revoir, Constance lui dit : « Pen-
» dant ton absence, j'ai recueilli dans cette
» maison une infortunée... Oh! j'espère que
» tu l'aimeras comme moi!...—Tout ce que tu
» fais est bien, ma chère Constance, ton cœur
» ne saurait t'égarer; je suis certain d'avance
» que tu as bien placé tes bienfaits.—Ah! c'est
» une jeune femme si intéressante!... une vic-
» time de l'amour: et, nous autres, nous com-
» pâtissons toujours à ces peines-là!... Son sé-
» ducteur l'a abandonnée avec un enfant
» charmant... dont je suis folle.. Il se nomme
» Frédéric comme toi... Mais qu'as-tu donc,
» mon ami? tu pâlis... tu trembles...

» —Ah!... la fatigue, peut-être... l'empres-
» sement que j'ai mis à revenir... »

Frédéric s'assied, car il chancelle : ce que

vient de dire Constance lui cause une émotion dont il n'est pas maître. Il regarde en frémissant autour de lui. « Et cette femme... cet enfant... » où sont-ils? » demande-t-il d'une voix tremblante.

« Elle loge dans le pavillon du jardin... Mais » je l'aperçois... Venez, venez vîte, mon » amie, » dit Constance en courant au-devant de sœur Anne qui s'avançait avec son fils. « Mon mari est revenu; ah! que je suis heu- » reuse!... Maintenant, rien ne manque à mon » bonheur. »

Constance prend la jeune muette par la main, l'entraîne dans l'appartement où son époux est encore. En apercevant Frédéric, sœur Anne pousse un cri déchirant; elle court, se précipite dans ses bras, et s'évanouit en lui montrant son fils.

Frédéric soutient d'une main sœur Anne, dont la tête inanimée est appuyée sur sa poitrine; de l'autre, il se couvre les yeux et semble craindre de regarder autour de lui. Son fils est à ses pieds; il tient encore la main de sa mère;

et Constance, surprise, tremblante, s'est arrêtée devant eux.

En un instant, mille sensations différentes paraissent agiter l'épouse de Frédéric. Elle change de couleur, ses yeux expriment la surprise, l'inquiétude; elle frémit et semble vouloir repousser la pensée que son cœur vient de concevoir. Mais ses regards, tour à tour fixés sur sœur Anne et son époux, cherchent à s'assurer de la vérité. Son premier mouvement est de courir à sœur Anne, et de la retirer des bras de Frédéric.

« Qu'a-t-elle donc!... que signifie l'état où » l'a mise votre vue? » balbutie Constance en regardant Frédéric. « Mon ami, répondez » donc, connaissez-vous cette jeune femme? »

Frédéric n'a pas la force de répondre ni de regarder Constance. Mais il aperçoit son fils, et, le prenant dans ses bras, il le couvre de baisers; alors un coup affreux vient frapper le cœur de Constance : toute la vérité s'est dévoilée à ses yeux.

Dubourg arrive, suivi de Ménard; en apercevant Frédéric il devine tout ce qui vient d'ar-

river, et court sur-le-champ porter secours à sœur Anne, en s'écriant : « Encore évanouie !...
» Quelque accès de délire, je gage !... Oh ! je
» vous l'ai dit, cette infortunée a des momens
» où elle perd la raison. »

Constance ne répond rien. Elle abandonne sœur Anne aux soins de Dubourg et de Ménard, et se rapproche de son mari qui tient toujours l'enfant dans ses bras.

« Il est charmant... n'est-ce pas ?... » dit-elle d'une voix entrecoupée et les yeux toujours attachés sur son époux. Frédéric garde le silence, Constance prend l'enfant et l'arrache brusquement de ses bras ; mais bientôt se repentant de ce mouvement, dont elle n'a pas été maîtresse, elle couvre l'enfant de baisers, en s'écriant avec douleur : « Pauvre petit, ah ! tu
» n'es pas coupable, toi !... »

Dubourg et Ménard ont emporté sœur Anne dans le pavillon ; Frédéric et Constance sont restés seuls avec l'enfant. Frédéric a les regards baissés vers la terre, et semble craindre de rencontrer ceux de Constance, qui s'est assise à quelque distance de lui, et a pris sur ses genoux

le petit Frédéric. Elle tâche de retenir ses larmes, mais elle n'a plus la force de parler. Pendant quelques momens, ils ne rompent point le silence. Enfin Frédéric lève les yeux, il aperçoit sa femme caressant le fils de sœur Anne... À cette vue, il est sur le point de se jeter aux pieds de Constance, et de lui tout avouer... Mais Dubourg revient précipitamment.

« Allons!... j'espère que ce ne sera rien, » dit-il en regardant Frédéric, et en lui faisant signe de ne point se trahir. « Cette jeune muette » a des accès de délire; alors elle croit voir » partout son amant... Oh! j'avais déjà conseillé » plusieurs fois à madame de ne point la garder auprès d'elle.

» — En effet, » balbutie Frédéric en cherchant à se remettre, « je ne conçois rien à tout » ce qui s'est passé... Mais j'ai été tellement » ému de l'état de cette infortunée... que je ne » pensais même pas à ce que je faisais... »

Constance ne dit rien; elle se contente de regarder Dubourg et son époux. « Je vais lui ra» mener son fils, » dit Dubourg en s'avançant pour prendre l'enfant. « Laissez, » dit Cons-

tance, « Frédéric se chargera de ce soin... »

Frédéric se trouble, il ne peut supporter les regards de sa femme. En vain Dubourg lui dit tout bas : « Allons, morbleu! de la tête, ici... Songe que c'est pour son bonheur qu'il faut la tromper! »

En ce moment, M. Ménard accourt tout effaré. « Elle a repris ses sens, » dit-il bas à Dubourg. « Mais il n'y a pas moyen de la faire » rester tranquille dans sa chambre!... C'est » un diable!... Elle veut absolument le voir... » Elle court éperdue dans le jardin... — Eh! » pourquoi l'avez-vous quittée?... »

Dubourg sort aussitôt de l'appartement. « Qu'est-ce donc, dit Constance, serait-elle » plus mal?....—Non, Madame, » répond Ménard, qui ne sait plus ce qu'il faut dire ni faire, « mais je crains.... la tête... les femmes... l'a- » mour... *quid femina possit!*...

» — Je vais la secourir, dit Constance, je » vais lui ramener son fils... peut-être que sa » vue... Ne venez-vous pas avec moi, Frédé- » ric; ne voulez-vous pas joindre vos soins aux » miens pour calmer cette infortunée? »

Frédéric hésite, il ne sait ce qu'il doit faire; il brûle de revoir sœur Anne, dont l'état affreux a brisé son cœur; mais en la voyant il craint de se trahir. En ce moment des cris se font entendre : c'est sœur Anne qui traverse le jardin; les domestiques et Dubourg courent après elle; les gens de la maison, en voyant son agitation, en l'apercevant courant les cheveux épars dans les allées du jardin, ne doutent point qu'elle n'ait perdu la raison, et Dubourg les fortifie dans cette idée, qui peut empêcher qu'ils ne devinent la vérité.

Mais sœur Anne vient d'apercevoir Frédéric à travers une des croisées du rez-de-chaussée; aussitôt elle court, elle pénètre dans l'appartement, puis, aussi prompte que la pensée, s'élance dans les bras de Frédéric, repousse Constance qui était près de lui, et, la regardant d'un air à la fois inquiet et jaloux, semble lui dire : « C'est moi seule qui ai le droit d'être à » cette place. »

Tous les valets se sont arrêtés à la porte de l'appartement pour considérer ce tableau. Constance éprouve un affreux serrement de cœur en

voyant sœur Anne dans les bras de son mari; cependant elle conserve assez de force pour s'avancer vers ses gens, et leur dire d'une voix tremblante : « Éloignez-vous, mes amis; cette » infortunée n'a pas la tête à elle... mais nous » saurons la calmer... »

Les valets s'éloignent. Ménard est allé chercher Dubourg auquel il a toujours recours dans les momens difficiles; sœur Anne reste seule avec son fils, entre Frédéric et Constance.

La jeune muette semble vouloir s'attacher à Frédéric, qui n'a pas le courage de la repousser; elle lui sourit, elle prend ses mains qu'elle pose sur son cœur... puis lui présente son fils. Mais en même temps ses regards inquiets se reportent sur Constance qui, assise à quelques pas, cache sa tête dans ses mains, ne pouvant supporter ce tableau; mais les pleurs l'étouffent, elles se font enfin un passage, elle sanglotte... sœur Anne frémit... La douleur de Constance semble la toucher vivement. Frédéric ne peut plus se contenir; il court se jeter aux genoux de Constance, mais, sans le regarder, elle le repousse doucement : « Allez, al-

» lez, lui dit-elle, cette infortunée a plus de
» droits à votre amour... cet enfant est votre
» fils... Consolez-la de tout ce qu'elle a souffert
» depuis que vous l'avez abandonnée... Je sais
» maintenant toute la vérité... Non, elle n'a
» point perdu la raison... elle a retrouvé son
» séducteur... le père de son enfant. »

Frédéric est atterré. Pâle, tremblant, il reste aux genoux de Constance, et sœur Anne, les yeux fixés sur lui, paraît attendre ce qu'il va dire. Mais Frédéric a saisi une main de Constance, il la couvre de larmes et de baisers; à cette vue, un gémissement plaintif échappe à la jeune muette et elle tombe de nouveau sans connaissance sur le parquet.

Constance s'empresse de lui porter secours. « Éloignez-vous, dit-elle à Frédéric, votre vue
» lui fait trop de mal... Ah! vous pouvez me
» la confier, je ne serai pas pour elle différente
» d'autrefois... »

Frédéric ne répond rien, il sort éperdu; il rencontre Dubourg et Ménard qui accouraient: « La feinte est inutile, leur dit-il, Constance a
» deviné la vérité... elle sait tout!... — Puis-

» qu'elle sait tout, dit Ménard, il ne faut plus
» rien lui cacher. »

Constance prodigue à sœur Anne les soins les plus empressés. La jeune muette rouvre enfin les yeux ; en apercevant l'épouse de Frédéric, son premier mouvement est de la repousser; puis, portant ses regards autour d'elle, c'est Frédéric qu'elle veut apercevoir. Constance lui présente son fils, qui tend vers elle ses petits bras. Sœur Anne paraît émue de la conduite de Constance; elle la regarde avec moins de jalousie, mais tout son corps frissonne; ses dents se choquent avec violence, ses yeux se ferment de nouveau, une pâleur effrayante couvre son visage.

Constance la fait transporter dans le pavillon. On la met au lit; une fièvre ardente la consume, un délire réel s'est emparé de ses sens ; elle porte autour d'elle des regards inquiets, elle ne reconnaît plus personne, elle repousse même son fils.

« Pauvre petite! ah! je ne t'abandonnerai
» pas!.... » dit Constance, et elle passe toute la journée assise auprès du lit de sœur Anne; ce n'est que sur le soir, que la voyant un peu plus

calme, elle se décide à la quitter; mais elle laisse auprès d'elle des domestiques assidus, et se promet bien de revenir souvent s'informer de son état.

Constance rentre dans son appartement où Frédéric l'attendait. Mais combien ce jour qui les réunit est différent de ceux qu'ils passaient ensemble autrefois! Constance garde le silence, mille sentimens l'agitent; son sein palpite avec violence, mais elle tâche de cacher tout ce qu'elle souffre et de paraître calme devant son époux. Frédéric, ainsi qu'un criminel qui attend son arrêt, est immobile près de sa femme, dont la bonté lui fait plus vivement sentir ses torts. Il s'approche d'elle enfin, et, n'osant lui parler, se jette à ses genoux.

« Que faites-vous? » lui dit Constance avec douceur, « mon ami, pourquoi vous mettre à
» mes genoux? vous n'êtes point coupable en-
» vers moi! Ah! c'est aux genoux de celle que
» vous avez trahie, abandonnée, qu'il serait plus
» juste de vous précipiter. Je n'ai pas le droit
» de me plaindre; votre faute n'est que trop
» commune à bien des hommes. Vous avez

» connu cette infortunée avant de vous marier, » elle est devenue mère... Mais dans le monde, » on ne verrait dans votre conduite rien que de » fort naturel ! Bien loin de vous blâmer, on » vous approuverait peut-être d'avoir oublié » une femme qui ne pouvait pas être votre » épouse. Cependant, je l'avoue, je ne vous ju- » geais pas semblable à ces étourdis qui se font » un mérite des larmes qu'ils font répandre. » Combien votre faute a eu des suites funestes !.. » Si vous saviez tout ce que cette infortunée a » souffert! En proie à ce que la misère a de » plus affreux, elle allait périr de besoin quand » je l'ai secourue; périr... avec votre fils.... » Ah! Frédéric! sentez-vous à quels remords » vous auriez été livré... Vous pleurez... Ah! » mon ami, laissez couler vas larmes, j'aime- » rais mieux perdre votre cœur, que de le » croire capable d'insensibilité.

» Écoutez-moi : vous avez retrouvé la mère » de votre enfant, vous ne devez plus l'aban- » donner. Si vous vous en rapportez à moi, j'as- » surerai son sort. Elle habitera dans une mai- » son que je lui achèterai dans quelque riante

» campagne; rien ne lui manquera. Son fils » est charmant... j'aurais voulu lui servir de » mère; mais il serait affreux de la séparer de » son enfant. Il recevra près d'elle une bonne » éducation. Lorsqu'il sera grand, vous serez » l'arbitre de son sort, et croyez bien que je ne » trouverai jamais que vous faites trop pour » lui. Voilà ce que je vous propose de faire pour » celle que vous avez aimée... Mais... il est » possible que ce plan ne vous convienne pas.. » Peut-être... en revoyant cette infortunée, » avez-vous senti renaître l'amour qu'elle vous » inspira autrefois... peut-être l'aimez-vous en- » core... Ah! Frédéric! je vous en conjure, » soyez sincère!... laissez-moi lire au fond de » votre cœur; pour vous rendre heureux, il » n'est point de sacrifice dont je ne sois capa- » ble. Oui, mon ami, je saurai tout supporter.. » excepté la vue de vos regrets pour une autre. » Si vous l'aimez... si elle vous plaît encore... » je partirai, j'irai m'ensevelir au fond d'une » de nos terres... vous ne me verrez plus et » vous serez libre de garder auprès de vous la » mère de votre enfant. »

Constance ne put retenir davantage les pleurs qui la suffoquaient. Elle avait fait un long effort sur elle-même, mais tout son courage venait de l'abandonner en proposant à Frédéric de se séparer de lui.

« Moi te quitter ! » lui dit-il en la serrant dans ses bras, « ah ! Constance, peux-tu croire » que j'aie cessé un moment de t'aimer !... » Non, je te le jure, toi seule possèdes mon » cœur. Je sens tous mes torts ; je veux assurer » le repos de sœur Anne, je le dois ; en la revoyant, pouvais-je ne pas éprouver une vive » émotion... Et cet enfant, oui je l'aime, je veux » faire son bonheur, et tu ne saurais m'en blâmer. J'approuve tous tes plans, tous tes projets ; je connais la bonté de ton cœur, la noblesse de ton ame. Ah ! combien peu de » femmes se conduiraient comme toi ! agis, » ordonne ; que sœur Anne s'éloigne, qu'elle » parte dès demain...

» — Demain !.... oh ! non, mon ami ; l'infortunée est malade !.. bien malade !.. elle » ne quittera ces lieux que lorsqu'elle sera entièrement rétablie. Tant qu'elle sera ici... tu

» éviteras de la voir ; ta présence ne peut que
» lui faire du mal... Tu ne la verras pas, pro-
» mets-le moi : c'est le seul sacrifice que je te
» demande. — Ah ! je ferai tout ce que tu m'or-
» donneras. — Quand elle sera rétablie, alors je
» la conduirai moi-même dans sa nouvelle de-
» meure, et je ne la quitterai qu'après être cer-
» taine que rien ne lui manquera. »

Frédéric presse tendrement Constance dans ses bras ; sa bonté la lui rend encore plus chère. Une femme ne devrait jamais employer que de telles armes : les reproches, les plaintes éloignent un mari : la douceur, l'indulgence finissent toujours par ramener un cœur.

Dans les bras de son époux, Constance retrouve le bonheur ; il lui jure qu'il n'aime qu'elle, et elle croit à ses sermens : pourrait-elle vivre sans son amour ?

Le lendemain, de grand matin, Constance se rend au pavillon du jardin, et Frédéric va apprendre à Dubourg et à Ménard la noble conduite de sa femme. « Elle ne ressemble pas
» à beaucoup d'autres, dit Dubourg, conserve-
» la précieusement ! tu ne saurais trop l'aimer !..

» c'est un véritable trésor que tu possèdes.—Il » est certain, dit Ménard, que la conduite de » madame de Montreville est digne d'une hé- » roïne de Plutarque, et après celle de Cuné- » gonde, femme de l'empereur Henri II, qui » mania un fer ardent pour prouver sa chasteté, » je ne connais rien de plus beau dans l'his- » toire. »

Sœur Anne est toujours dans un état alarmant, elle ne reconnaît personne, mais l'infortunée semble à chaque instant chercher quelqu'un et lui tendre les bras. Constance veille à ce qu'il ne lui manque rien, elle-même conduit près d'elle un médecin, et place à côté de la malade une vieille domestique qui ne la quitte pas un moment. Constance prend ensuite le petit Frédéric sur ses bras et va le porter dans ceux de son époux.

« Aime-le bien, lui dit-elle, c'est en faisant » le bonheur de l'enfant que tu répareras le mal » que tu as fait à la mère. Ah! je sens que je » l'aime aussi comme s'il était mon fils. Dès » que je l'ai vu, un secret pressentiment sem- » blait me dire qu'il t'appartenait, et bien loin

» de le moins aimer, cette idée me le faisait » chérir encore davantage. »

Frédéric embrasse son fils, qui souvent passe près de lui une grande partie du temps, car le pauvre petit ne reçoit plus de caresses de sa mère, qui est toujours en proie à un violent délire, et, pendant près de quinze jours, aux portes du tombeau. Pendant ce temps Constance passe des journées et souvent des nuits entières dans le pavillon; ne s'en rapportant à personne pour les soins qu'il faut prodiguer à la jeune malade, c'est elle qui la veille, qui la soutient dans les momens les plus cruels de son délire, elle surmonte la fatigue, elle ne sent pas ses peines, elle ne s'occupe que de sœur Anne; en vain Frédéric la supplie chaque jour de ménager sa santé, de prendre du repos. « Laisse-moi la veil- » ler, dit Constance; en lui prodiguant mes » soins il me semble que je répare une partie » du mal que tu lui as fait. »

Frédéric n'a pas un moment de tranquillité tant qu'il sait sœur Anne en danger; il brûle du désir de la revoir encore, mais il a promis à sa femme de ne plus se trouver en sa présence; et

comment manquer à sa promesse après tout ce que Constance fait pour lui. Souvent il s'approche du pavillon où habite l'infortunée, il attend avec impatience que quelqu'un en sorte pour lui demander des nouvelles de sœur Anne; mais lorsque c'est Constance qui vient à lui, il cache une partie de ce qu'il éprouve, il craint de lui laisser voir tout l'intérêt qu'il prend à la jeune muette.

Grâce aux soins assidus de l'épouse de Frédéric, la jeune malade revient à la vie, son délire cesse, elle reconnaît son enfant, elle le presse de nouveau sur son cœur et ne veut plus s'en séparer. Lorsque, pour la première fois, elle revoit Constance, tout son corps frissonne; mais bientôt, paraissant revenir à la raison, elle s'empare d'une main de sa bienfaitrice et la couvre de baisers et de pleurs, elle semble vouloir lui demander pardon du mal qu'elle lui a fait.

« Infortunée! » dit Constance, en lui serrant tendrement la main, « ah! je serai toujours la » même pour vous, c'est à moi de tâcher de » réparer vos malheurs... je suis votre amie...

» votre enfant est le mien, désormais son sort
» et le vôtre sont assurés... ah! ne me refusez
» point, c'est une dette que l'on acquitte! vo-
» tre fils est charmant... son bonheur vous fera
» un jour oublier vos peines; du courage...
» vous pouvez encore être heureuse. »

Sœur Anne soupire et ses regards semblent dire le contraire; Constance elle-même ne pensait pas qu'il fût possible d'oublier Frédéric, mais pour consoler les autres il est bien permis de mentir un peu. La jeune muette promène un moment ses yeux dans la chambre; mais bientôt les ramenant sur sa bienfaitrice, elle paraît résignée et semble lui dire : « Je ferai » ce que vous ordonnerez. »

Madame de Montreville apprend à son époux que sœur Anne est sauvée, mais la convalescence doit être longue; le médecin a dit que la malade serait long-temps avant de pouvoir voyager, mais que le voisinage du jardin qui entoure sa demeure lui serait favorable pour essayer doucement le retour de ses forces.

Frédéric apprend avec joie que sa victime renaît à la vie; chaque jour le désir de la re-

voir, ne fût-ce qu'un moment, le tourmente davantage; un autre s'y joint encore : pendant que la jeune muette était bien mal, on lui amenait son fils et il passait une partie de la journée avec lui. Il s'est habitué à le voir, il a connu les douceurs de l'amour paternel, et ce sentiment n'est pas de ceux que le temps ou l'absence affaiblit. Frédéric, qui n'ose laisser connaître à sa femme le désir qu'il éprouve de voir encore sœur Anne, ne craint pas de lui demander son fils.

« Mon ami, lui dit Constance, il fait main-
» tenant la seule consolation de sa mère, vou-
» driez-vous l'en priver?... plus tard, lorsque
» le temps aura un peu calmé ses peines, je ne
» doute pas qu'elle ne consente à vous l'envoyer
» quelquefois, mais en ce moment elle a be-
» soin de l'avoir sans cesse auprès d'elle. »

Frédéric se tait, il tâche de dissimuler ce qu'il éprouve, car Constance le regarde et semble vouloir lire dans le fond de sa pensée.

Sœur Anne recouvre lentement ses forces, ce n'est qu'au bout de plusieurs jours que, soutenue par le bras de Constance, elle descend

dans le jardin avec son fils. Tout en conduisant la jeune convalescente, Constance jette autour d'elle des regards inquiets; elle craint d'apercevoir Frédéric, mais elle lui a dit que sœur Anne irait prendre l'air hors du pavillon, et c'est lui recommander de ne point s'offrir à sa vue. Frédéric sait aussi que sa présence ne peut que produire une sensation dangereuse pour la convalescente, et il reste enfermé dans son appartement.

Sœur Anne est plus calme, mais cette tranquillité semble plutôt la suite d'un profond abattement que d'une entière résignation; elle ne regarde plus autour d'elle, ses yeux sont constamment baissés vers la terre, elle ne les reporte que sur son fils; elle ne pleure plus, mais l'expression de ses traits annonce les souffrances de son ame; cependant ses forces reviennent, bientôt elle est en état de sortir seule avec son enfant pour se promener autour du pavillon.

Encore quelques jours et madame de Montreville doit partir avec sœur Anne et son fils pour la terre dans laquelle elle veut les instal-

ler. Frédéric approuve le projet de sa femme, mais il brûle du désir de revoir celle qu'il a tant aimée et qu'il n'est pas bien sûr de ne point aimer encore.

Il sait que tous les matins, au point du jour, sœur Anne va avec son fils s'asseoir dans un berceau peu éloigné du pavillon. Un matin il se lève, pendant le sommeil de Constance; le jour ne va pas tarder à paraître, il ne peut résister au désir de revoir la jeune muette et son fils; il ne lui parlera pas, il ne se montrera pas à ses yeux, mais il la verra encore une fois. C'est le lendemain qu'elle doit partir, ce jour est donc le dernier qui lui reste pour satisfaire le désir qui le tourmente.

Frédéric s'est habillé sans bruit, il s'approche du lit où repose Constance, elle paraît agitée, mais ses yeux sont fermés, elle dort, il veut profiter de ce moment; il se hâte, il sort doucement de la maison... il est dans les jardins. L'aurore commence à peine à dissiper les brouillards de la nuit, tout repose encore... il marche précipitamment vers le berceau favori de sœur Anne... son cœur bat avec force... il

lui semble être encore à ces momens de son premier amour, lorsqu'arrivant dans le bois de Vizille, ses yeux cherchaient la jeune muette sur les bords du ruisseau où ils se donnaient rendez-vous.

Elle n'est pas encore dans le berceau, elle ne doit point s'y rendre avant un quart-d'heure au moins, il s'assied sur le banc où elle a l'habitude de se placer, de là on aperçoit le pavillon dans lequel elle repose avec son fils. Frédéric a les yeux fixés sur cet endroit... son cœur est plein... son ame renaît à ces émotions si douces qu'il éprouvait en contemplant la misérable chaumière de Marguerite... Dans ce moment il oublie tout ce qui s'est passé depuis ce temps, il attend avec impatience qu'elle sorte... qu'elle se montre... il lui semble qu'il va la voir encore, accourant vers lui, en conduisant son troupeau.

Le temps passe bien vîte dans de tels souvenirs ! Tout-à-coup la porte du pavillon s'entr'ouvre... un enfant paraît..... c'est son fils : Frédéric est sur le point de courir l'embrasser, mais il se rappelle la promesse qu'il a faite à

Constance. S'il s'approchait du pavillon il serait vu de sœur Anne qui ne peut être éloignée de son enfant ; il faut au contraire éviter ses regards. Il passe derrière le bosquet, et là, caché par une épaisse charmille, il attend en tremblant qu'elle paraisse.

A peine a-t-il quitté le berceau, que la jeune muette sort du pavillon, et prend son fils par la main. Frédéric ne la perd pas de vue ; elle est vêtue d'une simple robe blanche, ses cheveux noués sans apprêts retombent sur son front où se peignent la tristesse et la souffrance. Elle sourit cependant en regardant son enfant, puis s'arrête, jette un regard dans le jardin, et soupire profondément.

Frédéric ne peut se lasser de la contempler ; ce nouveau costume sous lequel il peut la regarder à son aise (car en présence de sa femme il n'a point osé l'examiner), lui semble augmenter ses grâces et l'embellir encore. Elle s'avance de son côté... elle vient dans le berceau... il respire à peine... elle s'assied sur le banc... la voilà tout près de lui..... quelques branches de feuillage les séparent, mais il en-

tend ses soupirs, il peut compter les battemens de son cœur... Comme elle paraît triste !..... hélas ! qui la consolera maintenant ? c'est lui qui cause ses peines, et il ne peut plus les faire cesser. L'enfant passe ses petits bras autour du cou de sa mère, il semble, par ses caresses, vouloir déjà dissiper ses ennuis ; elle le serre sur son sein, et cependant ses larmes coulent encore... Frédéric n'est plus maître de lui... il entend ses sanglots... il oublie sa promesse, il ne voit plus que les pleurs de sœur Anne qui retombent sur son cœur. Il écarte brusquement les branches qui le séparaient d'elle.. il est à ses pieds, et embrasse ses genoux en s'écriant : « Pardonne-moi !... »

En voyant Frédéric, sœur Anne a fait un mouvement pour se lever et fuir, mais elle n'en a pas eu la force ; elle retombe sur le banc, elle veut détourner les yeux, un pouvoir invincible la force de les reporter sur son amant. Il est à ses genoux, il est suppliant, elle n'a pas le courage de le repousser ; elle met son fils dans ses bras... bientôt elle-même presse Frédéric sur son cœur... En ce moment un cri

part à peu de distance. Frédéric, troublé, effrayé, sort du bosquet, regarde de tous côtés... Il ne voit personne, il revient vers sœur Anne... mais déjà elle a pris avec son fils le chemin du pavillon ; il veut la retenir encore... elle s'échappe de ses bras; ses yeux lui adressent un doux adieu; elle vient de goûter un moment de bonheur, mais elle ne veut pas se rendre coupable envers sa bienfaitrice, en restant plus long-temps auprès de Frédéric.

Sœur Anne et son fils sont rentrés dans leur demeure ; Frédéric est seul dans les jardins ; il est encore tout ému du plaisir qu'il a éprouvé en revoyant son amie, mais ce plaisir est mêlé d'inquiétude : ce cri qu'il a entendu le tourmente. Il parcourt le jardin, il cherche de tous côtés, et ne rencontre personne. Il se persuade qu'il s'est trompé, ou que la voix partait de la campagne. Un moment il songe à sa femme; si Constance l'avait aperçu... mais il rejette cette idée, Constance dormait lorsqu'il a quitté son appartement. Il retourne vers la maison. Les domestiques se lèvent, Dubourg et Ménard descendent dans les jardins. Frédéric n'ose

se rendre auprès de sa femme. il attend l'heure du déjeûner pour la revoir.

Frédéric se promène avec ses amis; mais il est pensif, inquiet. « Te chagrinerais-tu du prochain départ de sœur Anne? » lui dit Dubourg; « mon ami, il est indispensable. Un
» homme ne peut pas demeurer sous le même
» toit avec sa femme et sa maîtresse, lors
» même que cette dernière ne lui est plus
» rien; car la femme doit toujours craindre
» les rencontres, les accidens, les reconnais-
» sances... Et pour peu qu'elle aime son mari,
» elle ne dort pas tranquille. — Certainement,
» dit Ménard, on ne peut pas vivre avec la
» chèvre et le loup. C'est comme si vous met-
» tiez dans la même cage un serin et un pier-
» rot; ils finiront toujours par se battre. Ce n'est
» pas pour Madame de Montreville que je dis
» cela!... C'est un ange de douceur... Et cer-
» tes, l'autre petite femme ne lui dira jamais
» un mot plus haut que l'autre!... Mais enfin!...
» *Naturam expellas furcâ, tamen usque re-*
» *curret*. D'ailleurs, un philosophe grec a dit:
» Voulez-vous avoir l'enfer sur terre? logez

» avec votre femme et votre maîtresse. — Eh !
» Monsieur Ménard ! bien loin d'en avoir la
» pensée, je voudrais déjà que cette infortu-
» née fût loin de ces lieux !... Je sens trop qu'il
» ne faut pas compter sur ses résolutions !.....
» — Il n'y a qu'une chose au monde sur laquelle
» on peut compter : c'est une indigestion quand
» on va se baigner en sortant de table. »

L'heure du déjeûner est venue : Constance paraît ; elle va, comme à l'ordinaire, embrasser son mari. « Je m'étais trompé, elle ne sait rien, » se dit Frédéric. Cependant il croit remarquer que sa femme est pâle, que ses yeux sont rouges et gonflés, que sa main tremble dans la sienne. Il s'informe avec empressement de sa santé. « Je n'ai rien, répond Constance ; » je ne suis point malade... je ne souffre pas. » Mais le ton de sa voix semble démentir ses paroles.

La journée s'écoule. Frédéric voit avec surprise que Constance ne fait aucun préparatif pour son départ et celui de sœur Anne. Il se hasarde enfin à lui en parler.

« J'ai changé d'avis, » dit Constance en

s'efforçant de cacher son émotion, « je ne » vois pas pourquoi cette jeune femme quit- » terait cette maison... elle est si bien avec » nous.... Sa présence ne peut vous déplaire... » Son absence, au contraire, pourrait vous » causer trop de regrets... — Que dites-vous! » s'écrie Frédéric.

Mais Constance poursuit d'un ton froid, et sans avoir l'air de remarquer le trouble de son mari : « Non, elle ne partira pas. Cela est inu- » tile, maintenant... »

En disant ces mots, Constance s'éloigne et va s'enfermer dans son appartement. Frédéric ne sait que penser de cette nouvelle résolution de sa femme; et le soir, par ordre de madame de Montreville, sa femme de chambre va annoncer à sœur Anne qu'elle continuera à habiter le pavillon, et qu'il n'est plus question de départ.

La jeune muette apprend avec étonnement cette nouvelle; mais, en secret, son cœur ne peut être indifférent au bonheur de rester près de Frédéric. Elle s'étonne cependant que celle qui lui a prodigué tant de sóins, ne soit pas

venue lui expliquer le motif de ce changement. Mais plusieurs jours se passent, et elle ne voit pas madame de Montreville. On a toujours les mêmes attentions pour sœur Anne et son fils; mais sa bienfaitrice ne revient plus visiter les habitans du pavillon.

Constance passe tout son temps dans son appartement. Elle n'adresse pas un reproche à Frédéric, mais ses traits sont abattus; on voit qu'elle souffre et qu'elle fait tous ses efforts pour le cacher. Frédéric n'ose la questionner; ou, quand il le fait, elle lui répond toujours avec douceur : « Je n'ai rien.

» — Morbleu, dit Dubourg, tout ceci n'est
» pas naturel!... Cette jeune femme a un fonds
» de tristesse... Elle veut que l'autre reste...
» Je n'y comprends rien!... — Ni moi non plus,
» dit Ménard; mais je pense comme vous, que
» cela cache quelque mystère. Tertullien dit
» que le diable n'a point autant de malice que
» la femme, et je suis de l'avis de Tertullien.»

—

CHAPITRE VIII ET DERNIER.

Catastrophe.

Sœur Anne et son fils habitent toujours le pavillon du jardin. La jeune muette n'en sort que rarement, et ce n'est que pour se promener dans les allées qui l'entourent. Elle n'approche plus de la maison; elle craint de rencontrer encore Frédéric, quoique son cœur brûle toujours pour lui des mêmes feux.

Mais l'époux de Constance n'ose plus approcher du pavillon; la conduite de sa femme, depuis le jour où il a pressé la jeune muette dans ses bras, ne lui laisse plus douter que ce ne soit elle qui ait poussé ce cri, dont il a cherché en vain l'auteur. Si Constance l'a vu aux pieds de sœur Anne, que doit-elle penser de ses promesses? Sans doute, maintenant elle ne se croit plus aimée uniquement. Souvent il est

tenté de se jeter à ses pieds, de lui assurer qu'il l'adore toujours; mais il faudra donc avouer qu'il a manqué à sa parole, et si sa femme ne le savait pas?... Dans cette incertitude, Frédéric se tait, espérant, à force de soins, chasser les soupçons jaloux qui dévorent en secret Constance.

Madame de Montreville ne sort point de la maison; elle ne va plus au jardin. Ses traits sont abattus, ses joues décolorées; vainement elle tâche de sourire; la tristesse qui la mine perce dans toutes ses actions. Elle est toujours aussi douce, aussi bonne; elle paraît sensible aux attentions de son mari; s'apercevant qu'il ne va plus au jardin, souvent elle l'engage à s'y promener. « Pourquoi veux-tu que je te » quitte? lui dit Frédéric; puis-je être mieux » ailleurs qu'auprès de toi? »

Constance lui serre tendrement la main, et se détourne pour cacher une larme. Elle a sans cesse devant les yeux la scène du bosquet; elle voit toujours son mari pressant sœur Anne contre son sein : elle ne croit plus posséder sa tendresse, et se persuade qu'il est malheureux de ne

plus voir la jeune muette, mais que c'est pour son repos qu'il se sacrifie. Cette pensée cruelle livre son cœur à mille toumens d'autant plus pénibles qu'elle s'efforce de les cacher.

« Cela ne peut cependant pas rester comme » cela, » dit souvent Dubourg à Frédéric. « Ta femme change à vue d'œil; la pauvre » muette est d'une tristese à fendre le cœur... » Morbleu! si ces deux femmes restent ensem- » ble, elles ne tarderont pas à périr de consomp- » tion. — Que puis-je faire? le sort de sœur » Anne n'esi-il pas entièrement entre les mains » de Constance? Lorsque je vais pour lui en par- » ler, elle me ferme la bouche, ou déclare de nou- » veau qu'elle ne veut plus l'éloigner. — C'est » en effet fort embarrassant, dit Ménard, et si » j'étais à la place de mon élève, je sais bien ce » que je ferais!. — Que feriez-vous? s'écrie Du- » bourg. — Parbleu! je ferais comme lui, je » ne saurais à quoi m'arrêter. »

Un événement fort simple devait tout changer dans la demeure de Frédéric : un matin, le comte de Montreville, que la goutte a enfin quitté, arrive à la maison de campagne de son fils.

Dubourg, quoiqu'il ne sache pas que le comte connaisse sœur Anne, est satisfait de son arrivée, parce qu'il ne doute pas que sa présence ne force Frédéric à prendre un parti. Celui-ci est vivement troublé en voyant son père, avec lequel il n'a encore eu aucune explication. Lui dira-t-il la vérité? lui apprendra-t-il que la jeune muette habite sa maison?.. Mais avant qu'il se soit trouvé seul avec le comte, Constance lui fait promettre qu'il ne parlera pas à son père de sœur Anne; car elle croit que le comte ignore la faute de son fils, et elle ne veut pas qu'il en soit instruit.

De son côté, le comte de Montreville est depuis long-temps inquiet du sort de la jeune femme qui lui a sauvé la vie. Son dernier messager lui a appris qu'elle a quitté la ferme pour se rendre à Paris; le comte, ne la voyant point, la fait inutilement chercher dans cette ville, il ne conçoit pas ce qu'elle peut être devenue.

En arrivant chez son fils, le comte est frappé de la tristesse et de l'abattement de Constance; il s'informe avec intérêt de la cause de ce changement; la jeune femme veut en vain lui don-

ner le change, en prétextant une indisposition; le vieillard est observateur, il s'aperçoit qu'on lui cache un mystère, et se promet de le découvrir. Son fils est embarrassé près de lui, M. Ménard l'évite comme s'il craignait de recevoir encore quelque réprimande, Dubourg seul paraît charmé de son arrivée, tout semble annoncer qu'il se passe dans la maison quelque chose d'extraordinaire.

Comme Constance sait que M. de Montreville a l'habitude, lorsqu'il vient à Montmorency, d'aller souvent lire dans le pavillon du jardin, elle se hâte de lui apprendre qu'elle y a logé une jeune femme et son fils dont elle prend soin. Le comte n'en demande pas davantage; il est loin de se douter que cette jeune femme est celle qu'il cherche aussi depuis long-temps. Ce n'est pas chez son fils qu'il croit la retrouver.

Le lendemain de son arrivée, le comte, suivant son habitude, se lève de grand matin et se dirige vers le pavillon du jardin; ce n'est que lorsqu'il est près d'y entrer, que, se rappelant ce que Constance lui a dit la veille, il s'éloigne et va diriger sa promenade d'un autre côté.

Mais à peine a-t-il fait quelques pas, qu'un enfant sort du pavillon et court vers lui; bientôt une autre personne s'est emparée d'une de ses mains qu'elle presse contre son cœur... Le comte de Montreville ne peut revenir de sa surprise en se retrouvant entre la jeune muette et son fils.

Sœur Anne avait aperçu de sa fenêtre le comte se dirigeant vers le pavillon, elle l'avait sur-le-champ reconnu; les traits de son protecteur étaient gravés dans sa mémoire, elle avait couru sur ses pas au moment où il allait s'éloigner.

La jeune muette témoigne au comte tout le plaisir qu'elle éprouve à le revoir; celui-ci est long-temps à pouvoir se remettre de son étonnement : « Vous ici, lui dit-il enfin, et qui » vous y a reçue! Savez-vous chez qui vous » êtes?.... Savez-vous que la jeune femme qui » vous a donné asile est l'épouse de Frédéric, » de votre séducteur? »

Sœur Anne lui témoigne qu'elle le sait, qu'elle a vu Frédéric et que c'est Constance qui veut qu'elle habite ce pavillon.

Chaque instant redouble la surprise du comte. Ne pouvant obtenir de la jeune muette tous les éclaircissemens qu'il désire, il brûle de voir son fils. « Rentrez dans ce pavillon, dit-il à » sœur Anne, vous ne tarderez pas à le quit- » ter... vous n'y êtes restée que trop long- » temps. Allez, pauvre enfant, je vous rever- » rai bientôt. »

Sœur Anne obéit; elle rentre avec son fils, que le comte ne peut s'empêcher d'embrasser tendrement.

Frédéric redoutait ce qui venait d'arriver; il tremblait que son père ne rencontrât sœur Anne, et se disposait à aller lui dire la vérité, lorsque le comte parut devant lui; son front sévère lui annonce qu'il n'est plus temps de le prévenir.

« Je viens de voir la personne qui loge dans » le pavillon du jardin, » dit le comte en regardant son fils attentivement; « je ne m'étonne » plus de la tristesse, du changement que j'ai » remarqué dans toutes les manières de votre » épouse. Malheureux! voilà donc la récom- » pense de tant d'amour!.. de tant de vertus!...

» Vous souffrez que celle que vous avez séduite
» loge sous le même toit que votre femme?

» — Je ne suis point coupable, » répond Frédéric; et il raconte à son père comment, pendant son absence, sa femme a recueilli la jeune muette et son enfant; comme elle s'est attachée à cette infortunée, et tout ce qui s'est passé à son retour.

Le comte écoute en silence le récit de Frédéric; « ainsi donc, lui dit-il, votre femme
» sait tout!... elle n'ignore point que vous êtes
» le séducteur de cette jeune fille, le père de
» son enfant... et elle veut qu'elle continue
» d'habiter votre maison?...—D'abord, son in-
» tention était de l'éloigner... de la conduire
» elle-même, avec son fils, dans une de nos
» terres, où rien ne lui aurait manqué; le jour
» du départ était fixé... je ne sais ce qui a pu la
» faire changer de résolution... elle ne veut
» plus que sœur Anne s'éloigne.....—Et vous
» n'en devinez pas le motif... Mon fils, cette
» conduite est trop extraordinaire pour ne pas
» être la suite de quelque raison secrète.... Il
» n'est pas dans la nature qu'une femme qui

» aime, qui adore son mari, veuille garder auprès d'elle sa rivale, ou du moins celle qu'il a aimée, qu'il peut aimer encore. Mais Constance a une ame capable de tout sacrifier; elle s'immolerait à votre bonheur!.. Devez-vous le souffrir? Ne voyez-vous pas le changement qui s'opère en elle! elle vous cache ses larmes, mais elle ne peut vous cacher sa pâleur, la souffrance qui altère ses traits charmans; à chaque instant de la journée elle pense que vous êtes sous le même toit que la mère de votre fils, que vous pouvez la voir, lui parler... — Ah! mon père! jamais, je vous le jure... — Je veux bien vous croire; mais la position de votre femme est cruelle. Dès demain, elle aura cessé.... dès demain, votre victime ne sera plus sous vos yeux. — Quoi!.. mon père... — Blâmeriez-vous ma résolution? — Moi! oh! bien loin de là... Non, je sens tout ce que je vous dois... je n'ai pas besoin de vous recommander cette infortunée... et... mon fils... — Non, Monsieur, je sais ce que je dois faire... les intentions bienfaisantes de votre épouse seront remplies... et d'ailleurs,

» pensez-vous que cette jeune femme me soit
» indifférente, que son fils n'ait aucun droit
» sur mon ame.... Parce qu'il n'éprouve plus
» les passions brûlantes de la jeunesse, croyez-
» vous mon cœur glacé pour tous les senti-
» mens... Laissez-moi rendre la paix, le repos
» à votre épouse... rendez-lui, s'il se peut, le
» bonheur, en redoublant près d'elle de soins
» et d'amour... C'est ainsi, Frédéric, que vous
» pourrez effacer votre faute, et me payer de
» tout ce que je veux faire pour sœur Anne et
» son fils. »

Frédéric mouille de pleurs la main de son père. Le comte le quitte pour se rendre près de Constance ; il ne lui dit pas un mot concernant la jeune muette ; mais en la regardant, il l'admire et sent qu'il la chérit encore davantage. Constance ne sait à quoi attribuer ces marques d'amitié que le comte, ordinairement si froid, se plaît à lui prodiguer ; elle n'en devine pas la cause. Elle croit que le père de Frédéric ignore la faute de son fils.

Le comte a envoyé son domestique à Paris ; il lui a donné ses ordres pour que le lende-

main, au point du jour, une voiture et de bons chevaux soient à la porte du jardin. Lui-même doit emmener sœur Anne; il se rend au pavillon pour lui apprendre ce qu'il a résolu.

Ces fréquentes allées et venues font présumer à Dubourg que le comte a quelques projets. « Nous aurons du changement dans la maison, » dit-il à Ménard; puisse-t-il ramener le bon- » heur, le plaisir en ces lieux!... — Il est » certain que depuis quelque temps, on n'est » pas très-gai, dit Ménard; madame la com- » tesse soupire, mon élève est pensif, la jeune » muette ne dit rien; vous même, mon cher » Dubourg, je ne vous reconnais plus. — Eh! » comment voulez-vous que je sois gai lorsque » je vois souffrir ceux que j'aime; malgré ma » philosophie, je ne suis point indifférent aux » peines de mes amis. — C'est comme moi, » je m'en occupe toute la journée. — Oui, » mais cela ne vous ôte pas l'appétit. — Vou- » lez-vous que je me rende malade pour les » égayer?... — Vous n'en prenez pas le che- » min!... — Vous devenez comme une boule!... » — Cet imbécille de cuisinier nous donne

» tous les jours du beefteak, comment voulez
» vous qu'on n'engraisse pas ?... — Je compte
» beaucoup sur l'arrivée du père de Frédéric,
» il a été au pavillon, il a vu sœur Anne,
» cela va changer, j'en suis certain... — Ah !
» vous croyez que nous n'aurons plus de beef-
» teak ? — Vraiment, M. Ménard, vous n'étiez
» pas né pour vivre en France ; il vous fallait
» aller habiter en Suisse, où l'on mange toute
» la journée. — Monsieur, je suis né pour vivre,
» n'importe où ; et quand vous faisiez le baron
» Potoski, vous saviez fort bien faire sauter
» notre caisse avec vos dîners de trois services...
» et je ne dirai pas de vous : *Quantum mu-*
» *tatus ab illo*, parce que je vous ai remarqué
» hier à table..... Monsieur a mangé tout le
» thon, et je n'en ai plus trouvé quand j'ai
» voulu y revenir. — Le thon est très-lourd,
» M. Ménard, cela ne vous vaut rien. — Mon-
» sieur, je vous prie de ne plus vous mêler de
» ma santé et de me laisser du thon à la pre-
» mière occasion. Vous verrez qu'à mon âge
» je ne pourrai pas me donner une indigestion
» si çà me fait plaisir. »

Pendant que, dans la maison, chacun se livre à ses conjectures, le comte traverse le jardin, et entre dans le pavillon. Sœur Anne habite le premier étage, il est déjà nuit lorsque M. de Montreville se dispose à lui apprendre ce qu'il veut faire. Il s'arrête un moment avant de monter auprès de la jeune femme qui lui a sauvé la vie. « Pauvre enfant, se dit-» il, je vais l'affliger!... il faut l'éloigner de » Frédéric... l'en séparer pour toujours... mais » c'est un devoir que je dois remplir, et son » ame est trop pure pour ne point sentir qu'il » faut rendre le repos, la vie à celle qui l'a » sauvée, ainsi que son fils, des horreurs du » besoin, et qui s'est plue à la combler de » bienfaits. »

Le vieillard pénètre dans l'appartement de la jeune muette; à la vue du comte, sœur Anne se lève et court au-devant de lui; on lit dans ses yeux le respect, l'amour qu'elle ressent pour lui. M. de Montreville en est attendri; il la considère quelques minutes en silence; mais il sent qu'il doit se hâter de l'instruire afin qu'elle soit prête le lendemain au point du jour.

« Mon enfant, lui dit-il, je vous l'ai dit ce
» matin, vous ne pouvez, vous ne devez pas
» rester plus long-temps en ces lieux, votre
» présence y serait mortelle pour cellle qui
» vous y a reçue; Constance chérit son époux,
» voudriez-vous lui ravir à jamais le repos,
» le bonheur... Elle cache les tourmens qu'elle
» éprouve; mais j'ai lu dans le fond de son
» cœur... Vous ne voudriez pas conduire au
» tombeau celle qui vous a conservé votre
» fils! »

Sœur Anne, par un geste expressif, annonce qu'elle est prête à se sacrifier pour Constance.

« Eh bien! reprend le comte, il faut partir,
» il faut fuir ces lieux... les fuir dès demain,
» au point du jour... sans voir votre bienfai-
» trice... Je me charge de lui témoigner tout
» ce que votre cœur vous inspire pour elle...
» vous ne devez revoir personne de cette mai-
» son, cela est inutile; il en est une surtout...
» mais je n'ai pas besoin de vous faire sentir
» qu'il faut, au contraire, éviter avec soin de
» la rencontrer... »

Sœur Anne est atterée par ce discours. Partir si brusquement, sans y être préparée; s'éloigner sans le voir, et pour jamais... Elle sent son courage l'abandonner, deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux.

Le comte s'approche d'elle, il lui prend la main : « Pauvre petite, lui dit-il, ce départ » subit vous afflige... mais il le faut: dans une » semblable position, chaque instant de retard » est un crime. Je vous arrache de ces lieux... » mais j'ai le droit d'être sévère... Du courage, » pauvre enfant... c'est le père de Frédéric, » que vous avez sauvé du fer des brigands, » c'est lui qui vous demande de vous sacri- » fier encore pour le repos de son fils. »

Ces mots font sur la jeune mère tout l'effet que le comte en attendait; en apprenant qu'il est le père de son amant, elle tombe à ses genoux, et ses mains élevées vers lui semblent implorer son pardon.

« Relevez-vous... relevez-vous, » dit le comte en déposant un baiser sur son front; « in- » fortunée!... ah! que ne puis-je vous rendre » le bonheur!... du moins une existence aisée

» sera désormais votre partage, et le sort de vo-
» tre fils est assuré. Je vais vous conduire dans
» une ferme que je vous donne ; une jolie
» maisonnette en dépend, vous y demeurerez,
» je vous entourerai de gens fidèles qui vous
» aimeront tendrement. Là, vous éleverez vo-
» tre fils, j'irai souvent partager votre retraite,
» et, avant peu, je l'espère, le calme, la paix
» seront rentrés dans votre cœur.

Sœur Anne écoute le comte, elle est prête à lui obéir; elle n'espère plus goûter le bonheur, mais elle semble lui dire : « Disposez de moi,
» je suis prête à suivre vos moindres volontés.

« Ainsi donc à demain! dit le comte; au point
» du jour je viendrai vous prendre, je veux que
» nous partions avant que personne soit levé
» dans la maison; une bonne voiture nous at
» tendra à la porte du jardin. Faites tous vos
» préparatifs pour vous et votre fils... ils ne
» sauraient être longs, vous trouverez dans vo-
» tre nouvelle demeure tout ce dont vous aurez
» besoin. Au revoir, chère enfant, du cou-
» rage.... au point du jour je serai près de
» vous.»

Le comte est éloigné, sœur Anne est seule... son fils dort, il est nuit, et c'est la dernière qu'elle doit passer auprès de Frédéric... il faut partir... le fuir pour toujours. Cette pensée l'accable... elle est immobile sur une chaise près du berceau de son enfant... une seule pensée l'occupe... il faut s'éloigner de celui qu'elle désirait tant retrouver, de celui qu'elle idolâtre, qui, dans le bosquet, a paru l'aimer encore..... Il faut le fuir, mais le repos, la vie de sa bienfaitrice exigent ce terrrible sacrifice.

Les dernières heures qui lui restent à passer dans la maison semblent s'écouler avec plus de rapidité! Toute à ses pensées, elle ne s'est pas encore occupée des apprêts de son départ!... Minuit sonne à l'horloge du village et la jeune muette est encore sur sa chaise, près du berceau de son fils, dans la situation où le comte l'a laissée.

Le triste son de la cloche la tire de sa rêverie, elle se lève, fait un léger paquet de quelques hardes; ses apprêts sont bientôt terminés; il reste encore plusieurs heures de nuit. Cherche-

ra-t-elle le repos?...non, elle sait que ce serait en vain !... Mais quelle pensée fait battre son cœur?... tout dort dans la maison..... si elle profitait de ces derniers instants qui lui restent pour se rapprocher de lui; elle ne veut pas le voir, elle sait que ce serait manquer à la promesse qu'elle a faite au comte et à ce qu'elle doit à sa bienfaitrice. Mais sans que Frédéric le sache elle peut aller lui dire un dernier adieu, elle sait où sont les fenêtres de son appartement, elle verra le séjour où il repose... il lui semble qu'elle partira moins malheureuse, et que, dans son sommeil, Frédéric entendra ses adieux.

Sœur Anne ne balance plus : elle place sur un siége les paquets qu'elle vient de faire, puis pose dans la cheminée la lumière qui éclaire son appartement. Son fils dort d'un sommeil profond, elle le regarde... elle verse des larmes sur son berceau, elle pense qu'elle va bientôt l'éloigner de son père.

Aucun bruit ne se fait entendre, elle sort doucement du pavillon, la nuit est obscure... mais elle connaît le jardin, ses pieds effleurent

à peine la terre. Semblable à une ombre légère elle fuit rapidement dans les allées qu'il lui faut parcourir, elle est enfin devant la maison. C'est sur la droite, au premier, qu'est l'appartement de Frédéric, elle se met à genoux devant ses fenêtres... elle tend ses bras vers lui... elle lui adresse ses derniers adieux!...

Baignée de larmes, soutenant sa tête sur une de ses mains, mais ne pouvant détourner les yeux du séjour où elle sait qu'il habite, sœur Anne se livre à son désespoir, à son amour, à ses regrets... depuis long-temps elle est sortie du pavillon... le temps s'écoule... elle ne peut s'arracher de cette place... il faut pourtant la quitter.

L'infortunée fait un dernier effort... elle se lève... elle s'éloigne le cœur brisé... elle marche en chancelant dans les allées, elle peut à peine étouffer ses sanglots... Tout-à-coup une lueur très-vive brille dans le jardin, sœur Anne lève les yeux... elle ne conçoit pas d'où peut provenir cette clarté... elle s'avance... la lumière devient plus éclatante... l'obscurité de la nuit a fait place à une effrayante clarté... c'est

le feu dont les flammes éclairent les détours du jardin. A cette idée, saisie d'une terreur inattendue, sœur Anne ne marche plus... elle court..... elle vole vers le pavillon..... les flammes sortent en tourbillons des fenêtres du premier.

Un cri affreux s'échappe du sein de la jeune mère, elle ne voit plus que son fils qu'elle a laissé dans cet appartement, son fils que les flammes vont dévorer!...

Dans son désespoir elle a retrouvé ses forces... elle est au pavillon, une fumée épaisse remplit l'escalier... une mère ne connaît aucun danger, il lui faut son enfant... elle monte..... elle cherche... elle ne trouve plus la porte que la fumée lui dérobe et que ses mains tremblantes demandent en vain... enfin la flamme la guide..... elle pénètre dans l'appartement..... tout est en feu..... Un paquet de hardes avait roulé jusques à la lumière, la flamme s'était rapidement communiquée à tous les objets. Sœur Anne court au berceau que le feu allait atteindre... elle tient son enfant..... elle veut sortir... elle ne voit plus par quel côté il faut

se diriger... déjà les flammes l'entourent... ses jambes sont meurtries... elle veut appeler, elle se sent mourir... en ce moment sa voix, cédant à un nouvel effort de la nature, a rompu les liens qui l'enchaînaient..... L'infortunée tombe en prononçant distinctement : « Frédé-» ric, viens sauver ton fils !... »

Mais les flammes du pavillon ont été aperçues par les habitans de la maison, dont plusieurs ne pouvaient trouver le repos. Frédéric, effrayé, sort de son apartement en appelant de tous côtés. Chacun se lève, se hâte : « le feu » est au pavillon, » tel est le cri général. On y court, mais Frédéric a dévancé tout le monde; il a bravé la mort pour pénétrer jusqu'à sœur Anne, il entre dans l'appartement peu d'instans après qu'elle a perdu connaissance; d'un bras il l'enlève, de l'autre il tient son fils... il traverse les flammes... il est dans le jardin... il les a sauvés tous deux.

A la nouvelle du danger, tout le monde a suivi Frédéric. Constance n'a pas été la dernière à voler sur les pas de son époux. C'est elle qui reçoit sœur Anne dans ses bras, qui lui prodi-

gue tous les secours, et la fait transporter évanouie dans son appartement. Tout le monde entoure la jeune mère dont le corps porte les empreintes du feu ; mais son fils n'a point souffert, et on attend avec impatience qu'elle rouvre les yeux pour le lui présenter.

Enfin un soupir s'échappe de sa poitrine... ses yeux renaissent à la lumière..... Constance lui présente son enfant... « Mon fils!... » s'écrie sœur Anne en couvrant l'enfant de baisers.

Ces mots ont jeté tous les habitans dans la plus grande surprise. Ils écoutent encore, ils regardent Sœur Anne, ils doutent s'ils ont bien entendu...

« O mon Dieu!... dit la jeune mère, ce
» n'est point un songe... vous m'avez rendu la
» parole... Ah! Frédéric! je pourrai donc te
» dire combien je t'aimais...combien je t'aime
» encore... Ah! Madame, pardonnez-moi...
» mais je sens que je ne jouirai pas long-temps
» de cet organe qui m'est rendu... tout ce que
» j'ai souffert aujourd'hui a éteint mes forces...
» je vais mourir... mais mon fils est sauvé...
» ah!... ne me plaignez pas!... »

L'infortunée a fait un grand effort pour prononcer ces mots; ses yeux s'éteignent, sa main se glace, déjà une pâleur effrayante couvre son visage. Frédéric est tombé à genoux devant elle; il baigne de ses larmes la main qu'elle lui abandonne. Le comte est abîmé dans sa douleur; Constance cherche, en lui montrant son fils, à la rappeler à la vie. Chacun prend part à cette scène déchirante, et celui qui n'avait jamais versé de pleurs, Dubourg, en soutenant la tête de sœur Anne, ne peut retenir ses sanglots.

« Pourquoi me pleurer?... » dit sœur Anne en faisant un dernier effort; « je ne pouvais » être heureuse... mais je meurs plus tran» quille... Gardez mon fils... Madame... il est » si bien dans vos bras... vous serez sa mère... » Adieu, Frédéric... et vous... son père... Ah! » pardonnez-moi de l'avoir tant aimé!... »

Sœur Anne jette un dernier regard sur Constance qui presse le petit Frédéric dans ses bras, et ferme les yeux en souriant à son fils.

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 08 01 01 001 6